

S. XLV. 18.

Misc. med.

O.

419

über
Kranken-
und
Armen - Anstalten
zu Paris

von
Dr. August Friedrich Schweigger,
ordentlichem Professor der Botanik zu Königsberg.

Herausgegeben
mit Zusätzen und einem Anhange
über
die französischen Feldspitäler

von
Dr. J. G. Langermann
Medicinal- und Sanitäts-Rathe zu Bayreuth.



Bayreuth, 1809
bey Johann Andreas Lübecks Erben.

Staatl. Bibliothek
Bamberg

Vor Erinnerung.

Die Nachrichten über die Anstalten in Paris für Kranke und Arme, welche ich dem Publikum vorlege, waren ursprünglich eine Reihe Briefe, die ich an Herrn Medicinal-Rath Langermann in Bayreuth schrieb. Ich folge seiner Aufforderung

sie bekannt zu machen um so mehr, da die Herausgabe derselben schätzbare Bemerkungen veranlassen wird, die er beyzufügen versprach; ich erhalte zugleich eine Gelegenheit, ihm öffentlich meinen Dank für die gleich lehrreiche, als angenehme Verbindung zu sagen, in der ich mit ihm stehe.

Ich weihe diese wenigen Bögen dem Herrn Geheimen Ober-Finanzrath von Altenstein, als ein Opfer der dankbarsten Verehrung, zu der mich die häufigen und thätigen Beweise seines Wohlwollens so laut auffordern. An ihn richtet

sich diese Schrift um so natürlicher, da die Aufträge, welche ich rücksichtlich der hiesigen medicinischen Verfassung bey meiner Abreise nach Paris vom Medicinal-Collegium in Bayreuth erhielt, zunächst durch seine Güte und sein lebhaftes Interesse für die Wissenschaften veranlaßt wurden.

Auch darf ich die zuvorkommende Gefälligkeit der Administratoren und Ärzte der verschiedenen Institute nicht unberührt lassen, welche zur Berichtigung und überhaupt Erleichterung meiner Untersuchungen sehr vieles beytrug. In dieser Hinsicht habe ich besonders die Herren

Delessert, (membre du conseil d'administration des hôpitaux, agent de la banque de France,) *Deleuze*, (secrétaire de la société philanthropique, aide-naturaliste au jardin des plantes,) *Pinel* und *Roger-Collard* zu erwähnen.

Rücksichtlich des Plans, nach dem ich die einzelnen Anstalten auführte, habe ich wenig zu sagen. Ich beginne mit den Unterstützungen, welche jedes Alter im gesunden, oder kranken Zustande zu erwarten hat, und spreche dann von den Einrichtungen, die zunächst für Kinder und Greise getroffen sind. Ich berühre

hierauf einige der wichtigsten, auf diese Materie Bezug habende Punkte der medicinischen Policey und gerichtlichen Medicin.

Die Besorgung des reichen Kranken konnte hier keine Erwähnung finden, in so ferne seine Verpflegung von ihm selbst ausgeht; was er aber von der medicinischen Verfassung zu erwarten hat, würde ohne genaue Auseinandersetzung derselben und Berücksichtigung der verschiedenen Verhältnisse des hiesigen practischen Arztes nicht haben angegeben werden können.

Es war weder meine Absicht eine weitläufige Beschreibung, noch umständliche Beurtheilung dieser Anstalten zu liefern; ein Unternehmen, das auch mehr für denjenigen geeignet ist, der mehrere Jahre lang dergleichen Institute dirigirte. Eine allgemeine, möglichst vollständige Übersicht des gegenwärtigen Zustandes der Pariser Armen- und Krankenpflege zu geben, kurze Umrisse der einzelnen Anstalten zu entwerfen, einige der wichtigsten Punkte in nähere Erwägung zu ziehen, und besonders dem hiesigen Fremden weitere Untersuchungen zu erleichtern, dieses ist es alleine, was ich beabsichtig-

te. In letzterer Hinsicht hielt ich es daher für nöthig, mancherley Notizen einzustreuen, die aber bloß denjenigen interessiren können, der sich in Paris befindet. Ich eilte über manches andere hinweg, und verwies auf einzelne erschienenene Schriften, um so mehr, da ich vorzugsweise das herauszuheben mir vornahm, was ich selbst sah, und zunächst die mancherley Veränderungen und Einrichtungen angeben wollte, welche seit einigen Jahren gemacht wurden.

Auf diese Weise ergänze ich die vortrefflichen Bearbeitungen dieses Gegenstan-

des, welche bereits in Deutschland herausgekommen sind, und denen ich die ersten Belehrungen verdanke.

In wie weit ich meine Absicht erreicht habe, überlasse ich dem Urtheile der Leser.

Paris, den 5. November 1808.

Schweigger.

Übersicht der Anstalten für Kran- ke und Arme in Paris.

I. Hôpitaux civils.

1) Aliénés.

a. Établissements publics.

Bicêtre, une petite lieue hors de la barrière d'Ita-	
lie - - - - -	p. 1
la Salpêtrière, division du jardin des plantes	p. 5
	und 154 etc.

β. Maisons de santé.

Hôpital de Charenton, à Charenton $1\frac{3}{4}$ lieues de	
Paris - - - - -	p. 8 und 153
Maison de santé dirigée par Msr. Esquirol; rue de	
Buffon - - - - -	p. 27
— — — — — Mad. Richebraque, rue du	
chemin vert, n. 19 - - -	p. 32
— — — — — Msr. Prost, au Montmartre	p. 32
— — — — — Marcel, rue picpus près la bar-	
rière du trône - - -	p. 32
— — — — — Belhomme, rue de Charonne,	
n. 165 - - - - -	p. 33
— — — — — Dubuisson, rue du faub. St.	
Antoine, n. 333 - - -	p. 34
— — — — — Madem. Lacour, rue de belle-	
font, n. 20 - - - - -	p. 38

2) *Vénériens.*

Hôpital des vénériens, place des Capucins	p. 45
Plusieurs, maisons de santé - - -	p. 48

3) *Exanthèmes.*

Hôpital de St. Louis, rue des recolets, faub. St. Martin	p. 49
--	-------

4) *Fiévreux et Blessés.*α. *Établissemens publics.*

Hôpital des enfans malades, rue de Sèves près du boulevard de Vaugirard - - -	p. 50
Hôpital Beaujon, rue du roule, n. 54, faub. St. Honoré - - -	p. 52
Hôpital St. Antoine, rue du faubourg St. Antoine	p. 55
Hôpital Cochin, rue du faubourg St. Jacques	p. 57
Hôpital Necker, rue de Sèves près la barrière	p. 58
Hospice de perfectionnement, rue de l'observance, près de l'école de médecine - -	p. 59
Hôpital de St. Mery et quelques autres dans les maisons de bienfaisance - -	p. 60
Hôpital de la Charité, rue des Sts. Pères	p. 61
Hôtel dieu, place Notre Dame - -	p. 63
Maison de santé, rue du faub. St. Martin	p. 65

β. *Établissemens particuliers.*

Plusieurs maisons de santé - - -	p. 67
----------------------------------	-------

II. Malades indigens de la ville.

α. Pauvres proprement dits.

Consultations gratuites par les médecins des hôpitaux et par quelques médecins pensionés	p.	68
Traitement des malades par les médecins attachés aux comités de bienfaisance	- p.	69
Séours par les soeurs de charité et les maisons de bienfaisance	- - - - - p.	69

β. Personnes peu aisées.

Consultations gratuites de l'academie de médecine	- - - p.	69
— — — — de la société de médecine du département	- - p.	70

(Les malades payent l'apothicaire.)

Les dispensaires	- - - z - p.	70
Sociétés de prévoyance	- - - p.	73

III. Pauvres bien portans.

1) En général.

Distribution de soupes économiques par la société philanthropique	- - - - - p.	75
Distribution de soupes, de bois, d'argent, d'habits etc. par les maisons de bienfaisance	p.	76
Travail procuré aux hommes par les maisons de bienfaisance	- - - - - p.	77
La maison de la filature établie pour les femmes	p.	77
Société des jeunes personnes	- - - p.	77
Société de la providence	- - - p.	77

2) Femmes enceintes et enfans.

Hospice de Maternité, rue d'enfer, faub. St. Germain	- - - - -	p. 78
(École des élèves sage femmes de la Maternité		p. 81
— — — — de l'école de médecine		p. 82
Acconcheurs.)	-	p. 83
Plusieurs maisons de santé pour les femmes en		
couche - - - - -		p. 83
Société de la charité maternelle	- -	p. 84
Secours accordés aux femmes en couche par les		
maisons de bienfaisance - - -		p. 85
Hospice d'allaitement, rue de la Bourbe, faub. St.		
Jacques - -	p. 85 und 161 — 167 und 159	
Bureau des nourrices, rue St. Appoline, n. 18		p. 94
Bureau de placement d'enfans	- -	p. 97
Hospice des orphelins, rue St. Victor	-	p. 97
— — orphelines, rue du faub. St. Antoine		p. 99
Les filles St. Paul, rue St. Antoine, passage St.		
Pierre - - - - -		p. 100
Maison des orphelines, rue du pot de fer, n. 14		
faub. St. Germain - - -		p. 101
— — de Notre Dame de bon secours, rue de		
l'épée de bois, faub. St. Marcel - -		p. 102
Communauté des dames religieuses de St. Michel,		
rue St. Jacques - - -		p. 103
Places gratuites dans les autres pensions, colleges,		
lycées etc. - - - - -		p. 104
Écoles de Charité établies par les comités de bien-		

faisance, par la société philanthropique et par	
des particuliers	p. 105
Instruction des sourds et muets, rue du faub. St.	
Jacques	p. 105 und 167. 8
— — des aveugles, (hôpital des Quinze-	
Vingts) rue de Charenton 38. faub.	
St. Antoine	p. 108
Musée des aveugles.	p. 205

3) *Vieillards et Infirmes.*

1. *Sous la direction du conseil d'administration des hôpitaux.*

Salpêtrière, division du jardin des plantes	p. 114
Bicêtre, $\frac{3}{4}$ lieues hors de la barrière d'Italie	p. 116
Hôpital des hommes incurables, rue du faub. St.	
Martin	p. 118
— — femmes incurables, rue de Sèves	p. 119
Hospice des menages, rue de Sèves	p. 120
Retraite de Montrouge, hors de la barrière d'en-	
fer	p. 122
Retraite de Chaillot, ou l'hospice de Ste. Perine,	
aux champs elysées	p. 123

2. *Entreprises de particuliers.*

Asile de la providence, à la barrière du Mont-	
martre	p. 124
Maison de retraite dirigée par Msr. Simon, — et	
autres	p. 126

4) *Mendicité.*

Maison de travail à St. Denis	p. 127
-------------------------------	--------

IV. Hôpitaux militaires.

En général	- - - - -	p. 173 etc.
Hôpital de la garde impériale, rue St. Domini-		
que	- - - - -	p. 129
— — — — —	de Paris, faisant partie de l'hô-	
	pital St. Louis	- - p. 130
— — — — —	du Val-de-Grâce, rue du faub.	
St. Jacques	- - - - -	p. 130
Hôtel des Invalides, faub. St. Germain	-	p. 131

V. Police médicale.

Hôpital de la vaccine, rue du battoir n. 1.	p. 133
Comité de la vaccine	- - - - - p. 134
Vaccinations dans les maisons de bienfaisance, par	
la société philanthropique et autres	- p. 134
Vaccinations dans les campagnes par les officiers	
de santé, les sagefemmes, les curés etc.	p. 135
Aperçu général sur l'exercice de la médecine le-	
gale	- - - - - p. 135
Règlement sur les asphyxiés	- - - - - p. 137
La Morgue, au pont St. Michel	- - - - - p. 138
Examen des morts ordonné aux officiers de san-	
té	- - - - - p. 138 und 151
Sépulture	- - - - - p. 169
Conseil général d'administration des hospices	
civils	- - - - - p. 139
Ouvrages à consulter sur cette matière	- p. 140

Die sehr bedeutende Zahl der Krankenhäuser in Paris ist bei der grossen Menge der Armen äusserst wohlthätig. Es sind theils eigentliche Krankenhäuser (*hospitaux*) theils Verpflegungs-Anstalten für Abgelebte oder durch Gebrechen zur Arbeit unfähige Personen (*hospices* ^a). Einige Häuser vereinigen beyde Zwecke. Fast alle stehen unter der Direction des *Conseil général d'administration des hospices civils*.

Zufolge der gegebenen Übersicht theile ich zuerst meine Bemerkung über die Irrenhäuser mit.

Die beiden Irrenanstalten, welche der Staat allein unterhält sind *Becêtre* und die *Salpêtrière*.

Bicêtre.

In Bicêtre (eine halbe Stunde von der *barrière d'Italie*) wo nur männliche Irren aufgenommen werden und fast alle auf einem Puncte beysammen wohnen, fand ich wenig Befriedigung. Die einzelnen Höfe sind nur abgetheilt mittelst eiserner Spalliere und Gitterthore, so dass also die Irren der einen Seite die der andern stets vor Augen haben. Dieser Fehler der Bauart findet hier ungleich mehr als in der

a) Dieser Unterschied wurde von der Administration der Spitäler selbst festgesetzt. Im gemeinen Leben versteht man gewöhnlich unter *hospice* ein Civil-Spital, und unter *hôpital* ein Militär-Spital.

Salpêtrière statt. Der erste Hof enthält unheilbare Epileptische (alle die hier sind werden wenigstens als unheilbar betrachtet) und Blödsinnige. Der zweite unheilbare unruhige Irren und Rasende. Beyde Theile wohnen in kleinen größtentheils feuchten Kämmerchen eine bis drey Personen beisammen, sich selbst fast überlassen. Mehrere verfertigen Spielwerke und dergleichen, die sie an die Personen zu verkaufen suchen, welche die Anstalt besuchen, und sie erhalten hiezu die nöthigen Materialien. Den Lärmenden werden die Arme mittelst langer Ärmel zusammengebunden, oder man sperrt sie ein; heftig Rasende aber sind mittelst eiserner Bänder am Halse und an den Füßen an die Mauer ihrer Zelle befestiget. Nicht uninteressant wird es für den Fremden seyn, sich in der zweyten Abtheilung einen Albinos zeigen zu lassen, welchen man von den Aufsehern unter dem Spottnamen *le lapin* erfragen muß. Ich beziehe mich hierüber auf die Abbildung und Beschreibung, welche Herr *Alibert* in seinem Werke über die Hautkrankheiten nächstens geben wird, und begnüge mich zu bemerken, daß er von ganz gesunden und wohlgebauten Ältern in Paris geboren wurde. Er ist gegenwärtig zwey und zwanzig Jahre alt, und seit seiner frühen Jugend in *Bicêtre*, äusserst lichtscheu, spricht unverständlich und kreischend weinerlich, und zeigt kaum einige Spuren von Verstand. Er bringt den größten Theil des Tags an dunkeln Orten zu, und nur durch Versprechungen gelingt es ihn zur hinlänglich weiten Eröffnung seiner Augen zu bewegen, und die Röthe zu beobachten. Sein

Kopf und die Zeugungstheile sind mit steifen weißen Haaren besetzt, welche mit Ziegenhaaren viele Ähnlichkeit haben. Er selbst ist ruhig, der Onanie ergeben, und sehr jähzornig. Ein weiblicher Kakerlake ist im *hôpital des femmes incurables*.

Die dritte Abtheilung enthält heilbare Irren. Sie bewohnen ein eigenes Gebäude und einen Hof, der nur durch eiserne Gitter von dem der Unheilbaren getrennt ist. Das Haus selbst hat vier Säle, jeden zu acht und zwanzig in zwey Reihen gestellten Betten. Unten in dem Saale rechts liegen die ruhigen Irren, links die Lärmenden; im obern Stockwerke rechts die Reconvalescenten, und links die kranken Irren.

Die Befestigung geschieht im Bette theils durch Leibgurte, theils mittelst eines am Fußgestelle angebundenen Sackes, in welchem die Irren bis an die Brust gesteckt werden, theils auch durch eiserne ausgepolsterte Bänder, welche man um die Füße anlegt. Der obere Theil des Körpers wird durch Stricke gehalten, die zu beiden Seiten in auf den Schultern angebrachte Schleifen eingreifen, die Arme aber sind mittelst langer Ärmel zusammengebunden. Eigentlich Rasende kommen zu den Unheilbaren, bis sie ruhiger geworden sind. Der Hof dient gemeinschaftlich für die vier Abtheilungen dieses Hauses. Er enthält auch die Badeanstalt, die aus acht Wannen besteht, in welchen die Kranken durch starke mit einem Ausschnitte für den Kopf versehene Deckel gehalten werden. Eine Röhre ist zum Douchebad angebracht. Man macht sehr häufigen Gebrauch vom

warmen, sehr selten vom kalten, Bade. Die ganze Einrichtung zur Heilung der Irren besteht erst seit einem Jahre, indem vorher in der Anstalt zu Charenton vierzig Betten für männliche und zwanzig für weibliche Irren von der Administration des hôpitaux unterhalten wurden. Da nun aber die Polizey keine Irren mehr dahin schickt, so hat das Gouvernement gegenwärtig nur zwey Anstalten dieser Art, und Charenton ist ganz als Pensionsinstitut zu betrachten und steht unter einer besonderen Direction.

Man gestattet den Irren dieser Abtheilung so viele Freyheit als nur möglich; aber an Beschäftigung derselben fehlt es fast gänzlich. Der Arzt ist Herr *Lanefranque*, Chirurgen die Herren *Dimont* und *Hébréard*. Sie sind zugleich Ärzte des Zuchthauses und der übrigen Armen in Bicêtre. Möge bald ein besseres Locale ihrem thätigen Eifer zu Hülfe kommen!

Die ganze Zahl der Irren beläuft sich gegen fünf hundert. Ihre Ernährung besteht in Gemüse, wenig Fleisch, und täglich gegen zwey Pfund Brod; ihr Getränk ist meistens Wasser. Von dem Verhältnisse der Geheilten zu den Ungeheilten kann gegenwärtig noch kaum die Rede seyn, in Hinsicht der Sterblichkeit erhielt ich keine neueren Nachrichten. Im Jahr IX starben 3 von 355, im Jahr X 3 von 622, in den ersten sechs Monaten des Jahrs XI 5 von 531, im Allgemeinen bleibt es bey dem Verhältnisse wie 1 zu 110 bis 150. Diese Angaben sind indessen nicht genau, da die kranken Irren meistens in die

Infirmerie zu den übrigen Kranken kommen, und keine besondern Rechnungen über sie geführt wurden.

Salpêtrière.

Die Salpêtrière ist bloß für Weiber bestimmt. Der bekannte *Pinel*, ein äusserst gefälliger Greis, ist Director und Arzt; *Pussin* und *Lallement* sind seine Gehülfen; letzterer ist als Chirurgus angestellt. *Pinel* hat mit einem sehr ungünstigen Locale zu thun, indem die meisten Zimmer feuchte Hofkämmerchen zu ein bis vier Betten sind. Doch sind einige Säle da, aber kaum ein einziges schönes Zimmer steht ihm zu Gebote. So viel es in seinem Vermögen steht, sucht er diese Hindernisse zu beseitigen. Die Irren sind abgetheilt:

- 1) in unheilbare,
- 2) in rasende,
- 3) in böartige, oder doch sehr lärmende Irren,
- 4) in ruhige heilbare und als Nebenabtheilung Reconvalescenten.

Die erwähnten Hofkämmerchen werden von den drey ersten Abtheilungen bewohnt. Jede Abtheilung ist jedoch von der andern getrennt. Hier werden die Irren zur Reinigung des Hofes, zum Holz- und Wassertragen und zu andern ähnlichen Arbeiten angehalten, und laufen dann meistens am ganzen Tage ziemlich entblößt auf dem feuchten Pflaster herum. Hievon kommen wahrscheinlich die intermittirenden Fieber, woran sie häufig krank liegen, während welcher sie, nach dem Grade der Tollheit, in ihren Zim-

mern, oder einem gemeinschaftlichen Krankensaale behandelt werden. Im Winter werden einige Zimmer für sie geheizt; doch schenket *Pinel* für diese Abtheilungen die Kälte nicht, die jedoch, da auch die Kammern gepflastert sind, sehr empfindlich werden muß.

In die vierte Abtheilung bringt nun, wie schon bemerkt, *Pinel* die ruhigen, heilbaren Irren und als Nebenabtheilung die Reconvalescenten, beyde in abgesonderten Sälen. Auch sind ihre Krankenzimmer von denen der übrigen Irren getrennt. Allerdings vermißt man Abtheilungen nach dem verschiedenen Stande und der im Durchschnitte demselben entsprechenden Bildung der Irren; doch ist die Zahl solcher Kranken aus den mehr gebildeten Ständen sehr gering, indem diese eher nach Charenton kommen, oder in kleinen Privatanstalten behandelt werden. Für Reconvalescenten stehen immer hundert Betten in Bereitschaft und die Genesenen dürfen zwey bis drey Monate zur Probe bleiben. Die Aufseher sind verpflichtet im Fall eines eintretenden Paroxysmus die Kranken in die gehörige Abtheilung zu bringen. Bey der Behandlung des Wahnsinns läßt *Pinel* die Reserey meistens ohne alle Arzneyen vorübergehen, späterhin wendet er narkotische Mittel, auch öfters die Ekelcur an. So lange die Kranke sehr unruhig ist, bleibt sie, jedoch ohne Bande, in der Kammer eingesperrt, späterhin darf sie mit auf den Rücken zusammengebundenen Ärmeln unter den übrigen im Hofe herumgehen, nur im Falle, daß die Reserey sehr lange anhält, wird sie von Zeit zu Zeit im Hofe angebunden, und zur Abhaltung der übrigen Irren hält

sich eine Aufseherin in der Nähe auf. Übrigens läßt *Pinel* ihnen so viele Freiheit, als nur möglich, und ist von ihnen sehr geachtet. Mehrere Stunden des Tags werden die Irren zu häuslicher Arbeit angehalten, und er nimmt bey Wahl derselben auf den Körperbau und die bisherige Lebensweise der Kranken genaue Rücksicht. Die Beschäftigung der letzten Abtheilung besteht vorzüglich im Nähen, Stricken, Sticken, bisweilen auch Lesen und Schreiben, doch bleibt dieses mehr der Willkühr der Kranken heimgestellt, denn die gesetzlichen Arbeiten sind im Allgemeinen mechanisch, und nur bey sehr gebildeten Kranken wird eine Ausnahme gemacht. So viel in seinen Kräften steht, sorgt er für gute Nahrung, doch verweigert er meistens Fleisch. Aderlässe wendet er höchst selten an, seine Methode ist mehr antigastrisch. Sehr häufigen Gebrauch macht er vom warmen (nie kalten) Bade, womit er oft das Tropfbad verbindet. Die Liebe seiner Kranken besitzt er im hohen Grade, und macht, wie auch die Ärzte in Charenton, seinen Besuch mit vieler Sorgfalt. Für die vierte Abtheilung ist am besten gesorgt. Kürzlich gab mir *Pinel* das Verhältniß der Geheilten zu den Ungeheilten auf folgende Art an: Im Ganzen fünf bis sechs hundert Irren. Da alle Unheilbare hieher gebracht werden, so darf man sie als die Hälfte der jedesmal daseyenden Kranken betrachten; ein Drittel der zweiten Hälfte ist rasend, und in so ferne noch hierunter viele Unheilbare sind, so kommen diese gleichfalls im Allgemeinen nicht in Anschlag. Die obige dritte und vierte Abtheilung machen die

ändern zwey Drittel aus. Unter diesen besonders befinden sich viele ihm unmittelbar zur Behandlung übergebene Personen. Von Hundert derselben heilt er vier und achtzig. Ich werde vielleicht in der Folge Gelegenheit haben, mich hievon selbst zu unterrichten. Erst bey der letzten Visite, der ich beywohnte, konnte ich zu dieser Angabe gelangen, worüber er in der neuen Ausgabe seines *traité sur la manie*, welche er gegenwärtig veranstaltet, weitere Nachrichten geben wird. Man möchte vielleicht fragen, ob von den vier und achtzig Geheilten unter hundert nicht mehrere bloß beruhigt die Anstalt verlassen? Ich getraue mir hierüber um so weniger zu entscheiden, da nach *Pinel's* und seiner Gehülften Angabe Recidive sehr selten seyn sollen. Die Zahl der durch Schwangerschaft verrückt gewordenen Weiber soll gering seyn, wenigstens ist sie nicht auffallend.

Charenton.

Ich komme nunmehr auf die merkwürdige Anstalt zu Charenton, welche für beyde Geschlechter bestimmt ist. Diese Anstalt hat während der Revolution viel gelitten; vor derselben war sie Irrenhaus und Gefängniß zugleich. Erst seit einigen Jahren kam sie in Aufnahme.

Überaus groß sind indessen die Schwierigkeiten, selbst für den Arzt, diese Anstalt zu sehen, und ich hatte wirklich schon alle Hofnung aufgegeben, ob ich gleich ein Empfehlungsschreiben von dem berühmten *Dubois* an den dortigen Chirurgus hatte.

Endlich erlaubte mir doch zu meinem wahren Vergnügen der Director dieser Anstalt, Herr *Decoulmier*, der viele Verdienste um dieselbe hat, den Zutritt bey der ärztlichen Visite, wovon ich bisher so oft Gebrauch machte, als es mir möglich war. Wöchentlich dreymal kommt der Arzt Herr *Royer Collard* aus Paris, (Charenton ist eine Stunde weit von der Barrière entfernt) im Sommer des Morgens um fünf, im Winter um sechs bis acht Uhr. Der zweyte Arzt und Chirurgus Herr *Deguisse*, wohnt am Irrenhause selbst. Dieses liegt in einer schönen geräuschlosen Gegend. Die Zahl der Irren beläuft sich auf vier hundert, die Zahl der Männer übersteigt die der Weiber um vierzig bis sechzig Personen. Alle sind gegenwärtig Pensionairs. Das Haus enthält eine Menge kleiner Zimmer, sehr viele derselben sind oben offen, also vielmehr Verschläge, welche durch Ofen im gemeinschaftlichen Corridor erwärmt werden. Diese dienen zunächst für die ruhigen Irren; die unruhigen bewohnen Zimmer, welche oberhalb der Thüre nur grofse Löcher haben, die auf den Corridor hinaus gehen, und sind durch dünne Wände (nicht Bretter wie die vorigen) von einander geschieden. Die Rasenden befinden sich in Hofkammern; vor den Fenstern sind eiserne Gitter, so wie überhaupt bey den meisten Zimmern dieses Hauses, und statt des Ladens dient ein Schieber mit grobem Wollenzeuge bespannt. (In vielen andern Zimmern, besonders der zweyten Art, waren kürzlich noch ähnliche Schieber, sie sind aber nun abgeschafft). Die Tobenden sind, wie es mir scheint, dem Einflusse der Witterung wohl zu

sehr Preis gegeben. Das Haus ist übrigens so angeordnet, daß aus der Vertheilung der Irren nicht leicht Unordnungen entstehen können. Jeder hat sein eigenes Zimmer, doch sind auch grössere da, die von vier bis sechs Reconvalescenten, oder wenigstens von sehr ruhigen Kranken bewohnt werden. Beyde Geschlechter sind völlig getrennt. Da die Heizung der Corridoren nicht völlig hinreicht, so wird im Winter den Reconvalescenten zum Theile Feuer in ihren Kaminen angemacht, theils auch werden für sie und die übrigen eigene Säle (*Chauffoirs*) geheizt. In vielen Zimmern sind Schieber angebracht, durch die ein Nachtstuhl aus- und eingeschoben werden kann. Man macht von dieser Einrichtung im Winter des Nachts und bey schwächlichen Kranken Gebrauch. Für die kranken ruhigen Irren wurden kürzlich neue Säle gebaut, die bald eingerichtet seyn werden, so wie überhaupt in diesem Sommer viel zur Verbesserung der Anstalt geschah.

Sind die Irren von irgend einer andern Krankheit befallen, so kommen sie, wenn sie nicht zu unruhig sind, in die gemeinschaftlichen Krankenzimmer. — An Wäsche und Reinlichkeit fehlt es nicht. Die Kost erhält jeder auf sein Zimmer, und sie ist fast durchgehends gleich und gut. Man giebt viele Milch, Gemüse, Obst, wenig Fleisch. Einige Spazierplätze und ein schöner Garten dienen diesen Kranken zur Erholung; überhaupt haben sie sich der humansten Behandlung zu erfreuen. Obige beyden Ärzte besitzen das Zutrauen derselben im hohen Grade, und suchen

so viel wie möglich durch liebevolles Zureden ihre Zwecke zu erreichen. Mißhandlung findet durchaus nicht Statt und zwey Aufseher (*surveillans*) beobachten in dieser Hinsicht die Aufwärter. Die gewöhnliche Strafe besteht im Einsperren, im Nothfall im Zusammenbinden der Hände, höchstens Anbinden im Bette mittelst der langen Ärmel und bey gebildeten Kranken in einem Verweis in Gegenwart anderer. Auch die Anverwandten werden hiezu benützt, dürfen aber ohne Erlaubniß des Directors keine Unterredung mit den Kranken haben. Die Folgsamen sucht man zu belohnen, sie im Hause den übrigen recht bemerkbar zu machen, überhaupt das Ehrgefühl so sehr zu reizen als möglich. Eigentliche Arzneymittel werden nur wenige gegeben, und meistens aus der Classe der bittern oder narkotischen. Aderlässe sind sparsam, Fontanelle aber wohl zu gemein im Gebrauche.

Zur Aufheiterung und Belohnung der Irren werden auch Komödien, Concerte und andere Feierlichkeiten veranstaltet, welche bisweilen mit einem Feuerwerke beschlossen werden. Es befindet sich zu Aufführung der Komödien ein kleines Theater im Irrenhause. Nach mehrmaliger Probe wird das Stück förmlich aufgeführt. Diejenigen Irren, welche sich ruhig benommen hatten, werden als Zuschauer eingelassen und gegen eine Eintrittskarte können, in einer von den zusehenden Irren völlig getrennten Abtheilung, die Verwandten und auch andere Personen Eintritt erhalten. Die am Irrenhause angestellten Personen besetzen die vordere Reihe, um Unordnung zu vermeiden. Sicherlich können diese Vorstellungen

von ~~sehr~~ großem Nutzen werden. Es wäre aber zu wünschen, daß diese Übungen mit andern ähnlichen verbunden würden, und so der Übergang zu Schauspielen minder rasch geschehe, daß man ferner bey jedem Stücke auf eine oder die andere Classe von Irren zunächst zu wirken suchte, und in dieser Hinsicht die Stücke sorgfältig auswählte. Größere Mannigfaltigkeit solcher Übungen wäre um so mehr nöthig, als die Wirksamkeit dieser Vorstellungen dadurch beschränkt wird, daß sie nicht oft genug veranstaltet werden können, einmal wegen der vielen Zeit, die man, wenigstens bey manchen Irren, nöthig hat, ehe man sie dahin bringt, etwas anderes auszusprechen, als was ihnen ihre Phantasie eingiebt, und weil dann noch der Zeitpunkt abgewartet werden muß, wo die zum Spielen ausgewählten Personen ruhig sind. Sie beschränken sich daher vorzüglich auf Reconvalescenten und wegen des völligen Ungeschickes mehrerer derselben zu theatralischen Vorstellungen, auf eine gewisse Zahl, die dann die Komödianten des Hauses ausmachen. Dieß ist schon hier der Fall, wo doch der nationale Charakter, dessen Spuren selbst im Wahnsinne nicht ganz verschwinden, dem beabsichtigten Zwecke zu Hülfe kommt, indem nämlich die hiesigen Irren starken Hang zu theatralischen Declamationen zeigen, auch öfters von selbst kleine Reden halten, um die Aufmerksamkeit der übrigen recht auf sich zu ziehen. Man bedient sich übrigens in Charenton kleiner Lustspiele, welche auch auf den Pariser Theatern gegeben werden. Soll aber das Ganze nicht bloß zur Aufheiterung dienen, sondern viel-

mehr zum Fixiren der herumschweifenden Gedanken der Irren, zur Belehrung, und wo möglich zur unmittelbaren Richtung der Seele auf ihren eigenen Zustand, um ihre irrigen Meinungen zu erkennen, dann möchte es sehr schwer seyn unter diesen ein passendes Stück zu finden. Der fröhliche Narr wird eine lustige Rolle vielleicht ganz gut spielen, ohne etwas dabey zu denken, der Beyfall der Zuschauer wird nur beytragen, daß er mit um so größerer Überzeugung von der Wichtigkeit seiner Person die Bühne verläßt, und obige Forderungen werden, wenn nicht bloß momentan, doch im geringeren Grade befriediget seyn. So wird leicht auch bey vielen Zuschauern das Sammeln der Gedanken der alleinige, obgleich immer sehr bedeutende, Gewinn seyn. Weit mehr würde ich daher erwarten, wenn außer diesen Vorstellungen andere wären, bloß in Gegenwart der Ärzte, Aufseher und einiger Kranken, wenn hiezu für die jedesmal spielenden Irren kleine Stücke eigens verfertigt würden, wenn man jedem eine Rolle zu geben suchte, in der er selbst eine Beurtheilung seiner irrigen Meinungen aussprechen müßte, oder wenn völlige Reconvalescenten (auch öfters andere geübte Komödianten) Stücke spielten, die mit bestimmter Rücksicht auf die zuschauenden, gebildeteren Irren verabfaßt wären. Es würde hiebey nöthig seyn, Zuschauer zu wählen, deren Zustand dem der spielenden Personen analog ist; der Melancholische ließe sich zur Herabstimmung des ausgelassenen Irren, dieser zur Erheiterung des Ersten benützen, und eine solche Komödie könnte Heilungs- und Prüfungsmittel wer-

den, wenn sie mit gehöriger Vorsicht so verabfaßt würde, daß sie die Irren nicht erbittert. In diesen Vorstellungen ließe sich auch unmittelbar auf einzelne Personen hinwirken, ob es gleich oft nicht thunlich, selbst unmöglich seyn würde, in den Charakter eines Individuums tief einzugehen, wodurch auch das Interesse der Zusehenden vermindert werden dürfte. Aufführung und Besuchung größerer und gewöhnlicher Komödien wünschte ich als ein Mittel für Personen, deren Genesung schon sehr weit gediehen ist. Indem man diese gewöhnte, vor einer größeren Versammlung frey zu reden und zu handeln so würde man sie dadurch wieder ins gesellschaftliche Leben einführen.

Für die übrigen kränkeren Personen und solche, die zu theatralischen Vorstellungen minder fähig sind, würde häufiges Auswendiglernen, Declamiren, dann wechselseitige kürzere oder längere Gespräche zwischen mehr oder wenigern Irren, Erzählen auch Niederschreiben des Inhalts eines gesehenen Stückes und dergleichen, endlich obige Übung, eine nützliche Reihe von Beschäftigungen geben, die mit größerer oder geringerer Feyerlichkeit anzustellen wären, je nachdem man es mit Kranken zu thun hat, die starker Eindrücke bedürfen. Übrigens haben seit mehreren Monaten jene Schauspiele ausgesetzt werden müssen, da einige der spielenden Personen das Haus verlassen hatten, andere starben; doch arbeitet man, neue Schauspieler zu bilden, und begierig sehe ich einer endlichen Vorstellung entgegen, auch schon um zu beobachten, ob Personen des zweyten Geschlechts

dabey mit der nöthigen Vorsicht angestellt werden. So viel erfuhr ich indess, daß weibliche Irren in den Komödien mitspielen, so wie sie auch, obgleich von den männlichen getrennt, zusehen dürfen. Man wählt übrigens Stücke in welchen nur wenige Frauenzimmer auftreten, und man hütet sich möglichst, verliebte Scenen vorzubringen. Immer ein schwieriger Punct bey den häufig sehr geilen Irren! Das Aufführen der Komödien liegt übrigens mehr in dem Plane des Directors als in dem des Arztes, daher ersterer auch zunächst die Aufsicht darüber nimmt. Bei allen bisherigen Komödien, die von vier bis sechs Wochen Statt fanden, soll niemals Unordnung entstanden seyn, und die Concerte wurden auf ähnliche Art veranstaltet als die Schauspiele, oft zu gleicher Zeit.

Noch muß ich bemerken, daß auch für religiöse Bildung gesorgt ist. Der Geistliche des Ortes, der, so weit ich ihn kenne, ein würdiger Greis scheint, besucht die Irren auf ihren Zimmern. Die Ruhigen und Reconvalescenten können auch des Sonntags der Predigt und Messe beywohnen, die in einer kleinen Capelle des Hauses gehalten wird, und wo auch die Bewohner von Charenton zugelassen werden.

Auch dieß darf nicht unangeführt bleiben, daß den Irren aus der gebildeten Classe auf ihren Wunsch Bücher aus einer dazu errichteten Bibliothek geliefert, auch Schreibmaterialien gegeben werden. Außerdem können sie sich mit Zeichnen und Musik beschäftigen. Dem allen ohngeachtet hört man doch nicht selten die Klage über Langeweile. Ob vielleicht noch

durch grössere Mannigfaltigkeit der Beschäftigung, durch noch sorgfältigere Aufsicht über Eintheilung der Zeit und Vollendung des Angefangenen, diese Langeweile, welche bey den Irren, die viel auf ihren Zimmern allein bleiben, um so schädlicher wirkt, noch mehr beseitigt werden könnte, darüber getraue ich mir um so weniger zu entscheiden, je mehr ich im Allgemeinen die Vortrefflichkeit dieser Anstalt schätze. Übrigens hört man auch diese Klage seltener im Sommer, als im Winter. Ein Theil der Männer wird nämlich während des Sommers zur Gartenarbeit angehalten; auch dürfen die Irren im Hofe gemeinschaftliche Spiele anstellen.

Ich gehe nun über auf das, was ich von den Bädern zu sagen habe, von welchen häufiger Gebrauch gemacht wird. Die Badezimmer für Männer und Weiber sind völlig abgesondert. Es giebt deren viele zu einer, bis drey Wannen, jede mit einem starken Deckel versehen, der einen Ausschnitt für den Kopf hat, und in welche nach Gefallen kaltes oder warmes Wasser durch Eröffnung der Hähne gelassen werden kann. Ausserdem ist noch ein großer Wasserbehälter zum Sturzbade da, das aber sehr selten angewandt wird. Derselbe ist fünf Pariser Fufs breit, sechs Fufs lang und drey einen halben tief. Dem Kranken wird ein Leibgurt angelegt, und er wird so am Rücken mittelst Bänder gehalten. Beym Hineinwerfen faßt ein Mann die Füße; derselbe oder auch ein anderer unterstützt dabey den Rücken. So wie der Kranke untergetaucht ist, zieht man mittelst des Leibgurts den obern Theil seines Körpers in die Höhe, öffnet

nun bisweilen noch eine Seitenröhre, die Wasser längs der Oberfläche des Bades hinspritzt. Doch, wie schon bemerkt, das Sturzbad wird nur selten, und nur bey starken Kranken angewandt, in der Absicht durch Schreck zur Zusammenraffung der Ideen zu bewegen, oder auch nur um den Tobenden zu ermüden. Das Wasser zum Baden wird durch eine von Pferden getriebene Maschine ins erste Stockwerk gebracht, und ein Theil davon hier erhitzt. Von da fällt es in Röhren in die Badezimmer hinab. In zwey großen Zimmern ist das Wasser unter dem Boden fortgeleitet, ohngefähr bis in die Mitte des Zimmers und bildet einen durch einen Hahn verschließbaren Springbrunnen. Über diesem steht ein in der Mitte ausgehohlter Stuhl; auf ihm werden bisweilen Kranke angebunden; man schraubt auf die Springröhre eine biegsame elastische Röhre, und nun dient das Ganze um den Kranken von unten herauf zu bespritzen. An der Decke angebrachte Röhren dienen zum Tropf- und Douchebad. Diese Maschine sollte anfangs zu kalten Klystieren in den höheren Graden der Verstopfung gebraucht werden, da sie aber zu heftig wirkte, so dient sie nun, den Kranken von unten zu bespritzen (*douche ascendante*). Es werden gegenwärtig noch einige neue Bäder angelegt.

Erlauben Sie mir einige Bemerkungen über die Irren selbst, die im allgemeinen auch auf die in *Bicêtre* und *Salpêtrière* passen. Ihre Vermuthung, daß Blödsinnige eine seltenere Erscheinung in den Pariser Irrenhäusern und überhaupt in den meisten Provinzen Frankreichs seyn dürften, als in Deutsch-

land, fand ich im hohen Grade bestätigt. Der französische National-Charakter zeigt seine Spuren unverkennbar in den Irren. Fast alle sind lustig und tanzen, zeigen einen großen Hang zu Witzeleyen, und beschäftigen sich gerne, wenigstens mit Spielen. Viele irren mit ihren Gedanken herum ohne eine Idee auszubilden, doch hängt der grössere Theil einigen Lieblingsideen nach. Blödsinnige machen wirklich, zum Glücke der französischen Ärzte, die geringste Anzahl aus, und werden als unheilbar angesehen. Auch die Zahl der Melancholischen ist nicht hervorstechend, und scheint immer mehr abzunehmen. In der Revolution wenigstens soll sie größer gewesen seyn. Nicht unbeträchtlich ist die Zahl der durch zu große Devotion verrückt gewordenen, und diese bleiben meistens ungeheilt. Die Männer halten sich dann häufig für Götter, oder Propheten, da hingegen die Weiber eher an der göttlichen Gnade verzweifeln, und dann fast nie genesen. Vergebens suchte ich bisher von den Ärzten eine Angabe des Verhältnisses der verschiedenen Arten Wahnsinniger zu erhalten; ich konnte es eben so wenig erfahren, als das der Geheilten zu den Ungeheilten.

Bey der Aufsicht, welche über die Kranken herrscht, fallen Handlungen, die bey zurechnungsfähigen Menschen im Staate schwere Verbrechen seyn würden, nur selten vor; aber es ist auch, wie ich selbst zu beobachten Gelegenheit hatte, und mir die Ärzte versicherten, eine seltene Erscheinung, daß der natürliche Leichtsinn eine ernstliche Reue darüber zuläßt. Onanie, welche häufig getrieben wird, suchen bey

Tage die Aufseher durch ihre Gegenwart zu verhindern, bey Nacht bindet man immer mehreren die Hände und läßt sie in vorne verschlossenen Unterhosen schlafen. Die Melancholischen sind sehr zum Selbstmorde geneigt und hungern sich öfters mit einer unbeschreiblichen Hartnäckigkeit aus.

Paris den 6. May 1808.

Ich habe noch Nachrichten über die Aufführung einer Komödie im Irrenhause zu Charenton nachzutragen, der ich am 31. März beywohnte. Wegen des besondern Interesse und der Seltenheit der Sache wird es mir vergönnet seyn, ausführlich davon zu sprechen.

Der Saal hatte folgende Einrichtung. Rechts an der Wand stand eine Bank für weibliche Reconvalescenten, links gegen über eine andere für männliche. Im Hintergrunde, der Bühne gegenüber, waren auf beyden Seiten erhöhte Bänke für ruhige Irren angebracht, rechts für die Weiber, links für die Männer; zwischen beyden eine genau verschlossene Loge für den Director und seine Gäste, so daß also die männlichen Irren die weiblichen nicht sehen konnten. In der Mitte des Saales, zwischen den Bänken der Reconvalescenten, waren andere für die Aufseher des Spitals und solche Personen, welche durch ein Billet eingeladen worden waren. Die Reconvalescenten fand ich gleich anfangs in dem Saale, die eigentlichen Irren aber kamen erst kurz vor dem Anfange des Stückes. Man begann mit einer

Symphonie, welche von 4 Irren und 3 Stadtmusikanten leidlich aufgeführt wurde.

Die Aufmerksamkeit war ziemlich allgemein als der Vorhang aufgezogen wurde, und man spielte:

1) *Le sourd ou l'auberge pleine. Comédie en trois actes et en prose par Desforge 1802.*

In diesem Stücke, welches sonst mit dem laute-
sten Beyfall in Paris gegeben wurde, spielten drey Irren und eine Irre; die übrigen Personen waren theils aus dem Hause, theils aus der benachbarten école vétérinaire in Alfort.

Inhalt. Ein Vater will seine Tochter an einen äußerst lächerlichen Menschen verheirathen, den sie nicht liebt. Ihr eigentlicher Liebhaber, ein junger Officier, erzwingt den Eintritt in den Gasthof, wo die Familie vorsammelt ist, indem er sich taub stellt. Durch dieses Mittel gelingt es ihm sogar mit der Familie zu speisen, und es entstehen nun sehr viele lächerliche Scenen zwischen ihm und seinem Nebenbuhler. Am andern Morgen giebt er sich diesem und dem Vater seiner Geliebten zu erkennen, erhält dessen Einwilligung, erzwingt die seines Rivalen, und giebt seine Schwester, die bisherige Gefährtin seiner Geliebten, einem seiner Freunde, der Tags zuvor sich vergebens bemüht hatte, in den Gasthof aufgenommen zu werden.

Personen des Stückes.

1) *Der Vater des Mädchens.*

Ein etwas düsterer, ruhiger Charakter. Da die Person wenig zu sprechen hat, so war sehr gut ein

30 — 40jähriger Melancholischer erwählt worden, der nur sehr selten Anfälle von Wuth hat. Einige Ängstlichkeit abgerechnet spielte er ganz gut.

2) *Seine Tochter.*

Da die Scenen zwischen dem Officier und seinem Gegner die auffallendsten sind, so spielt diese keine so hervorstechende Rolle, als man glauben möchte. Sie ist vielmehr ein Mädchen, das sich dem Schicksale überläßt, anstatt selbst thätig zu seyn, und still dem Ausgange entgegen sieht. Eine Person nahe an 30 Jahren spielte diese Rolle, welche, seit geraumer Zeit völlig wieder hergestellt, nur noch zur Probe im Spital blieb. Ihr Spiel hatte nichts Ausgezeichnetes; sie spielte so gut, als ein Mädchen von ganz gewöhnlicher Bildung spielen kann, das zum erstenmale das Theater betritt.

3) *Der Bräutigam.*

Die am meisten hervorstechende Person des Stückes, mit einem Worte ein lärmender Narr, der, beständig durch den tauben Officier gereizt, sich vergebens gegen ihn ereifert. Ein Eleve der Thierarzneischule hatte diese Rolle übernommen und wußte sich so gut in die Umgebungen zu finden, daß man ihn allgemein als zum Spital gehörig betrachtete.

4) *Der Officier.*

Ein ernsthafter und zu gleicher Zeit stolzer Charakter, der recht gut durch einen etwas finsternen Irren vorgestellt wurde, der überdies sehr hohe Ideen von seiner Größe hat.

5) *Der Freund des Officiers.*

Eine Nebenrolle, die indessen die Aufmerksam-

keit auf die Hauptscenen etwas ableitet. Der Schauspieler war nicht aus der Zahl der Irren.

6) *Seine Geliebte, die Schwester des Officiers.*

Ein etwas lebhafterer Charakter, als der ihrer Freundin (No. 2), mit der sie immer zu gleicher Zeit erscheint. Diese Rolle gewann ausserdem an Interesse, indem sie durch ein schönes und gesundes Mädchen vorgestellt wurde.

7) *Ein Stallknecht.*

Er erscheint nur einmal, um einen Brief zu überbringen, wobey er nur wenig zu reden hat, was recht gut ein lustiger junger Irrer von etwa 15 Jahren ausrichtete.

8) *Die Wirthin und*

9) *ihr Mädchen* haben wohl viel im Stücke zu sprechen, ich übergehe sie aber, da sie weder Hauptcharaktere ausmachen, noch diese Rollen von Irren gespielt wurden.

Auf dieses Stück folgte nun ein kleines Ballet, welches von zwey kleinen Mädchen eines Pariser Theaters getantz wurde, und dann eine Pause, welche ich zur Beobachtung der zuschauenden Irren benützte. Alles war ruhig vor sich gegangen; ein einziger, welcher zu lärmern anfang, wurde sogleich entfernt. Im Allgemeinen waren während des Stückes diese Zuschauer aufmerksam gewesen, nickten bisweilen zu, und besonders bestrebten sich die Weiber ein anständiges Äussere zu beobachten. Minder merkten die Männer auf die Gesellschaft, in der sie sich befanden, einige saßen sogar ganz in sich gekehrt, ohne auf irgend etwas zu achten, und nur

das Toben des Herrn Daniècres, denn so hieß der Nebenbuhler des Officiers, konnte sie aus ihren Träumen stören. Doch diese machten bey weitem die geringste Anzahl aus; die meisten nahmen Antheil an dem Stücke. Man hatte übrigens zu Zuschauern die ruhigsten Irren ausgewählt. Während der Pause, wo die meisten Augen auf sie gerichtet waren, nahmen sich die Weiber sehr zusammen, auch von den Männern sprachen nur wenige mit einander. Die eigentlichen Reconvalescenten waren ungezwungener, indem sie auch so saßen, daß man sie weniger beobachtete, weil viele nicht wußten, daß sie zur Anstalt gehören.

Man gab hierauf:

2) *Le tableau parlant. Comédie en un acte et en vers, mêlée d'ariettes 1770.*

Inhalt des Stückes.

Ein junges Mädchen soll ihren Vormund heirathen, ist aber in dessen jungen Neffen verliebt. Auf Zureden ihrer Gesellschafterin stellt sie sich endlich, als liebe sie den alten Vormund. Dieser fürchtet Betrug; unter dem Vorwand einer Reise entfernt er sich, und schleicht dann wieder in das Haus, wo er sich hinter seinem Portrait verbirgt, das vom Mahler noch unvollendet in einer Ecke des Zimmers stand. Unterdessen hatte sich sein Neffe eingefunden; man geht zu Tische, insultirt das Gemälde, und das Mädchen verlangt endlich von demselben ihre Freyheit. Der Alte springt vor und williget, zu seiner eigenen Bestrafung, in die Heirath, und zu gleicher

Zeit in die der Gesellschafterin mit dem Begleiter seines Neffen.

Personen des Stückes.

1) *Die beyden Mädchen.*

Keine von beyden krank; ich erwähne sie also nicht weiter.

2) *Der Vormund.*

Ein mißtrauischer, übrigens aber gutmüthiger Alter. Er wurde von einem ohngefähr 50jährigen Irren vorgestellt, der seit einigen Monaten Reconvalescent ist. Die Reconvalescenten bleiben nämlich, da sie Pensionaire sind, oft mehrere Monate noch zur Probe im Spitale. Er spielte seine Rolle gut, und obgleich kein großer Sänger, so sang er doch meistens beherzt, und verrieth überhaupt keine Unruhe.

3) *Sein Neffe.*

Leidenschaftlicher jedoch bescheidener Liebhaber. Diese Rolle wurde demselben Irren zu Theile, der im vorhergehenden Stücke den Officier vorstellte. Sey es, daß er müde war, oder vielmehr daß sich diese Rolle mit seinem ruhigen Charakter nicht vertrug: das Spiel fiel ihm schwer.

4) *Sein Begleiter.*

Nicht geringe war mein Erstaunen, als ich einen Irren in Harlekins-Kleidung auf das Theater springen sah. Ein weißer, runder, in eine Spitze sich endigender Hut auf dem Kopfe, lange, weite, weiße Pantalons, ein weißer weiter Kittel mit ungeheuren Knöpfen, die Ärmel um eine halbe Elle länger als der Arm, machten die Bekleidung aus.

Ich weiß wohl, daß man auf den Pariser Theatern dasselbe Costume wählt, durfte es aber wohl hier geschehen, oder im Falle man diese Kleidung für durchaus erforderlich hält, durfte dann dieses Stück gegeben werden?

Man könnte vielleicht sagen, daß dieß ein Mittel sey, die Irren zu überreden, daß eine solche Kleidung nichts erniedrigendes habe, daß sie öffentlich getragen werden könne, und sie so an die Harlekins erinnere, die man häufig in Paris herumlaufen sieht. Werden sie sich aber nicht leichter an die langen Ärmel erinnern, die sie einst selbst trugen, oder wenigstens an andern sahen, wird nicht vielleicht der Gedanke bey ihnen entstehen, man wolle sich über sie lustig machen? Wird diese Kleidung nicht eher die Reconvalescenten traurig machen, während sie einzelne Irren vergnügt? Denn freylich dem eigentlichen Narren wird das Kleid gefallen, ohne daß es die geringste ernsthafte Idee in ihm rege macht. Man muß sich aber den französischen Leichtsinn in hohem Grade denken, um zu begreifen, wie ein Reconvalescent von reifem Alter, der einst rasend war, mit so vieler Heiterkeit diese Rolle vorstellen konnte. Er spielte besser, als die andern, und man sah ihm an, daß er sich in dieser Kleidung gefiel. Doch muß ich bemerken, daß er noch immer ein sehr lustiger Mensch ist; er benahm sich indessen so, daß man von seinem Spiele wenigstens auf Verrücktheit nicht schließen konnte.

Die zuschauenden Irren schien diese Erscheinung

wenig zu afficiren, ich konnte auf keinem Gesichte den Ausdruck des Unwillens, oder des Mißmuthes bemerken.

Die Wahl des ersten Stückes scheint mir glücklich, einige Stellen in demselben waren den Umständen völlig entsprechend.

Das zweyte Stück war minder passend; verliebte Scenen, eben nicht sehr feine Wortspiele und dergleichen konnten die Einbildungskraft der Irren um so eher erhitzen, als die Stücke des Abends von 6 $\frac{1}{2}$ bis gegen 9 Uhr gegeben wurden. Es war in dieser Hinsicht zweckmäfsig, die Plätze der Irren auf die oben beschriebene Weise zu ordnen.

Es schien mir wichtig, am andern Morgen der ärztlichen Visite beyzuwohnen. Da der Arzt krank war, so konnte ich nur einen Theil der Irren sehen. Sie schienen im Allgemeinen sehr wohl mit der Aufführung der Stücke zufrieden, nur sehr wenige äußerten, daß dergleichen Dinge für sie langweilig seyen; doch gelang es mir nicht, etwas mehr als allgemeine Äußerungen zu erhalten. Ein sehr lustiger Irrer bemerkte mir indessen, daß das Beste vom ganzen Stücke die Rolle des Harlekins gewesen sey. Die Krankheit des Arztes verhinderte mich den Irren zu besuchen, welcher diese Rolle gespielt hatte. Die Irre, welche im ersten Stück spielte, empfing mit sehr vielem Wohlbehagen die Complimente, welche ihr gemacht wurden, bemerkte übrigens, daß sie ziemlich gleichgültig gespielt habe, weil sie theatralische Liebschaften nicht gerne habe.

Durch das Ganze wurde ich übrigens in den

Ideen bestärkt, welche ich im vorhergehenden bereits geäußert habe.

Bey einer sorgfältigen Wahl der Schauspieler und Zuschauer und indem man Rollen austheilt, welche, indem sie einigermaßen in die Ideen des Kranken eingehen, ihn gelinde, ohne Erbitterung zurechtweisen, kann die Vorstellung gut gewählter Stücke sehr nützlich werden. Um so besser würde es seyn, könnten Schauspiele eigens zu diesem Zwecke verfertigt werden; nur müßte alsdann auch der Arzt diese Gelegenheit ergreifen, seinen Kranken auf einzelne Punkte aufmerksam zu machen. Für die Zuschauer sind Komödien immer ein Mittel, ihre Ideen zu fixiren. Da aber dieses Mittel nicht oft genug angewandt werden kann, indem während 5 — 6 — 8 Wochen wöchentlich 3 — 4 mal Proben angestellt werden müssen, so würde es nöthig seyn, ein Hauptaugenmerk eben auf diese Proben zu richten, um so mehr als durch dieselben das Spiel den Kranken zur Gewohnheit werden kann, so daß sie bey der Aufführung selbst wenig mehr dabey denken. Die Ärzte des Spitals in Charenton interessiren sich indess wenig um diese Übung, welche zunächst von dem Director veranstaltet wird.

Unter den Privatanstalten, die sämmtlich von kleinerem Umfange sind, erwähne ich vor allen die

Maison de santé

der Madame de Loizerolles dirigée par M^{sr}. Esquirol
(rue de Buffon No. 9. und 10.)

Das Haus ist nur für 26 Kranke eingerichtet.

deren jeder seinen eigenen vom Spital unterhaltenen Aufwärter hat, und monatlich 500 Franken Pension bezahlt. Die Kranken sind in drey Abtheilungen gebracht, deren jede ein eigenes Haus bewohnt.

1) *Rasende*. Ein ganz isolirt stehendes Gebäude, umgeben von einem Hof und Garten, dessen eine Seite auf den neuen Boulevard hinaussieht. Es hat zwey Abtheilungen, welche völlig von einander geschieden sind, für Männer und Weiber. Für beyde Abtheilungen dient ein kleines Badezimmer zu drey Wannen, in welche aus zwey Hähnen das kalte und warme Wasser fließt. An der Decke ist eine Röhre zum Douchebad angebracht; der Kranke wird aber nicht in der Wanne befestiget, sondern mit der Röhre verfolgt, wenn er herausspringt, was bey der Kleinheit des Zimmers leicht geschehen kann.

Die Zimmer der Kranken selbst sind lichte, und gehen auf den Garten hinaus.

Die Fenster sind durch starke Jalousien mit dicken weit abstehenden Sprossen verschlossen, welche nur durch einen Schlüssel geöffnet werden können. Eine Röhre, welche längs dem Zimmer hinläuft, dient zur Erwärmung desselben. In der Ecke ist ein Nachstuhl angebracht, der von aussen geleert werden kann. Die Thüre wird durch einen kleinen, doch hinlänglich starken Riegel verschlossen, der keinen Griff, sondern nur Einschnitte hat, in die man eingreift, und der so angebracht ist, daß er nicht in die Augen fällt.

Jeder Kranke hat einen Wächter, der ein kleines dicht darneben anstossendes Zimmer bewohnt.

Die völlig Rasenden sind im unteren Stockwerke, die etwas ruhiger im obern, und die Zimmer, je nachdem es der Zustand des Kranken verstattet, meublirt. — Das einzige Zwangsmittel ist Zusammenbinden der langen Ärmel.

Vom Sturzbade wird kein Gebrauch gemacht, und daher ist auch keine Vorrichtung dazu da.

2) Das Gebäude für die übrigen Verrückten hat seine Aussicht auf der einen Seite nach den Gärten des Hauses, auf der andern in die rue de Buffon über den jardin des plantes, doch abgelegen genug, daß nicht durch Vorübergehende, oder auf der entgegengesetzten Seite durch die Rasenden, diese Kranken beunruhiget werden können. Die weiblichen Irren bewohnen einen Flügel des Hauses, die männlichen den andern. Alle haben lichte, zum Theil sehr artig meublirte Zimmer und eine angenehme Aussicht.

Das untere Stockwerk dient, so wie das des folgenden Gebäudes, zur Ökonomie und Wohnung einiger Aufwärter.

Jedes Zimmer hat ein Vorzimmer, welches dem Aufseher des Kranken zur Wohnung dient. Die Zimmer sind überdiß so angebracht, daß nicht leicht ein Kranker den andern beunruhigen kann.

Die Jalousien sind etwas weiter und stärker als gewöhnlich, und werden durch eine Schraube geschlossen, welche leicht mit einem Schlüssel gedreht wird.

Die Kranken haben überdiß ihren eigenen sehr schattigen und angenehmen Garten, überhaupt enthalten die drey Gärten viele Bäume, besonders Obstsorten.

3) Neben diesem Gebäude ist ein drittes, wo der Arzt mit den *Reconvalescenten* wohnt. Helle und geräumige zum Theil elegante Zimmer, ein artiges Vorzimmer für den Aufwärter oder die Aufwärterin, je nach dem Geschlechte der Kranken, ein schöner Garten mit angenehmen Gebüsch und Anlagen zeichnen diese Abtheilung aus.

Die Kranken der beyden letzten Abtheilungen beschäftigen sich, je nachdem sie es vorher gewohnt waren, mit Nähen, Sticken, Lesen, Schreiben, Zeichnen, auch Karten- Kegel- Ring-Spiel; doch ist dieß ihrer Willkühr überlassen. Die männlichen *Reconvalescenten* haben überdieß ein Billard.

In Begleitung ihrer Aufwärter können die *Reconvalescenten* und auch sehr ruhige Irren ausgehen; man führt sie dann gerne in den Pflanzengarten und auf das naturhistorische Museum.

Für beyde Abtheilungen sind keine eigenen Bäder da, sondern die Wannen werden auf das Zimmer des Kranken gebracht.

Die Heizung geschieht im Kamin; für diejenigen, welchen man kein Feuer anvertrauen darf, werden Zimmer mit Ofen erwärmt, wo sie sich dann zu 2—3 aufhalten. Die Ernährung der Kranken ist reichlich, und möglichst nach ihrer vorigen Lebensweise eingerichtet: des Morgens im Sommer Obst, wenn es der Kranke verträgt, im Winter Caffée, Chocolate, ein *déjeuner à la fourchette*; Mittags Suppe, Rindfleisch, Gemüse, Gebratenes und Dessert; Abends Gemüse, eingemachtes Obst.

Die Kranken der ersten und zweyten Abtheilung

speisen jeder auf seinem Zimmer, von den Reconvalescenten auch einige; die ganz Geheilten essen gemeinschaftlich an einem Tische mit dem Arzte. Diejenigen endlich, deren Genesung minder weit gediehen ist, speisen in einem gemeinschaftlichen Saale, aber, nach der bey den Pariser Restaurateuren üblichen Sitte, jeder, oder zwey und zwey, an einem eigenen kleinen Tische.

Die Behandlung geschieht nach den Grundsätzen *Pinels*, dessen Schüler der Arzt der Anstalt ist. Jede Familie kann indessen selbst einen Arzt senden, der den Kranken dann gemeinschaftlich mit dem des Hauses besorgt. Der Arzt des Instituts Herr *Esquirol* ist ein ruhiger, sehr gefälliger Mann und scheint das Vertrauen seiner Kranken sehr zu besitzen. Die Mittel, welche er verordnet, werden aus einer benachbarten Apotheke geliefert, und findet er, daß sein Kranker unheilbar ist, so wird er nicht länger in der Anstalt behalten.

Das ganze Haus ist überdies reinlich, liegt in einer freyen Gegend, in gesunder Luft, und gleicht von aussen einem Landhause. Auch im Innern der Anstalt findet man nichts, das während lichter Zwischenräume den Kranken, oder den Genesenden schmerzliche Gefühle erregen könnte. Mit einem Worte: die Anstalt verdiente mehr bekannt zu seyn, und ist einer ausgezeichneten Erwähnung würdig. Dieser Anstalt stehen die übrigen noch zu erwähnenden Privat-Irrenanstalten schon in der Hinsicht nach, daß auch Unheilbare in dieselben aufgenommen werden. Dahin gehört namentlich:

Maison de santé,

dirigée par Madame Richebraque (rue du chemin
vert N. 19. faub. St. Antoine.)

Sie enthält nur 20 — 25 Irren beyderley Geschlechts, die übrigen sind Kranke anderer Art. Die Rasenden wohnen abgesondert in Hofkämmerchen, die übrigen Irren haben artige Zimmer, und einen schönen Garten gemeinschaftlich mit den übrigen Bewohnern des Hauses. Ein Arzt wohnt in der Anstalt. Das Ganze zeigt von vieler Ordnung.

Maison de santé,

dirigée par Mons. Prost.

Ein schönes Landhaus auf dem Montmartre (en face de la rue de la Rochefaucoult) nur für 15 — 18 Kranke beyderley Geschlechts eingerichtet, zunächst für Irren und chronische Nervenkranke. Bis die Anstalt völlig im Gange ist, werden auch Schwangere aufgenommen. Das Ganze aber ist für sehr wohlhabende Personen berechnet. Herr Prost suchte vor einiger Zeit in einer Schrift (coup d'oeil physiologique sur la folie. 3 Hefte, 1806 und 1807) zu beweisen, daß Eingeweidewürmer die häufigste Ursache des Wahnsinnes seyen. Dieser Annahme gemäß ist seine medicinische Behandlung eingerichtet.

Maison de santé

établie par Msr. Marcel (rue picpus près la
barrière du trône).

Die Anstalt ist ausschließlich für Irren beyderley
Ge-

Geschlechts; meistens sind hier Unheilbare, im Ganzen 60; Männer und Weiber sind völlig getrennt. Jeder Kranke hat eines der kleinen Zimmer, welche auf lange Gänge hinausgehen. Die Irren sind, den größten Theil des Tages hindurch, in einem Hofe versammelt; den ganz ruhigen dient ein Garten zum Spaziergange. Übrigens sind sie sich selbst überlassen. Die Reconvallescenten speisen mit dem Arzte. Die Pension ist jährlich 100 Louis; die ärztliche Behandlung wird besonders bezahlt.

Maison de santé

tenue par Msr. Belhomme (rue de charonne

No. 165 faub. St. Antoine.)

Zunächst für 40, meistens unheilbare, Irren eingerichtet, doch nimmt Herr *Belhomme* hiezu auch junge Leute an, welche ihm von den Ältern unter Einwilligung der Policey zur gefänglichen Aufsicht für einige Monate übergeben werden. Die Rasenden bewohnen ein eigenes Gebäude mit einem geräumigen Hofe am Ende des Gartens. Die andern wohnen im Hause des Chirurgus, Herrn *Belhomme*, und speisen mit demselben. Die Verwandten können ihre Kranken durch Ärzte der Stadt behandeln lassen, was überhaupt in allen diesen Anstalten geschehen kann.

Preis der Pension 800 — 1200 — 1500 Fr. Die ärztliche Behandlung wird besonders bezahlt.

Maison de santé

des Herrn Dubuisson, (rue du faubourg St. Antoine
No. 333, près la barrière du trône.)

Vierzig meistens unheilbare Irren sind hier, von deren ärztlichen Behandlung also nicht die Rede seyn kann. Herr *Dubuisson* versicherte mir, zur Beruhigung seiner grösstentheils sehr ängstlichen und niedergeschlagenen Irren (denn viele derselben wurden es durch die Revolution) beträchtlich viel beygetragen zu haben, indem er eine Capelle bauen liess, in welcher wöchentlich Messe gelesen wird. Es scheint mir, daß man häufiger religiöse Feyerlichkeiten als Heilmittel benutzen sollte, besonders in den kleinen Irrenanstalten, wo der Arzt jedem einzelnen mehr Aufmerksamkeit widmen kann. Die verzweifelnde religiöse Schwärmerin würde mit Zutrauen und Liebe dem Arzte entgegen kommen, der ihr die Besuchung der Kirche erlaubt, und indem dieses unter Aufsicht und unter der Bedingung geschehe, daß sich die Kranke nachher mit häuslichen Arbeiten beschäftigt, so würde um so grösserer Vorthail daraus gezogen werden können, zumal unter Beywirkung des Geistlichen, welcher den Schwärmeren der Kranken eine bessere Richtung zu geben sich bemühte. Grosse und imponirende Feste möchten für viele, gegen gewöhnliche Eindrücke gleichgültige, und leer mit ihren Gedanken herumschweifende Irren geeignet seyn, und diese möchten schon dadurch, daß sie sich in der Kirche befinden, leichter zur Aufmerksamkeit bewogen werden können.

Geistersehern und dergleichen müßte dann aber der Eintritt in die Kirche um so sorgfältiger verwehrt seyn, so wie auch für den eigentlichen Narren diese Feste nur zur Belustigung dienen würden. Jene ängstliche Schüchternheit und das Mißtrauen, welches bey den Melancholischen Statt findet, oder jenes Vergessen seiner selbst, das allmählich zum Blödsinne führet, kennt dieser nicht; das Bestreben sich zu zeigen läßt ihm vielmehr leicht einen Gegenstand auffassen, um durch eine gerade ihm ausschließlich eigene Behandlung desselben seine Überlegenheit zu beweisen. Für diese Classe von Irren geschieht gewöhnlich am wenigsten. Man weiset ihre Zudringlichkeit zurück, oder, was ungleich häufiger ist, sie dienen zur Belusigung der Aufwärter und Fremden. Diese kleinen Anstalten sind zunächst für sie geeignet, und es sey mir erlaubt sowohl hierüber, als über die Privatinstitute überhaupt meine Meinung zu sagen.

Es scheint mir, daß der Staat sehr großen Vortheil aus letzteren ziehen könnte, wenn er sie unterstützen und dann unter nähere Aufsicht nehmen wollte. Besonders wohlthätig würden sie werden, wenn jede solche Anstalt nur eine Art Irren aufnähme. Ein Haus würde z. B. für eigentliche Narren, ein zweytes für Melancholische, ein drittes für Halbblödsinnige eingerichtet. Jedes würde eine Abtheilung für periodische Anfälle von Raserey haben. Für Reconvalescenten müßte noch eine Anstalt eingerichtet werden, über welche die Ärzte der drey andern die Direction haben würden. Auf diese

Weise wären auch die Ärzte des Vortheils nicht beraubt, welcher aus der Zusammenbringung von Irren verschiedener Art in einzelnen Fällen zu ziehen ist, indem nämlich diese vier, möglichst nahe gelegenen Anstalten unter sich nur Eine ausmachen würden. Und, um die Verbindung zwischen ihnen noch mehr zu begünstigen, könnte die Aufsicht über das Ganze einem Arzte gegeben werden, unter dessen Vorsitze die Ärzte der einzelnen Anstalten gemeinschaftliche Berathschlagungen anstellten. Diese kleinen Pensionsanstalten würden schon in der Hinsicht den Vorzug verdienen, daß sie nicht so zurückschreckend besonders für Reconvalescenten sind, als die großen Irrenhäuser, und in so ferne sie zum Theile Privat institute bleiben würden sie dem Staate auch nicht sehr viel kosten. Es versteht sich, daß hier zunächst von einer Anstalt für Irre aus den gebildeten Ständen die Rede ist, denn diese sollten billig nie unter die andern gebracht werden, schon weil die Behandlung derselben mehr individualisirt werden muß. Für die Irren aus der niedrigen Volksklasse könnte zwar eine gleiche, aber mit dieser in keiner Verbindung stehende Anstalt errichtet werden, zumal da die meisten Kranken dieser Art gar nichts bezahlen können, wodurch noch besondere Einrichtungen nöthig werden. Die großen Häuser würden als Aufbewahrungsorte für Unheilbare dienen.

In Hinsicht der Einrichtungen, welche diese kleinen Anstalten sowohl gemeinschaftlich, als jede einzeln treffen könnten, beziehe ich mich auf das bey

Erwähnung des Spitals in Charenton Gesagte; in Hinsicht der Behandlung des eigentlichen Narren aber lege ich Ihnen noch den Plan vor, nach dem sie, wie ich glaube, mit Erfolg behandelt werden können.

Diejenigen, welche fixe Ideen haben und diesen ausschliesslich nachhängen, wären zunächst von denen zu trennen, deren Ansichten überhaupt falsch sind. Die Art der fixen Ideen wird bey Ersteren das ärztliche Verfahren bestimmen, letztere bieten eher einen allgemeinen Charakter dar, wie ich schon oben bemerkte. Die meisten sind äusserst ehrgeitzig und suchen ihre Meinungen geltend zu machen. Ihren Ehrgeitz zu leiten und durch behutsam in den Weg gelegte Hindernisse die Ausführung ihrer Unternehmungen zu erschweren, um sie so auf die richtigen Mittel zur Erreichung ihrer Plane aufmerksam zu machen, wird daher das erste Geschäft des Arztes seyn müssen. Die meisten dieser Irren sind leicht zur Beschäftigung zu bewegen, zumal wenn sie sich dadurch einiges Ansehen geben können. Es möchte daher vortheilhaft seyn, sie je nach ihrer Bildung und sonstigen Lebensweise mit Mechanik, Physik, selbst Chemie zu beschäftigen, die Instrumente zum Theile von ihnen verfertigen zu lassen, und die Anstellung der Experimente ihnen zu übertragen, um sie auf diese Weise zu einem planmässigen und überlegten Verfahren zu bewegen. Wenig erwarte ich bey dieser Classe der Wahnsinnigen von Schauspielen, wenn letztere anders nicht mit äusserster Sorgfalt gewählt sind; denn gewöhnlich werden jene Ir-

ren hierdurch nur belustiget, oder erbittert, statt zum Gefühl ihrer Schwäche veranlaßt zu werden. — Die

Maison de santé

der Mademoiselle Lacour (rue de belle fond No. 20. faub. Montmartre.)

habe ich noch in so ferne zu erwähnen, als die Lage und innere Einrichtung des Hauses ganz zu einer zweckmäßigen kleinen Irrenanstalt geeignet ist. Leider aber kam sie durch den Tod der vorigen Besitzerin sehr in Verfall, doch man ist auf eine neue und bessere Einrichtung bedacht. Das Ganze wird für weibliche Irren bestimmt werden, und außer diesen auch für Schwangere und alte Personen, welche zurückgezogen leben wollen. Die Pension zu 800 — 1000 Fr.

Dieses sind die bekannten Privativirrenanstalten. Ich übergehe einige kleine um nicht zu weitläufig zu werden, zumal da sie mehr für andere Kranke, als Wahnsinnige bestimmt sind.

In Hinsicht der Aufnahme der Irren in solche Anstalten muß ich bemerken, daß sie, außer im Falle der augenscheinlichsten Verrücktheit, ohne vorhergegangene gerichtliche Untersuchung durch Polizeybediente, oder bekannte Ärzte, nicht geschehen darf. Auch ist ein *Commissaire de police* beauftragt monatlich die Irrenhäuser zu untersuchen, und sich von dem fortdauernden Wahnsinne der Kranken zu überzeugen.

Die Frage, in wie fern bey gerichtlicher Untersuchung eines kranken Gemüthszustandes Ärzte zuge-

zogen werden? beantwortet sich grösstentheils durch die gesetzlichen Vorschriften über die Interdiction im Code Napoleon L. I. Tit. XI. Chap. III. Die Gegenwart der Ärzte und ihr Gutachten ist bey einem solchen Verfahren nicht durchaus erforderlich; doch steht es dem Gerichte frey, einen oder mehrere Ärzte hinzuzurufen; es ist aber nicht an den Ausspruch der Ärzte, als in der Sache entscheidend, gebunden, sondern es entscheidet selbst nach seiner Überzeugung. Ist die Verrücktheit weder durch das Verhör des beklagten Kranken, noch durch schriftliche Beweise hinlänglich dargethan, so findet der Beweis durch Zeugen Statt und nun können die Ankläger, der Beklagte, oder das Tribunal selbst Ärzte ernennen, wie es auch gewöhnlich geschieht.

Beym Schlusse meiner Bemerkungen über die Irrenanstalten zu Paris halte ich für nöthig, zur Vermeidung alles Mißverständnisses, noch anzumerken, daß die beyden zuerst erwähnten öffentlichen Anstalten Bicêtre und Salpêtrière, zwar hier ausschliesslich als Irrenhäuser betrachtet worden sind, daß aber die Irren nur eine Abtheilung in jedem dieser beyden grossen Verpflegungshäuser ausmachen. Rücksichtlich der ökonomischen Einrichtung und Verwaltung ist diese Abtheilung von der Hauptanstalt gar nicht getrennt.

Ich komme nun zu den übrigen Anstalten für Arme und Kranke, über welche ich einige allgemeine Bemerkungen vorausschicke.

Bey den meisten Spitalern, einige wenige ausge-

nommen, wird der Zutritt dem Fremden ohne alle Umstände gestattet, doch darf er einige Beschwerlichkeiten nicht scheuen, welche bey der Gröfse der Stadt durch den zu frühen und dadurch dem Arzt und Kranken gleich lästigen Besuch veranlaßt werden. Denn im Durchschnitt ist der Krankenbesuch des Morgens um 5 Uhr während des Sommers, um 6 höchstens 8 Uhr im Winter. Einige Ärzte beobachten keine bestimmte Zeit, indem sie, was bey sehr vielen der Fall ist, ausser ihren Geschäften am Krankenhaus noch eine starke Privatpraxis haben.

Der mancherley Krankheitsformen wegen ist es sehr instructiv den ärztlichen Besuchen beyzuwohnen ^{b)}, die medicinische Behandlung hingegen hat öfters weniger belehrendes. Zum Theile werden die Kranken nach den Grundsätzen der ältesten Humoralpathologie behandelt; hin und wieder zeigt sich die Brownsche Lehre im Hintergrunde; die in Deutschland so sehr geachtete Naturphilosophie aber ist kaum dem Namen nach bekannt und wird nicht selten durch ein verächtliches „c'est métaphysique“ zurückegewiesen. Dem eben Angeführten entsprechen natürlich die Mittel, welche von der pharmacie centrale, (place Notre-Dame) an die einzelnen Spitalapotheken geliefert und nach dem *Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils, des secours à domicile et des prisons*, 1803 — des Herrn Parmentier bereitet werden ^{c)}; doch haben viele Ärzte auch eigene Compo-

b) Ueber die Anordnung derselben siehe das *reglement pour le service de santé dans les hospices* An. X.

c) Die Spitalärzte sind in so ferne ungleich besser daran, als

sitionen, die sie in ihrem Spital verfertigen lassen. Aderlassen und Purgiren ist in mehreren dieser Anstalten an der Tagesordnung. Von den flüchtigen Reizmitteln sieht man im Allgemeinen wenig Gebrauch machen. Der Brechweinstein, die *racine de patience*, die *chicorée sauvage*, *teinture amère* u. s. w. (denn alles wird, wie meistens auch in der Privatpraxis, französisch verordnet) sind die Mittel, welche man, nebst der China, am häufigsten nennen hört. Selbst im höchsten Grade des Typhus wenden mehrere Ärzte noch China, oder Campher mit Salpeter an, während sie z. B. Valeriana, Arnica u. s. w. als geringfügige Mittel betrachten, und von Naphthen fast keinen Gebrauch machen. Diese Behandlung ist besonders für einen deutschen Arzt auffallend, so sehr er auch immer den richtigen Grundsatz vor Augen haben mag, daß in südlichen Gegenden, wo der schwächenden Einflüsse ungleich weniger einwirken, als in den nördlichen, minder starke Reizmittel angewandt werden dürfen, und so sehr er auch das zum ganzen Wesen des Franzosen gehörige stärkere Hervortreten der Sensibilität berücksichtigen mag.

So wenig ich übrigens den Ärzten die nicht geringe Sterblichkeit zur Last legen will, so scheinen

die Stadtärzte, welche durch die vielerley in Paris gebräuchlichen Pharmakopöen bey Verordnung der Tincturen und anderer Mittel oft sehr in Verlegenheit kommen. Es scheint auch nicht, daß die so lange angekündigte *pharmacopée nationale* bald erscheinen wird. Ich erinnere hier an das gedruckte *reglement sur la pharmacie des hopitaux, et hospices civils de Paris. An X.*

mir doch unsere Deutschen bey Behandlung hitziger Krankheiten glücklicher zu seyn. Die Sterblichkeit, welche sich im Allgemeinen wie 1: 5—8 verhält, mag ihren Grund vielmehr darin haben, theils daß man in die Spitäler nur wenige von leichten Krankheiten Befallene aufnimmt (nicht selten werden Sterbende ins Spital gebracht), theils auch, daß die Ernährung nicht in allen Krankenhäusern gleich gut ist d). Obgleich jeder Kranke seit der Revolution sein eigenes Bett hat, so ist doch, besonders im *hotel-dieu*, *Charité*, *St. Louis* die Anzahl derselben in einzelnen Sälen zu groß, denn bisweilen beläuft sie sich auf 150 und darüber. Nicht in allen Spitälern sind ferner acute und chronische Krankheiten mit gehöriger Sorgfalt getrennt, einigen fehlen sogar noch *Reconvalescentenzimmer*. Zu wünschen wäre es, daß

d) Ich übergehe die Art, wie die verschiedenen Nahrungsmittel an die Spitäler geliefert werden, und bemerke nur, daß nicht mehr, wie sonst, bestimmte Summen an *Entrepreneurs* bezahlt werden, für welche sie alle Kosten des Spitals bestreiten mußten, sondern daß die Lieferungen unmittelbar von der Administration des hospices ausgehen, welche mit den Lieferanten sowohl über die Quantität als Qualität überein kommt. Das Brod wird in einem eigenen Bäckerhause (*la boulangerie générale, rue de Scipion, division du jardin des plantes*) für alle Spitäler bereitet. Ich verweise übrigens rücksichtlich der ökonomischen Verwaltung der Krankenhäuser auf die Schriften, welche ich späterhin anführen werde, besonders aber auf das *regime alimentaire des hopitaux et hospices civils de la ville de Paris 1806*, indem es viel zu weitläufig seyn würde in das Detail einzugehen; kurze Beschreibung der einzelnen Vorrichtungen aber würde theils unverständlich, theils unbefriedigend seyn. In jedem Spital ist für jeden Kranken ein *regime gras* (Fleisch) oder *maigre* (Gemüse) bereitet.

eigene Häuser für Genesene errichtet würden, (wie es bereits vor der Revolution für die Charité geschehen war,) damit die Reconvalescenten der ferneren Sorge des Arztes genießen könnten, welcher sie während ihrer Krankheit behandelte. Im Winter ist es besonders in einigen Spitälern zu schwache, oder ungleiche Erwärmung der Säle, welche bey den steinernen Fußböden um so empfindlicher wird, und hin und wieder Luftzug, welcher nachtheilig auf den Kranken einwirkt e). Übrigens aber sind die Säle, der meistens an den Betten stehenden Nachtstühle ohngeachtet, sehr reinlich, die Kranken gehörig mit Wäsche versorgt, und gut gekleidet. In den meisten Spitälern dient ein schöner Garten, in den anderen wenigstens ein großer Hof den Genesenden zur Erholung. Alle haben Badeanstalten und diese zeigen gewöhnlich von der äußersten Reinlichkeit. In einigen Krankenhäusern ist die vortreffliche Einrichtung getroffen, daß einer bis zwey Säle immer leer stehen, um mit denselben wechseln zu können f). Der Krankendienst geschieht meistens durch die Dames hôpitalières, eine sehr wohlthätige Gesellschaft religiöser Frauen, welche sich ausschliesslich diesem Ge-

e) Die Oefen sind gewöhnlich in der Mitte der Säle angebracht, woraus der Nachtheil entsteht, daß in dem Saale selbst eingehitzt werden muß. Den Franzosen würden in den Spitälern die tuyaux de chaleur sehr zu empfehlen seyn, die für ihr Klima (aber freylich nicht für kältere Gegenden) passen.

f) Ueberhaupt werden in jedem Spital außer der bestimmten Anzahl Betten mehrere für außerordentliche Fälle bereit gehalten. Die Betten sind durchgängig Matratzen, im Sommer mit einer, im Winter mit zwey wollenen Decken.

schäfte widmen. Man muß überhaupt die Mildthätigkeit und den rastlosen Eifer der Administration bewundern, wenn man die äußerst traurige Verfassung der Spitäler vor der Revolution kennt, und die Schwierigkeiten, welche sie zu besiegen hatte.

Sehr zweckmässig, theils zur Bildung junger Ärzte, theils zum Wohle der Krankenanstalten selbst ist auch die Einrichtung, welche in Ansehung der Studierenden an den écoles de médecine getroffen ist. Diese, um Stellen bey den Spitälern erhalten zu können, werden zuerst élèves externes, als welche sie den Arzt beym Krankenbesuche begleiten, seine Verordnungen aufschreiben und andere Geschäfte verrichten, welche er ihnen aufträgt. Nach einem halben, oder ganzen Jahre concurriren sie dann um Plätze als élèves internes. Diese wohnen im Spital selbst und erhalten einige Besoldung, haben die Aufsicht über die Krankenwärter, referiren dem Arzte über den Zustand des Kranken während seiner Abwesenheit, wachen auch bey Kranken, wenn es nöthig ist, besorgen die Arzeneyen, den Verband und dergleichen. Gewöhnlich bleiben sie vier Jahre in dem Hause. Alle Jahre werden in den écoles de médecine Preise unter sie ausgetheilt und sie schicken deswegen ihre im Spital gemachten Beobachtungen ein.

Um in ein Spital aufgenommen zu werden, muß zuvor die Anzeige beym *bureau d'admission des hospices* (place notre Dame) geschehen. Zwey Ärzte und Chirurgen stehen mit diesem in Verbindung, und nach ihrer Aussage wird das Spital bestimmt, in welches der Kranke gebracht werden soll. Bey Un-

glücksfällen; oder überhaupt bey dringenden Umständen, kann der Kranke unmittelbar aufgenommen werden und der Arzt macht dann davon Anzeige. In der medicinischen und chirurgischen Klinik hingegen hängt die Aufnahme vom Arzte zunächst ab ^{g)}. Ein anderes Bureau, *bureau des renseignements*, (rue Christophe in der Cité) giebt den Verwandten über jeden Kranken Auskunft. Diesen stehet auch täglich von 2 — 4 Uhr die Besuchung desselben im Spitale frey.

Lassen Sie uns zu den einzelnen Anstalten übergehen, und zwar zunächst zu dem venerischen Spitale.

Hôpital des vénériens,

(place des Capucins, près de la rue du faub.

St. Jacques)

gewöhnlich *les Capucins* genannt, weil es in einem ehemaligen Capucinerkloster ist. Es enthält Säle von 30 — 80 Betten, zwey immer dicht an einander gerückt, was in einer Stadt, wo unnatürliche Ausschweifungen nicht selten vorkommen, gewiß Tadel verdient. In den Sälen der Weiber bilden die Betten zwey Reihen längs den Fenstern, in denen der Männer ist noch eine dritte Reihe in der Mitte; letztere stehen den ersteren an Reinlichkeit nach. Das Ganze ist für 550 Personen eingerichtet. Die Zahl der Weiber ist gewöhnlich größer, als die der Män-

g) Hierüber erschien ein gedrucktes Reglement vom 13. frimaire, an X. und eine Instruction für die Armen.

ner, und belauft sich gegen 400. Die kleinen Kinder liegen neben den Müttern in Wiegen; theils sind sie angesteckt, theils erlaubt man sehr armen Müttern das jüngste Kind mit sich ins Spital zu bringen. Der Infirmerie (d. h. den im höchsten Grade Angesteckten, doch ist wegen des wärmeren Klimas die Krankheit schon ungleich gelinder, als im nördlichen Deutschland) sind Zimmer eingeräumt zu 6 — 12 Betten. Beyde Geschlechter sind, wie in allen übrigen Spitälern, vollkommen getrennt. Für Personen, welche die venerische Krätze haben, dient ein besonderer Saal. Über jedem Kranken hängt ein kurzer Bericht von dem Verlaufe der Krankheit, Namen, Alter des Kranken, ob er schon venerisch war u. s. w. Eine besondere Erwähnung verdient die Badeanstalt, welche, so häufiger Gebrauch auch vom Bade gemacht wird, doch äußerst reinlich gehalten ist. Zwey bleyerne Röhren laufen längs den Wänden von den hoch liegenden Kesseln aus; über jeder Wanne sind Hähne, so daß also nach Gefallen kaltes, oder warmes Wasser zugelassen werden kann. Diese letzte Einrichtung ist übrigens in allen Spitälern getroffen.

Unter der Direction des chirurgien en chef Herrn *Cullerier* wird die Visite größtentheils vom chirurgien aide-major Herrn *Gilbert* gemacht. Auch ist ein Arzt Herr *Bertin* angestellt. Die Behandlung geschieht durch die van Swietensche Sublimatauflösung, (*liqueur*), welche, während der Visite, unmittelbar nach der Verordnung, in einem schleimigen Tranke den Kranken gereicht wird. Die gewöhnliche Dosis ist des Morgens ein halber Gran auf einmal genom-

men. Interessant ist es diese Anstalt zu besuchen, wenn Herr *Cullerier* seine Vorlesungen hält, während der übrigen Zeit aber ist der Krankenbesuch gewöhnlich zu rasch, als daß er belehrend seyn könnte. Jeder neuangekommene Kranke wird mit sehr vieler Sorgfalt untersucht und nach jeder Visite, die hier besonders frühe anfängt, werden die nöthigen Operationen gemacht.

Da sich im Durchschnitte die verdorbenste Classe von Menschen in dieser Anstalt befindet, so ist allerdings mehr Aufsicht, als in den übrigen Spitälern nöthig. Sie ist äußerst strenge; die Kranken dürfen nur in besondern Zimmern (*parloirs*) durch doppelte, enge, eiserne Gitter zu bestimmten Stunden mit ihren Bekannten sprechen, die Ungehorsamen werden, je nachdem es der Arzt befiehlt, auf kürzere oder längere Zeit eingesperrt; diejenigen aber, welche arbeiten können, werden beschäftigt. Der Fremde kann nur auf ein Billet von einem der dort angestellten Ärzte beym Krankenbesuche eingelassen werden.

Die jährliche Anzahl der Kranken beläuft sich gegen 2500. Viele andere Venerische erhalten hier Consultationen und Arzeneyen, um sich zu Hause zu behandeln. Die Sterblichkeit war im Jahre IX wie $1: 20\frac{1}{12}$, im Jahre X, $1: 15$; XI, $1: 12\frac{62}{100}$, X, $1: 16\frac{66}{100}$, X, $1: 25\frac{78}{100}$ ^{h)}. Vor der Reéolution wur-

h) Ich führe die Sterblichkeit von den Jahren an, wo man auf bessere Einrichtung der Spitäler ernstlich bedacht war. Im Jahre X und XI war sie durchgehends sehr stark, aber auch

den die Venerischen in Bicêtre behandelt, es konnten aber jährlich nicht mehr als 600 aufgenommen werden.

Venerische Ammen werden zur Säugung venerischer Kinder benützt, und letztere mittelbar durch Arzeneien geheilt, welche den ersteren gegeben werden. Herr *Leblanc* ist Chirurgus dieser Abtheilung.

Zum Frommen der vornehmeren Classe sind eine ziemliche Menge Privatanstalten (*maisons de santé*) errichtet und mehrere ausschliesslich für Venerische bestimmt. Ein grosser Theil der besseren Freudenmädchen kommt überdiess nicht in das Spital der Venerischen, sondern sie werden in diesen Häusern, oder in ihren Wohnungen geheilt. Ich bemerke beyläufig, daß jedes öffentliche Mädchen auf der *Policey* eingeschrieben, und wöchentlich untersucht wird. Diejenigen, welche des Nachts nach 11 Uhr noch alleine auf den Strassen herumlaufen, werden aufgefangen und in das Weibergefängniß *St. Larzarre* (*rue du faub. St. Denis*) oder *la petite force* (*rue pavée St. Antoine*) gebracht. Ersteres ist besonders gut eingerichtet, indem hier jene Mädchen, ausser der Erlernung mehrerer Arbeiten, Geld sich ersparen können.

Hô-

in der Stadt war sie ungewöhnlich gross, da viele Krankheiten herrschten. Die Zahl der Todten ist auch aus dem Grunde in diesen Jahren grösser als vorher, weil man mit mehr Auswahl die Kranken aufnahm, späterhin ist sie geringer, indem die neuen Einrichtungen ihren Einfluß äussern. Die Sterblichkeit in den einzelnen Spitälern vom I. vendémiaire an XIV bis I. Jan. 1807 und von 1807 ist noch nicht bekannt gemacht.

Hôpital St. Louis,

(rue des récolets, faub. St. Martin.)

auch *hospice du Nord* genannt. Es hat eine gute freye Lage. Das Hauptgebäude ist ein Viereck, woraus das Vortheilhafte entsteht, daß auf beyden Seiten der Säle Fenster sind, allein im Inneren fehlen die nöthigen Abtheilungen, so daß also das obere Stockwerk einen großen Saal bildet, in welchem etwa 500 Betten stehen und dessen eine Hälfte für Männer, die andere grössere für Weiber abgetheilt ist. Daß die Erwärmung dieser ungeheuren Säle viele Schwierigkeiten findet, bedarf wohl keiner Erwähnung, doch soll diesem Übel bald durch dazwischen gezogene Wände abgeholfen werden. Das untere Stockwerk, welches von Männern bewohnt wird, faßt 300 Betten und die Säle sind hier von einander abgesondert, stehen aber den obigen an Reinlichkeit nach. Ein Saal davon ist für mit Kopfgrind behaftete Kinder bestimmt. Überhaupt gehört dieses im Ganzen sehr gut gehaltene Spital für chronische Ausschlagskranke und nach den Arten derselben sind Abtheilungen gemacht. Ein Seitengebäude wurde kürzlich für Militärpersonen errichtet, wovon weiter unten die Rede seyn wird.

Da der größte Theil dieser Kranken zur Arbeit fähig ist, so wurde die lobenswerthe Einrichtung getroffen, daß sie sich, wenn sie wollen, mit Spinnen, Nähen und Stricken beschäftigen können, wofür sie dann bezahlt werden. Eigene Zimmer sind dazu bestimmt; die Kinder erhalten überdieß Unter-

richt. Diejenigen Armen aber, welche, jenes örtliche Übel abgerechnet, vollkommen wohl sich befinden, werden nicht leicht in das Spital aufgenommen, sondern erhalten medicinischen Rath, Arzneyen, nöthigenfalls auch Wäsche, um in ihren Wohnungen zu genesen. Verwandte dürfen nur auf besondere Erlaubniß in die Säle kommen; kann der Kranke herumgehen, so unterhält er sich mit diesen in eigens dazu bestimmten Zimmern.

Der interessanteste Arzt dieser Anstalt ist der durch sein splendides Werk über die Hautkrankheiten bekannte Herr *Alibert*. Mit vieler Gefälligkeit führt er an jedem Montage seine Zuhörer im Spital herum und macht oft sehr schätzbare Bemerkungen. Sein Besuch fängt im Sommer nicht vor 7 und im Winter nicht vor 9 Uhr an.

Die jährliche Krankenzahl beläuft sich auf 2000. Die Sterblichkeit war im Jahr IX, wie 1: 8, X, 1: 8; XI, 1: $5\frac{65}{100}$; XII, 1: $10\frac{25}{100}$; XIII, 1: $13\frac{72}{100}$.

Erster Arzt der Anstalt ist Herr *Delaporte*, Chirurgen die Herren *Ruffin* und *Richerand*.

Für kranke Kinder ist ein besonderes Spital:

Hôpital des enfans malades,

(rue de Sèvres, près du boulevard de Vaugirard)

auch bisweilen noch nach seinem alten Namen *maison de l'enfant Jesus* genannt, unter dem es im Jahr 1751 für Waisen Kinder gestiftet wurde. In die übrigen Krankenhäuser, wenige ausgenommen, bringt man keine Kinder. Hier können 400 vom 2—14 Jahren zu gleicher Zeit aufgenommen werden, und

sind gut gepflegt; die Geschlechter sind, wie in den übrigen Spitälern, getrennt. Scrophulöse, an Kopfgrind Leidende, Fieberkranke, mit äusseren Schäden Behaftete und Reconvalescenten sind sowohl unter einander, je nach dem Grade der Krankheit, als auch von den übrigen geschieden. Minder sorgfältig sind acute und chronische Kranke gesondert.

Die Säle sind reinlich, aber zum Theile zu niedrig, von 10 — 12 Betten, einige zu 40. An jedem Bette ist auſser einer kurzen Krankheitsgeschichte bemerkt, ob das Kind die Blattern gehabt hat, oder schon vaccinirt wurde, um, wenn beydes nicht der Fall war, letzteres vor Entlassung des Kindes noch thun zu können. Das Haus selbst hat einen schönen Garten und überhaupt eine angenehme und gesunde Lage. Man beschäftigt sich gegenwärtig mit Einrichtung einer Abtheilung für ansteckende Krankheiten. Die Ärzte nehmen sich der Anstalt thätig an. Der Arzt für die Mädchen ist Herr *Mongenot*, für Knaben *Jadelot*. Herr *Fetit-Beau* ist Chirurg.

Die Zahl der Kinder, welche hier behandelt werden, steht jährlich zwischen 1000 — 1600 ⁱ⁾. Die

i) Diese Angaben sind bey gleicher Bettenanzahl, oft sehr verschieden in den einzelnen Spitälern, was auſser der Art Kranken, welche aufgenommen werden, in der Lage der Anstalt seinen Grund hat, indem man so viel wie möglich die Armen in das nächste Spital bringt. Hiebey bemerke ich das zwölfte Arrondissement in Paris als das ärmste. Die jährliche Krankenzahl in den Kinderspitälern wird besonders durch die chronischen Kranken, die längere Reconvaleszenzzeit und dadurch, daß immer einige Aeltern ihre Kinder verlassen, geringer, als sie es in den andern Spitälern ist,

Sterblichkeit war im Jahre X wie 1 : 7 ; XI, 1 : 4 ; XII, 1 : $5\frac{78}{100}$; XIII, 1 : $5\frac{26}{100}$.

Gut ist die Anordnung, daß die Wäsche gestorbener Kinder in einem abgesonderten Hause gereinigt und ausgehängt wird. Kinder unter zwey Jahren werden durch die unentgeltlichen Consultationen der Spitalärzte, oder, im Falle sie von den Ältern verlassen werden, im hospice d'allaitement versorgt, wovon weiter unten die Rede seyn wird. Noch habe ich aber anzuführen, daß für die Kinder mit chronischen Krankheiten, welche der Arbeit fähig sind, Schulen errichtet sind, wo man sie verschieden, je nach ihrem Vermögen, beschäftigt. Auch sucht man überhaupt die älteren von den jüngeren zu trennen. — Herr *Jadelot* hat in dem Jahre 1805 in das Journal de medicine eine Abhandlung über die topographische Lage, und eine zweyte über die im Jahre XII und XIII dort beobachteten Krankheiten gegeben. Blattern, andere Ausschläge und Epilepsie sind die häufigsten Erscheinungen.

Die übrigen Spitäler sind für chirurgische, Fieber und chronische Kranke bestimmt. Für letztere nur in dem Falle, daß sich die Zufälle sehr verschlimmert haben, oder wenigstens der Kranke nicht unheilbar ist.

Hôpital Beaujon,

(rue du faub. du Roule n. 54.)

Es ist auch unter dem Namen *hospice du roule* bekannt, und verdankt seine Entstehung einem Financier *Msr. de Beaujon*, der es 1784 erbauen und

zu einem Waisenhouse einrichten liefs. Das ganze Gebäude bildet ein Viereck, dessen vorderste Seite von den zur Administration gehörigen Personen bewohnt wird. Das unterste Stockwerk enthält das Ökonomiewesen, und die sehr gut gehaltene Badeanstalt. Ein Paar Säle, deren Fenster auf den Garten hinaus gehen, sind von Reconvalescenten bewohnt. Im ersten Stockwerke befinden sich die kranken Weiber und die Apotheke, im zweiten die kranken Männer und unter dem Dache noch ein Paar Säle für Männer und Weiber. Das Ganze ist für 130 Personen berechnet, 30 Betten sind für chirurgische Fälle bestimmt; meistens nimmt man nur chronische Kranke aus der besseren Volksklasse auf.

Dieses Spital ist das schönste in Paris. Die Säle sind äusserst reinlich zu 4 — 5 zwischen den Fenstern stehenden Betten. Schöner, wie fast überall, sind die Säle der Weiber, besser diejenigen im zweyten Stockwerke, als unter dem Dache, doch auch letztere nicht schlecht, obgleich zu niedrig; alle auf beyden Seiten mit Fenstern, oder, wo das nicht geschehen konnte, wenigstens auf der entgegengesetzten Seite mit Schiebern versehen. Einige Zimmer haben sogar marmorne Tische und sind wahrhaft elegant. Die Erwärmung ist sehr gut und gleich vertheilt, nirgends Luftzug, der dem Kranken schaden könnte; die Betten sind zum Theile von Eisen, mit leinenen weissen Vorhängen, statt der dicken wollenen, welche man in mehreren anderen Spitälern findet. Ein Saal ist für in der Nähe verunglückte Personen bestimmt, um sie zu verpflegen, bis sie in

ein anderes Spital gebracht werden können, wenn in diesem kein Raum ist. Er dient zugleich zu Consultationen für die Armen des Quartiers. Man sieht auch mit Wohlgefallen in der Küche die Sorgfalt, welche z. B. auf Verzinnung des überall gebräuchlichen kupfernen Geschirres gewandt wird, was man in den übrigen Spitälern nicht immer mit gleicher Aufmerksamkeit beobachtet findet. Ein angenehmer kleiner Garten steht den Reconvalescenten offen.

Die Ernährung ist hier besser, als in manchen anderen Spitälern. Hierauf sieht auch besonders Herr *Dupont*; als Arzt scheint er expectorantia vorzüglich zu lieben. Kürzlich erneuerte er den Vorschlag die Rinde des Rosskastanienbaums gegen das Fieber anzuwenden, und versicherte damit ebenso glücklich als mit der China gewesen zu seyn. Er giebt sie in Pulvern zu einer halben Unze mit Zusatz der Wurzel des *rumex patientia*. Das Mittel wurde von den Ministern der inneren Angelegenheiten den französischen Ärzten empfohlen, ist aber noch äußerst wenig im Gebrauche.

Sehr geschickte Chirurgen besitzt die Anstalt an den Herren *Lacaze Pellarouy* und *Roux*.

Es wurden jährlich ohngefähr 1000 — 1500 Kranke behandelt. Das Verhältniß der Gestorbenen zu den Behandelten war im Jahre IX wie 1: $7\frac{1}{2}$, im Jahre X, 1: 7; XI, 1: $5\frac{80}{100}$; XII, 1: $6\frac{33}{100}$; XIII, 1: $5\frac{68}{106}$.

Unter den kleinen Spitälern verdient auch das

hôpital St. Antoine

(rue du faubourg St. Antoine)

eine rühmliche Erwähnung. Es besteht, gleich dem hôpital Beaujon, erst seit der Revolution, und führte anfangs den Namen *hospice de l'Est*. Vorher war es eine Abtey. Die ganze Breite des freystehenden, auf beyden Seiten mit Fenstern versehenen Hauses ist zu den Krankensälen benutzt, die man im obern Stockwerke auf folgende Art eingerichtet findet.

Längs der Mitte der ganzen Hausbreite läuft eine Wand, an beyden Ecken mit grossen, offenen Thoren. Von diesen gehen auf der einen Seite andere Wände gegen die Fensterseite und endigen gleichfalls mit grossen und hohen, offenen Thüren. Auf diese Weise entstehen kleine Cabinette zu 2 bis 4 Betten. Die andere Hälfte dieses auf gedachte Art in zwey lange Säle abgetheilten und auf beyden Seiten mit Fenstern versehenen Raumes läuft ununterbrochen fort, wird aber, bey der bevorstehenden Vergrößerung des ganzen Gebäudes, vielleicht auf gleiche Weise eingerichtet werden. Durch den obern Theil der mittlern Wand geht in jeder der erwähnten Kammern ein grosser Ausschnitt, so, daß sowohl durch diese Ausschnitte, als auch durch die erwähnten Thore die beyden Säle mit einander Verbindung haben und also zusammen gleichsam nur einen von beyden Seiten erhellten Saal ausmachen. Diese Anordnung würde um so zweckmäfsiger seyn, wenn auch

die kleinen Zwischenwände, wodurch die Kammern gebildet werden oben ähnliche Ausschnitte hätten, wie diejenigen, welche von jeder Kammer in die nicht durch Kammern unterbrochene Abtheilung gehen, damit oberhalb der Betten die Luft desto besser wegströmen könnte, und wenn ferner jede Abtheilung durch Schieber und Flügelthüren völlig verschlossen werden könnte, um den ganzen Raum nach Bedürfnis zu verkleinern, oder als einzelne Zimmer zu benützen. Noch ein Vortheil jener Einrichtung ist, daß bey derselben für eine gleiche Anzahl von Kranken weit weniger Raum nöthig ist, als bey den gewöhnlichen Krankenstuben.

Im obern Stockwerke möchte es gut seyn, statt der einen mittlern Scheidewand zwey anzubringen, um so einen ganz schmalen Gang zu gewinnen mit Thüren für jeden Verschlag; ich sage, im obern Stockwerke, weil vorzüglich hier, bey der einmal vorhandenen Einrichtung des Hauses, für die dazu nöthige Ehellung und für die Luftzüge gesorgt werden könnte. Dieser schmale Gang wäre zur Wegschaffung der Unreinigkeiten dienlich, welche jetzt durch den ganzen Saal getragen werden müssen. Diese bisher beschriebene Einrichtung trifft man, wie gesagt, nur im obern Stockwerk an. Ein Paar andere Säle enthalten 40 Betten; alle zeichnen sich durch Reinlichkeit und auch dadurch aus, daß sie bretteerne Fußböden haben, was man so sehr in den übrigen Spitälern vermißt.

Im untersten Stockwerke, zu beyden Seiten der Capelle, liegen die chirurgischen Kranken, deren Zahl

sich auf 30 — 40 beläuft; hier ist auch eine wohleingerichtete Badeanstalt und das Ökonomiewesen. Im ersten Stockwerke sind die kranken Weiber und weiter hinauf die Männer. Die Zahl der Betten ist 240, und sie stehen den Fenstern gegenüber. Die Besorgung des Hauses geschieht hier und in der vorhergehenden Anstalt, meistens durch weibliche Personen, welche außer ihrem Gehalte ernährt und gekleidet werden. Besondere Speisezimmer (réfectoirs) sind für sie eingerichtet. Diese Anordnung findet auch in den übrigen Krankenhäusern mehr oder weniger Statt.

Die jährliche Krankenzahl beläuft sich auf 1500 — 2000. Die Sterblichkeit war im Jahr IX wie 1: 7; X, 1: $6\frac{1}{2}$; XI, 1: $4\frac{45}{100}$; XII, 1: $5\frac{41}{100}$; XII, 1: $5\frac{64}{100}$.

Der Arzt ist Herr *Prat*, Chirurgus Herr *Thil-laye*.

Hopital Cochin, (rue du faubourg St. Jacques)

Es wurde im Jahre 1780 von dem Geistlichen *Cochin* unter dem Namen *hospice de St. Jacques du Haut-Pas* gestiftet, und während der Revolution *hospice du Sud* genannt. In jedem Saale stehen 15 — 20 Betten in zwey Reihen längs den Fenstern, welche meistens höher als die Betten angebracht sind, so daß die Luft nicht unmittelbar auf den Kranken hineinströmen kann, der auf der Seite liegt. In Hinsicht der Betten ist hier die vortheilhafte Einrichtung getroffen, welche gleichfalls im hôpital St. Antoine Statt findet, daß nicht, wie in vielen der übrigen Spitä-

ler dicke wollene Vorhänge das Bett umhüllen, sondern ein Tuch ist halbmondförmig über den Kopf des Kranken ausgespannt, und zu beyden Seiten fällt ein schmaler leinener Vorhang herab. Ein Zimmer ist ausschließlich für Beinbrüche bestimmt, zwey, jedes zu fünf Betten, dienen für Reconvalescenten.

Ein artiger Garten steht den Kranken offen und die Früchte desselben werden für sie verschieden zubereitet. Dieses kleine sehr gut gehaltene Spital liegt überdiß ziemlich frey. Die Bedienung geschieht größtentheils durch weibliche Personen.

Arzt ist Herr *Bertin* und Herr *Caron* Chirurgus. Die jährliche Zahl der Kranken ist 800 — 1000, die Zahl der Betten 100. Da aber ursprünglich die Anstalt nur für 18 Männer und 20 Weiber bestimmt war, so fehlt es an Platz. Das Verhältniß der Gestorbenen zu den Behandelten war im Jahre IX 1: $5\frac{3}{4}$; X, 1, $5\frac{1}{2}$; XI, 1: $5\frac{59}{100}$; XII, 1: $7\frac{4}{100}$; XIII, 1: $6\frac{61}{100}$.

Hôpital Necker.

(rue de Sèvres près la barriere.)

Sonst hieß es *hospice de Charité* oder *hospice de la paroisse St. Sulpice et du Gros Caillou*, auch *hospice de la rue de Sèvres* und während der Revolution *hospice de l'Ouest*. Es wurde 1778 von *Madame Necker*, Gemahlin des directeur général des Finances, errichtet. Es ist gleichfalls für beyderley Geschlechter bestimmt, und der Krankendienst geschieht hier ausschließlich durch *dames hospitalières*, (auch *soeurs de Charité* genannt, unter

welchem Namen jedoch zunächst diejenigen zu verstehen sind, welche sich dem Krankendienste in der Stadt widmen, und eine eigene Gesellschaft ausmachen). Es hat ein sehr ungünstiges Locale, düstere Säle, in welchen die Luft nicht gehörig freyen Zutritt hat, daher man beym ersten Eintritt nicht das günstigste Urtheil zu fällen geneigt ist. Das Spital faßt 130 Betten, die zu 15 — 25 in einen Saale, doch zu dichte beysammen stehen, 4 Säle sind für Fieberkranke, zwey für Männer und zwey für Weiber, ein Reconvalescentenzimmer, und 4 andere kleinere für chirurgische Kranke. Ein kleiner Garten ist mit der Anstalt verbunden. Bisweilen werden auch Militärpersonen in dieses Spital gebracht.

Arzt ist der bey Gelegenheit der Krankenanstalt für Kinder bereits erwähnte Herr *Mongenot*, Chirurgus Herr *Maret*; die jährliche Zahl der Kranken ohngefähr 1000. Die Sterblichkeit war im Jahre IX, 1: 8; X, 1: $6\frac{1}{2}$; XI, 1: 5; XII, 1: $5\frac{88}{100}$; XIII, 1: $7\frac{12}{106}$.

Sonst gab diese Anstalt jährliche Berichte heraus, welche mit sehr vieler Deutlichkeit und Genauigkeit verabfaßt waren.

Sehr interessant in Hinsicht der vorkommenden Fälle ist das

Hospice de perfectionnement

(rue de l'observance, près de l'école de médecine.) auch *école de chirurgie* und *hospice de l'école de médecine* genannt. Es ist die chirurgische Klinik und steht als solche zunächst unter der medicinischen

Schule. Die ganze Anstalt besteht nur in zwey Sälen, mit 15 eisernen Bettgestellen in jedem, deren einer für Weiber, der andere für Männer bestimmt ist. Ein dritter, von beyden gehörig entfernt, ist zu Operationen eingerichtet.

Es werden nur interessante Kranke aufgenommen, und mit vorzüglicher Sorgfalt behandelt. Der dort angestellte Herr *Dubois* ist ein trefflicher Chirurgus, und es ist sehr interessant den häufigen Operationen beyzuwohnen, welche er gewöhnlich Dienstags, Donnerstags und Sonnabends, Vormittags, leider aber zu unbestimmten Stunden macht, wozu ihn seine überaus große Privatpraxis nöthiget. Über wichtige Kranke steht ein weitläufiger Bericht am Bette.

In demselben Gebäude ist ein kleiner botanischer Garten, in welchem officinelle Gewächse stehen unter beygesetzten Namen. Er ist übrigens nicht ausgezeichnet; um so interessanter sind aber die botanischen Demonstrationen, welche daselbst von Herrn Professor *Richard* gehalten werden.

In dem Hofe sind mehrere kleine anatomische Sectionssäle; gewiß kein sehr erfreulicher Anblick für die Kranken.

Ehe ich von den grösseren Anstalten spreche, habe ich noch zu erwähnen das:

Hôpital St. Mery,

(ein ehemaliger Cloître St. Mery, quartier St. Martin.)

Es steht zunächst mit dem bureaux de bienfaisance in Verbindung, in so ferne es ausschliesslich

für die Kranken der Section bestimmt ist. Auch sind in einigen anderen maisons de bienfaisance Zimmer für einzelne medicinische, oder chirurgische Kranke. Im zweyten Stockwerke dieses Hauses ist ein schönes Zimmer mit 6 Betten für weibliche Kranke, ein anderes mit 4 und ein drittes mit 2 für männliche. Eine Stube war sonst zur Aufnahme durch Unglücksfälle verarmter Personen, (*pauvres honteux*) bestimmt, die zunehmende Zahl der Armen richtete aber die Ausgabe auf andere Puncte. Soeurs de Charité bewohnen das Haus, und verrichten zugleich allen Krankendienst, außer den Hülffleistungen, welche sie den Armen ihres Quartiers geben und der Mädchenschule, welche sie halten. Doch hievon in der Folge, ich habe nur noch als Arzt Herrn *Asselin* zu nennen, der auch im *hotel dieu* angestellt ist, und Herrn *Tilhard* als Chirurgus. Letzterer giebt wöchentlich zweymal Consultationen für die nahe wohnenden Kranken. — Die Arzneyen erhält diese kleine Anstalt aus der *pharmacie centrale*, und die soeurs bereiten die so beliebten Tisanen.

Hôpital de la charité,

(rue des Saints pères, faub. St. Germain.)

Während der Revolution *hospice de l'unité* genannt. Wichtig ist die chirurgische Klinik; welche unter der Direction des Herrn *Boyer* steht, und es ist sehr interessant sowohl den öfteren Operationen, als den Vorlesungen beyzuwohnen. Alle chirurgische Kranke der Anstalt können hiezu benutzt werden.

Die medicinische Klinik (*clinique interne*) hat ein

besonderes und treffliches Locale. Schöne Zimmer zu 8 — 10 Betten, von welchen 3 für Männer, 1 für Kinder und 1 für Weiber bestimmt ist. Die Studierenden bleiben abwechselnd bey den Kranken, jeder 24 Stunden lang, und theilen dann am anderen Morgen dem Arzte ihre Beobachtungen mit, unter genauer Angabe des Barometer-Hygrometer-Thermometer und Windfahnenstandes zu verschiedenen Stunden. Die Arzneyen aber werden vom Arzte selbst geordnet, und nach jeder Visite die Berichte der Eleven vorgelesen und beurtheilt, oder Sectionen gemacht, wozu ein sehr schönes Amphitheatre eingerichtet ist. Der Director der medicinischen Klinik ist Herr *Leroux*, sein Gehülfe (adjoint) Herr *Merat*, ein interessanter Mann. Dieser Theil der Charité steht unter der école de médecine, daher auch die Ernährung hier besser ist. Die übrigen Säle des Hauses sind sehr groß zu 60 — 80 Betten, die Gebäude selbst schliessen zwey große Höfe ein. Ausserdem dienen noch ein Paar andere mit Bäumen besetzte Plätze zu Spaziergängen der Reconvalescenten. Im Ganzen faßt die Anstalt gegen 350 Kranke, unter welchen nur 154 Weiber; doch beschäftigt man sich mit Einrichtung neuer Säle für letztere. Zwey (salles St. Napoleon) sind für die Hofbedienten des Kaisers bestimmt, jeder zu 36 Betten.

Die Säle sind im allgemeinen sehr gut gehalten, und ihrer Gröfse ohngeachtet gewöhnlich gut erwärmt. Sie fallen durch die großen zinnernen Tisanenkrüge auf, welche Wasser mit Liquiritzensaft

enthalten, das die Kranken nach Gefallen trinken dürfen.

Die Herren *Dumangie* und *Corvisart* haben die ersten Stellen als Ärzte bey diesem Spital und die Herren *Bayle* und *Fouquier* sind deren adjoints, oder zweyte Ärzte; Chirurgen die Herrn *Deschamps* und *Boyer*. Die Bedienung der Kranken geschieht größtentheils durch *dames hôpitalières*.

Die jährliche Krankenzahl steht zwischen 2500 — 3000. Die Sterblichkeit war im Jahr IX, wie $1: 8\frac{9}{91}$; X, $1: 8\frac{1}{4}$; XI, $1: 4\frac{94}{100}$; XII, $1: 6\frac{37}{100}$; XIII, $1: 7\frac{39}{100}$.

Hotel Dieu,

(place de l'église Notre-Dame.)

während der Revolution *hospice d'humanité* genannt. — Der bisherigen und sehr bedeutenden Verbesserungen ohngeachtet kann dieses Spital noch immer nicht denselben Rang unter den guten, als unter den großen Anstalten behaupten. Zu lange und überfüllte Säle, Kälte und Luftzug, die feuchte Lage des Hauses selbst auf beyden Seiten längs dem Flusse, minder gute Ernährung sind die hervorstechenden Züge, welche mein Urtheil bestimmen. So viel auch für diese Anstalt seit einigen Jahren geschehen ist, und noch geschieht, so kommt sie dennoch der Charité nicht gleich, indem das ganze Locale ungünstig ist. Es war daher schon lange der Vorschlag gemacht worden, und kürzlich wiederholt, ein anderes Spital zu erbauen ^{k)}. Unterdessen sind

k) Ich beziehe mich hierüber besonders auf die rapports des

mehrere zum Theil sehr schöne und kleinere Säle eingerichtet worden

Vor der Revolution stand das hotel-dieu einem jeden Kranken und gesunden Armen offen, der hineingehen wollte, 4 — 6 lagen in einem Bette bey-sammen, und das Haus war mit Kranken aller Art überfüllt. Wie verderblich damals diese Anstalt für die Armen war, kann besonders in den Berichten der Herren *Tenon* und *de Liancourt* gelesen werden. Gegenwärtig befinden sich hier nur Fieber- und chirurgische Kranke und die Aufnahme ist gleichfalls den Gesetzen für die übrigen Spitäler unterworfen. Chirurgische Kranke sind von den übrigen getrennt. Zu wünschen wäre, daß acute und chronische Kranke, so wie auch Reconvalescenten mit mehr Sorgfalt geschieden würden. Der Krankendienst geschieht durch dames hôpitalières.

Die Ärzte wechseln alle 6 Monate mit den Sälen ab, eine Gewohnheit, welche auf die Kranken nachtheiligen Einfluß haben kann, und in so ferne acute und chronische nicht sehr strenge gesondert sind, auch dem Arzte keinen Vortheil bringt.

An Herrn *Pelletan* besitzt die Anstalt einen sehr geschickten Chirurgus; und es ist interressant seinen Besuchen, und den häufigen Operationen beyzuwohnen, welche im hotel-dieu gemacht werden, so wie
auch

commissaires chargés par l'académie des sciences de l'examen du projet d'un nouvel hotel-dieu, rédigés par Bailly, 1786 — 1788. Gegenwärtig (im März 1809) ist es gewiß, daß der Flügel, welcher auf der Brücke steht, eingerissen wird.

auch den Vorlesungen über Chirurgie und Anatomie, welche er jährlich hält. Ein zweyter sehr talentvoller Chirurgus ist Herr *Dupuytrin*, daher mache ich den Fremden, der bey dieser Anstalt Belehrung sucht, vorzüglich auf die chirurgische Visite aufmerksam.

Der erste Arzt ist Herr *Lepreux*, die übrigen die Herren *Bosquillon*, *Montaigu*, *Bourdier*, *Mallet*, *Asselin*, *Borie*, *Defrasne*, *Petit*, *Récamier*, *Husson*, *Geoffroy* und *Lerminier*.

Die jährliche Krankenzahl ist 10 — 11 000. Die Zahl der Betten 2200. Vor der Revolution war das Verhältniß der Gestorbenen zu den aufgenommenen Gesunden und Kranken, wie 1 : $4\frac{1}{2}$; im Jahre IX, 1 : 7; X, 1 : 6; nachdem die Gesunden entfernt worden waren, XI, 1 : $4\frac{14}{100}$; XII, 1 : $4\frac{34}{100}$; XIII, 1 : $4\frac{82}{100}$. Ein Grund, warum die Sterblichkeit hier größer als in den übrigen Spitälern ist, liegt darin, daß sich die Anstalt in der Mitte von Paris, in einer sehr lebhaften Gegend befindet, und daher eine stärkere Anzahl verunglückter und überhaupt gefährlicher Kranken bekommt.

Maison de santé,

(rue du faubourg St. Martin n. 165.)

Sie wurde erst im Jahre X errichtet, und stehet nur zum Theile unter der Administration générale des hôpitaux. Das Haus hat eine angenehme Lage, ist aber für die Anstalt zu klein. Es ist für 100—115 Kranke aller Art berechnet. Ein Saal von 20 Betten dient sowohl für innerlich, als äußerlich kranke

Weiber, 3 Säle von 6—15 Betten dienen für kranke Männer und 2 von 25 Betten für Venerische. Außerdem sind noch 12 kleine Zimmer zu einem Bette.

Dieses Spital ist übrigens für bemittelte Kranke bestimmt, welche zahlen 1 Fr. 50 cent. um in die obersten Säle aufgenommen zu werden, 2 Fr. für die unteren und 3 Fr. (täglich) für besondere Zimmer. Man zahlt für 14 Tage voraus, und im Falle der Kranke die Anstalt früher verlassen kann, erhält er den Überschuss zurücke. Er wird dafür mit Wäsche, Arzeneyen, kurz mit allem Nöthigen versorgt. Des Morgens bekommen die Kranken Fleischbrühe, Mittags wird Fleisch mit Gemüse ausgetheilt, des Abends Braten. In dieser Anstalt verdient der ökonomische Ofen in der Küche besehen zu werden, auch ist die hier getroffene Vorrichtung, die Wäsche durch Salzsäure zu bleichen, interessant. — Vor dem Jahre X war dieses Spital ein öffentliches Krankenhaus, und führte den Namen *hospice du Nom de - Jesus*.

Arzt dieses Hauses ist Herr *de la Roche*, Chirurgus der bey Gelegenheit der école de chirurgie schon erwähnte Herr *Dubois*. — Jährlich werden zwischen 700—750 Kranke behandelt. Die Sterblichkeit war im Jahre XI, $1:4\frac{21}{100}$, XII, $1:4\frac{50}{100}$, XIII, $1:4\frac{83}{100}$, folglich so stark, als im hotel-dieu, verhältnismässig noch gröfser, da sich hier Venerische und nicht blofs Fieber- und chirurgische Kranke befinden. Es müssen besondere Umstände zusammengekommen seyn, über welche ich keine befriedigende Nachrichten

ten habe. Gegenwärtig ist die Zahl der Sterbenden minder groß.

In den eben angeführten öffentlichen Anstalten können zu gleicher Zeit 5800 — 5900 bequem versorgt werden, und es wurden im Jahre XII, 30 334, im Jahre XIII, 29 023 behandelt. Die große Zahl fremder, besonders deutscher, Handwerksbursche macht es sehr wünschenswerth, daß ein Spital für sie ausschließlich eingeräumt werden möge, oder daß man sie in den Krankenhäusern bezeichne, damit der häufig der französischen Sprache unkundige Kranke unter den Zuhörern des Arztes leichter jemand finde, durch den er sich verständigen kann.

Hieran schlossen sich eine Menge Privatinstitute, welche einzelne Ärzte zu verschiedenen Preisen errichteten, und die größtentheils Kranken aller Art offen stehen. Ich führe sie nicht näher an, indem es unbillig seyn würde, geradezu über den Werth der einzelnen Häuser aburtheilen zu wollen, zumal da sie nur durch Begünstigung besehen werden können; doch muß ich bemerken, daß es im allgemeinen den Kranken sehr zu rathen ist, sich vorher genau zu erkundigen. Einige sind bloße Geldspeculationen und wurden von officiers de santé¹⁾ errichtet, die zum Theile vor der Revolution an nichts weniger als an Medicin dachten, aber nach Aufhebung der medicinischen Schulen und Promotionen durch das Decret vom 18. August 1792, Ärzte wur-

1) Unter dem Ausdruck officiers de santé wird nicht selten auch das ganze ärztliche Personale verstanden.

den, und weder durch das Gesetz vom 14. Frimaire An III, noch durch die im Jahr XI getroffenen Einrichtungen völlig verdrängt werden konnten. Dasselbe gilt besonders von mehreren dieser Anstalten für Venerische.

Versorgung der dürftigen Kranken in der Stadt.

Diese besteht zunächst in unentgeltlichen Consultationen, welche mehrere Spitalärzte und Chirurgen nach der Visite zu geben verpflichtet sind, oder sich verpflichteten und die Apotheken der Spitäler liefern die nöthigen Arzeneien, auch Verbandstücke.

Andere Ärzte und Chirurgen, welche durch die Revolution Stellen verloren hatten, erhielten Pensionen mit der Aufforderung unentgeltlich medicinischen Rath zu ertheilen. So entstand z. B. das Haus des Herrn *Thierry* und der *Madame Valdajou* (rue du petit muse n. 9, division de l'Arsenal) wo besonders mit äußeren Schäden behaftete Personen täglich unentgeltlich verbunden werden. Herr *Ledreux* hat sich aus eigenem Antriebe hiemit verbunden für die Fälle, wo Electricität oder Galvanismus anzuwenden sind.

Ferner stehen Armenärzte und Chirurgen mit dem *bureaux de bienfaisance* ^{m)} in Verbindung. Jedem ist

^{m)} Die Armen, welche im Fall einer Krankheit, diese Unterstützungen zu benutzen gedenken, sind verpflichtet sich in

ein gewisser Bezirk angewiesen, und im Falle die Krankheit bedeutend wird, sorgt er für Aufnahme in ein Spital. Leider fehlt noch die Besoldung dieser Ärzte. In mehreren *maisons de bienfaisance* (z. B. rue de verneuil n. 13, rue des St. pères n. 79 u. s. w.) geben sie überdiess an bestimmten Tagen Consultationen. Diese Häuser, oder auch Apotheken, liefern für ihre Kranken die nöthigen Arzeneyen, erstere auch Fleischbrühe, Fleisch, Wein u. s. w. selbst Wäsche und Kleidungsstücke in einzelnen Fällen. Die Austheilung geschieht durch die *soeurs de charité*, welche sich ausschließlich dem Kranken- und Armendienste in der Stadt widmen, und zum Theile diese Anstalten bewohnen. Sie bereiten ferner Tisane, verrichten kleine chirurgische Geschäfte z. B. Aderlassen, Blasenpflasterlegen und dergleichen und verbinden die Kranken; doch erstreckt sich ihre Mildthätigkeit bisweilen zu weit, indem sie selbst Kranke behandeln, wie z. B. die *dames de St. Thomas* (rue de Sèves n. 27) mit Kopfgrind behaftete Kinder. Die *soeurs de St. Sulpice* (rue ferou n. 18) bereiten sogar eine vom Gouvernement autorisirte *tisane purgative*, welche sie unter die Armen vertheilen, und den Reichen verkaufen. Sie sind übrigens äußerst wohlthätig für die Armen.

Für diejenigen, welche wohl einige Arzeneyen, aber den Arzt nicht bezahlen können, geben zwey gelehrte Gesellschaften, die *académie de médecine* und

diesem bureaux einschreiben zu lassen, Im Jahr 1791 war ihre Zahl 118 784, im Jahre X, 111 626 und XII, 86 936.

die *société de médecine du département*, jede wöchentlich zweymal, erstere im *Oratoire* (rue St. Honoré) die zweyte im *hôtel de ville* (place de Grève) unentgeldliche Consultationen.

Ausgezeichnete Verdienste hat sich die *société philanthropique* erworben, von welcher Sie mir erlauben werden, Sie weitläufiger zu unterhalten.

Diese Privatgesellschaft besteht durch Subscription und Geschenke, doch erhält sie auch öfters Unterstützung vom Gouvernement und befaßt sich mit allem, was auf die Armen Bezug hat. Jährlich werden unter den Mitgliedern 50 erwählt, welche die Verwaltung des Ganzen unter sich theilen. Ich habe hier zunächst nur von den Anstalten zu reden, welche sie für Kranke traf, die hinreichend bemitelt sind, sich die häuslichen Bequemlichkeiten zu verschaffen, aber den Arzt und die Arzeneyen nicht würden bezahlen können, ohne daß die Familie zu sehr leidet. Die Erwägung, wie schmerzlich es für diese Kranken ist, ihre Armuth zu gestehen, um in ein Spital zu kommen, wo sie die Verpflegung nicht finden würden, welche sie von den Ihrigen erhalten könnten, veranlaßte die Errichtung der sogenannten *dispensaires*, deren sich fünf in Paris befinden.

Jeder besteht aus fünf Mitgliedern der philanthropischen Gesellschaft, welche die Ausgaben verwalten, dann aus einem oder auch zwey Ärzten, namentlich den Herren *Corvisart*, *Jeanroy*, *Thouret*, *Pinel* und *Hallé*, so wie aus einem oder zwey Chirurgen, Herren *Boyer*, *Deschamps*, *Percy*, *Pelletan*, *Dubois* und *Sabatier*, welche jedoch nur

in außerordentlichen Fällen zu Rathe gezogen werden, aus einem besoldeten Arzte, dem Herrn *L'Hermier*, *Fourreau-Beauregard*, *Louyer-Villermay*, *Husson* und *Bayle* und besoldeten Chirurgen, Herrn *Tartra*, *Fizeau*, *Roux*, *Beclar* und *Ribes*, deren jeder einen Gehülften, und einen élève en chirurgie zur Verrichtung kleiner Handleistungen hat. Ein junger Chirurgus wohnt im *bureau du dispensaire* selbst, um die Kranken einzuschreiben, und ihnen den Arzt zuzusenden. Endlich stehen noch 3 — 4 Apotheker mit jedem Dispensaire in Verbindung.

Gegen eine Subscription von 30 Fr. wird eine Karte ausgetheilt, welche ein Jahr lang gültig ist. Will der Subscribent einen Kranken behandeln lassen, so giebt er diesem seine Karte, nebst einem Brief an das *bureau du dispensaire*, von wo aus der Kranke die nähere Anweisung erhält. Kann er ausgehen, so kommt er zu den Consultationen, welche zweymal in der Woche (Montags und Donnerstags von 12 — 5 Uhr ⁿ⁾) in jedem Dispensaire gehalten werden, wo nicht, so besucht ihn der Arzt, und er erhält in beyden Fällen die Arzeneyen unentgeltlich. Ist der Kranke genesen oder gestorben, so erhält der Subscribent seine Karte zurück, und kann nun einen zweyten behandeln lassen u. s. f.

n) Für Personen, welche den Consultationen beyzuwohnen wünschen, setze ich die Adressen der Dispensaires.

1) rue de Gaillon, n. 5.

2) rue des deux ecus n. 4.

3) rue de Thorigny n. 4.

4) rue des Bernardins n. 18.

5) rue du Bacq, n. 101.

Jährlich erscheinen die Berichte der Ärzte über die Kranken, welche sie behandelt haben, und überhaupt die Rechnungen und Verhandlungen der Gesellschaft. Sie werden zum Besten der Anstalt bey Herrn *Baron*, agent général de la société philanthropique, rue des filles St. Thomas n. 20 verkauft. Jedes Heft enthält auch das Règlement für die Dispensaires, doch verdient hierüber noch die Abhandlung des Herrn *Deleuze* (in dem Berichte der Gesellschaft vom Jahre XI) gelesen zu werden.

Dieses interessante Institut besteht seit dem 6. prairial XI. und ich theile Ihnen eine Übersicht der behandelten Kranken mit:

Vom 6. prairial XI bis 1. vendémiaire XII wurden 182 Kranke behandelt, 47 geheilt, 145 tarben, 13 wurden ungeheilt entlassen, 108 waren am 1. vendémiaire XII noch in der Behandlung. Die Sterblichkeit verhielt sich also wie 1: 13.

Vom 1. vendémiaire XII bis 1. germinal XII wurden 223 Kranken aufgenommen, mit obigen 108 also 331, von welchen 107 genasen, 24 starben, 30 ungeheilt austraten, 170 noch in der Behandlung blieben. Es starb also 1 von 13.

Vom 1. germinal XII bis 1. vendémiaire XIII wurden mit obigen 170 Personen 500 behandelt, nur 20 starben, 211 wurden geheilt, 78 blieben ungeheilt und 191 waren noch zu behandeln. Die Sterblichkeit verhielt sich also wie 1: 25.

Vom 1. vendémiaire XIII bis 1. vendémiaire XIV wurden zu den rückständigen 191 noch 886 aufgenommen, also 1077 behandelt, unter welchen 1 von

20 starb, das Verhältniß zu den Geheilten aber war 1: 11, und 1 von 7 blieb ungeheilt. Nämlich 53 starben, 604 wurden geheilt, 142 traten aus der Behandlung und 278 waren noch in derselben am Ende des Jahres.

Vom 1. vendémiaire XIV bis 31. December 1806 wurden 1734 behandelt, 855 geheilt, 72 starben, 519 verließen die Dispensaires, 288 blieben in der Behandlung. Also das Verhältniß der Gestorbenen zu den Eingeschriebenen $1: 2\frac{1}{2}$, zu den Geheilten $1: 11\frac{5}{12}$.

Vom 1. Jan. 1807 bis 1. Jan. 1808 wurden 1445 behandelt, 742 geheilt, 57 starben, 241 blieben noch in der Behandlung und 405 traten aus. Das Verhältniß der Gestorbenen zu den Geheilten war demnach 1: 13 zu den Behandelten 1: 25.

Seit der Eröffnung der Dispensaires wurden also 4234 Kranke behandelt, 2566 geheilt, und 240 starben.

Dieselbe Gesellschaft hat das Verdienst die Vermehrung der sociétés de prévoyance begünstigt zu haben, jener unter verschiedenen Handwerkern, oder Tagelöhnern bestehenden Verträge, nach welchen ein jeder wöchentlich einige Sous in eine gemeinschaftliche Kasse giebt, um daraus im Fall einer Krankheit, oder auch im Alter, eine bestimmte Summe zu erhalten. Ohne tiefer in die Details dieser Anstalten einzugehen, berufe ich mich auf den Bericht der philanthropischen Gesellschaft vom 2. thermidor An XII. und die weiteren Nachrichten, welche sie in ihren jährlichen Rapports giebt. Sie unterstützte

mehrere durch 100 — 200 Fr. und unentgeltliche Karten für die Dispensaires. Ich will jene sociétés de prévoyance fast alle namentlich aufführen, da man aus ihren Benennungen zum Theile andere Verbindungen vermuthen könnte:

- 1) société de prévoyance entre les ouvriers de la manufacture de papiers peints de Msr. Jacquemard.
- 2) société des employés des postes.
- 3) société des ouvriers de la pompe à feu à Chail-
lot.
- 4) société des amis de l'humanité, meistens Buch-
drucker.
- 5) société des amis de l'égalité, auch bourse des
malades genannt; meistens Lastträger.
- 6) société amicale de secours,
- 7) société de secours mutuel et de
soulagement,
- 8) société de bienfaisance réciproque,
- 9) société de secours mutuel,
- 10) société des afficheurs.
- 11) société des doreurs sur métaux.
- 12) société des rubaniers.
- 13) société des tisserands en toile.
- 14) société des ouvrières en linge.
- 15) société des carriers et tailleurs de pierres.
- 16) société des charpentiers.
- 17) Club de l'humanité.
- 18) société du globe, stehet allen Tagelöhnern offen.
- 19) société de la passion.
- 02) société de St. Hildevert.

Buchdruk-
kergesell-
schaften.

- 21) société de St. Eustache oder société fraternelle für alle Klassen von Arbeitern.
 - 22) société de l'union St. Marcel.
 - 23) société de la fraternité St. Sulpice.
 - 24) société des soixante amis.
 - 25) société des 48 amis.
 - 26) société de l'union secourable oder des 50 amis auch de St. Catherine, für Näherinnen und Wäscherinnen.
 - 27) société des cordonniers.
 - 28) société des tailleurs.
 - 29) société des bonnetiers.
 - 30) société des tanneurs.
 - 31) société des menuisiers.
 - 32) société des ouvriers de la manufacture de coton des Mrs. Richard, Lenoir et Defresne.
-

Anstalten für gesunde Arme.

Der gesunde Arme hat sich nicht minder vieler Wohlthaten zu erfreuen, und verdankt einen grossen Theil derselben der société philanthropique. Gegen 30 Fr. erhält der Subscribent 100 Billeter zu Rumfordischen Suppen, welche er unter die Armen vertheilt, die übrigen Portionen werden zu $1\frac{1}{2}$ sous verkauft. Die Gesellschaft besitzt 21 Öfen, über deren Einrichtung ich mich, um nicht zu weitläufig zu seyn, auf den 1804 erschienenen Bericht derselben

vom Jahre XI beziehe. Mehrere befinden sich in den maisons de bienfaisance, 8 — 10 werden gewöhnlich zugleich gebraucht, und es wird hiemit je nach den Bedürfnissen der einzelnen Quartiers abgewechselt. Über die Art der Zubereitung und die hierüber angestellten Versuche muß ich mich gleichfalls auf die vorhandenen Schriften beziehen ^{o)} und gebe nur eine Übersicht der seit der ersten Vertheilung ausgegebenen Portionen Suppe

Im Jahre VIII	—	20 000	Portionen.
— IX	—	164 090	—
— X	—	1 613 199	—
— XI	—	456 776	—
— XII	—	246 266	—
— XIII	—	328 891	—
— XIV u. 1806	—	332 126	—
— 1807	—	394 979	—
		3 556 327	Portionen.

Die comités de bienfaisance, von welchen ich oben gesprochen habe, kaufen jährlich mehrere tausend Suppenbilletts von der Gesellschaft, die sie unter die Armen austheilen. In den maisons de bienfaisance, welche sie dirigiren, geschehen auch die weiteren Unterstützungen der Hausarmen. Diejenigen,

^{o)} Vorzüglich verdient nachgelesen zu werden der recueil de rapports, de mémoires et d'expériences sur les soupes économiques et les fourneaux à la Rumford par les Cit. Cadet-Devaux, Decandolle, Delessert, Moncy et Parmentier, 1801. Ferner: rapports et comptes rendus du comité central d'administration des soupes économiques. Paris An XI. Am Ende dieser Schrift befindet sich ein Verzeichniß mehrerer anderer hieher gehöriger Abhandlungen.

welche mehrere Kinder unter 12 Jahren haben, erhalten wöchentlich 4 Pfund Brod und Suppe, bisweilen auch Kleidungsstücke, Lichter u. s. w., über 80 Jahr alte Personen monatlich 6 Fr. und wöchentlich 4 Pfund Brod, 75 — 80 jährige 3 Fr. und gleichfalls 4 Pfund Brod; Blinde monatlich 3 Fr. Außerdem werden Kleidungsstücke und Holz gegeben, auch jährlich für mehrere hundert Franken Stempelpapier zu Taufscheinen und dergleichen unter die Armen vertheilt. Armen Tagelöhnern wird Arbeit verschafft beym Häuser - Chausséebau u. s. w. Für Weiber ist ein Spinnhaus errichtet (cul de sac des hôpitaliers près la place royale) welche jährlich bey 2000 beschäftigt. Sie bekommen das Garn in ihre Wohnungen, um es gelegentlich zu spinnen. Ein Pfund wird ihnen mit $\frac{1}{2}$ — 1 Frank bezahlt. Man verarbeitet das Garn zu Tüchern für die Spitäler und hiezu werden auch Weber genommen, die gerade keine andere Arbeit haben. Da sehr viel dabey zu Grunde geht, so kommt das Tuch doppelt so theuer, als man es bey dem Kaufmann erhalten würde. Man verschafft den Weibern auch Arbeit in Fabriken.

Noch habe ich die société des jeunes personnes zu erwähnen, welche aus jungen Mädchen von 7 — 12 Jahren besteht, die unter Aufsicht ihrer Ältern und der Vorsteherinnen einiger Pensionen eine Casse zur Kleidung armer Greise errichtet haben.

Auch kommt die société de la providence mehreren Armen zu Hülfe, theils durch Geld, theils durch Austheilungen der Billete zu Suppen und der Karten für die Dispensaires, welche sie von der Société phi-

lanthropique kauft. Von jener Gesellschaft werde ich umständlicher weiter unten zu reden haben.

So viel von den wichtigeren und regelmässigen Unterstützungen der Hausarmen. Ich gehe auf diejenigen Personen dieser Abtheilung über, welche, zur Arbeit völlig unfähig, oder minder dazu geeignet, noch nähere Ansprüche auf Hülfe vom Staate haben. Ich beginne mit den

Anstalten für Schwangere und Kinder.

Hospice de Maternité,

(rue d'enfer, faub. St. Germain.)

Auch *hospice des femmes en couche* genannt.

Es ist die zweckmässige Einrichtung getroffen, daß die Schwangeren niederkommen können, ohne über ihre Person die geringste Auskunft gegeben zu haben und so steht diese Anstalt allen Classen offen. Überdies sind für diejenigen, welche ihre Namen verschweigen, besondere Säle eingerichtet. Um so weniger kann daher das Haus, ohne Einwilligung der Ärzte, von Fremden besucht werden.

Die Aufnahme geschieht zunächst im hospice d'alaitement, wovon weiter unten die Rede seyn wird. Die Entbundenen liegen in Zimmern zu 8 — 12 Betten, die Kinder neben ihnen in Wiegen. Die Abtheilungen sind nach der Zeit der Niederkunft gemacht. Die Zimmer selbst sind reinlich und gut gehalten, doch vermißt man auch hier breterne Fußböden. Ein mißlicher Punct ist hiebey die Erwärmung, welche durch die angebrachten Ofen leicht zu stark wird

und es ist äusserst schwer das Aufhängen nasser unreiner Wäsche an den Röhren zu verhüten. Hier möchten die tuyaux de chaleur vorzüglich gut seyn, wodurch man auch an Platz gewönne, und indem die Mündungen mehrerer derselben an verschiedenen Stellen des Zimmers angebracht wurden, auch gleichmässiger heitzen könnte. Die Ernährung ist leicht und reichlich; es wird täglich viermal Speise gereicht, um weniger auf einmal geben zu können. Diejenigen, denen es an Kleidung und Wäsche fehlt, erhalten sie aus der Anstalt. Fällt eine Krankheit vor, die mit der Entbindung in keiner Beziehung steht, so kommt die Person ins hôpital Cochin. Die anderen Kranken aber liegen, abgesondert von den übrigen Entbundenen, unter Aufsicht des Arztes Herrn *Andry, Chaussier* und *Hallé*. Auch befindet sich eine Apotheke in dem Spitale, die vor einigen Jahren aufgehoben war, aber nun wieder neu eingerichtet ist.

Die Entbundenen stehen zunächst unter der *sage femme en chef*, *Madame Lachapelle*, welche sie regelmässig besucht, und die Diät anordnet. Unter ihrer Aufsicht, und in schwierigeren Fällen von ihr selbst, werden die Entbindungen verrichtet; nöthigenfalls wird der Chirurgus des Hauses, Herr *Auvity* und der Director des Ganzen Herr *Baudelocque* gerufen. Zwey Gebärzimmer (*Chauffoirs*) sind hiezu eingerichtet. Es sind in denselben keine Geburtsstühle, sondern das Bett wird bloß zweckmässig zurecht gelegt. Da die Verfahrungsweise des Herrn *Baudelocque*, nach welcher alle Anordnungen getroffen sind, hinreichend bekannt ist, so habe ich nicht nöthig dabey

zu⁹ verweilen. Ich bemerke nur im allgemeinen, daß die Geburten so viel, als immer möglich, der Natur überlassen werden. Daher wird unter 80 Fällen kaum einmal ernstlich Hand angelegt, und von der Zange sehr selten Gebrauch gemacht 9).

Jährlich werden hier fast 1800 Weiber entbunden; die Meisten verlassen 10 Tage nach ihrer Niederkunft die Anstalt, schwächlichere 5 — 6 Tage später, Kranke bleiben bis zu ihrer völligen Genesung, wenn anders ihre Krankheit Folge der Entbindung ist.

Vor der Revolution wurden die Schwangeren ins hôtel-dieu gebracht, wo aber ihre Lage äußerst traurig war, auch starb 1 von 13. Im Jahre IV wurde erst dieses Haus eingerichtet und die Sterblichkeit in demselben zeigte folgende auffallende Verschiedenheiten: im Jahre VIII war sie 1: 9, im Jahre X, wo in den übrigen Spitälern mehrere als gewöhnlich starben, war sie hier nur 1: 115, im Jahre XI, stieg sie zu dem Verhältniß 1: $17\frac{91}{100}$; im Jahre XII, 1: $34\frac{38}{100}$; und XIII, 1: 32. Am Kindbettfieber starben die meisten.

Die Zahl der todtgeborenen, oder in der Anstalt gestorbenen Kinder war im Jahre X, 1: $25\frac{3}{5}$; XI, 1: $20\frac{35}{100}$; XII, 1: $38\frac{30}{100}$; XIII, 1: $26\frac{91}{100}$.

Endlich habe ich noch anzuführen, daß auch von
Herrn

9) Wir werden innerhalb 3 — 4 Monaten weitläufige und tabellarische Uebersichten der hier vorgefallenen Geburten erhalten.

Herrn *Baudelocque* die Entbundenen häufig besucht und wöchentlich Berathschlagungen unter den Ärzten angestellt werden. Herr *Baudelocque* ist überdies Lehrer der Hebammen und da diese Schule mit dem Gebärhause selbst und dem Wohle der darin befindlichen Kreißenden in so engem Zusammenhange steht, so füge ich einige Worte über die Einrichtung derselben bey.

Die Hebammen wohnen in der maternité, wo sie gegen eine geringe Vergütung unterhalten werden. Je nach ihrer Zahl sind sie in Abtheilungen gebracht und stehen unter strenger Aufsicht. Der Cursus besteht immer aus 150 — 160, die aus allen Gegenden von Frankreich durch die Maires gesendet werden ^{q)}. Während dem Jahre, das sie im Gebärhause zubringen, giebt ihnen Herr *Baudelocque* zwey Vorlesungen über die Geburtshülfe zu 2 — 3 Stunden wöchentlich. Außerdem erhalten sie täglich zweymal Unterricht von der *sage femme en chef* und diese übt sie besonders am Fantom. Aller Unterricht besteht größtentheils in Fragen und Unterredungen nach vorausgeschickter Erklärung eines Satzes. Bey jeder Geburt sind mehrere Hebammen gegenwärtig und sie verrichten dann selbst Entbindungen, der Reihe nach. Auch befindet sich in dem Garten am Hause eine Abtheilung für Cultur giftiger und

q) Die Hebammenschulen in Frankreich sollen vermehrt werden und dann nach Paris nur die besseren Hebammen aus anderen Schulen kommen, um sich dort zu vervollkommen. — Für viele zahlen die Präfecte der verschiedenen Departemens.

officineller Pflanzen zum Unterrichte der Hebammen, die auch ihren gemeinschaftlichen Studirsaal haben und sich auch Tagebücher halten müssen.

Am Ende des Jahres wird ein Jury zusammenberufen, welcher aus dem Hebammenlehrer, dem Arzte und Chirurgen der maternité und zweyer von der école de médecine ernannten Professoren besteht. Von demselben werden die Hebammen mehrere Tage nach einander examinirt, man theilt unter sie Preise aus bis zu 12 Louis Werth, um welche die Fähigsten nach dem Examen concurriren, und giebt den anderen, welche hinlängliche Kenntnisse besitzen, ein Certificat ^{r)}. Die Abgewiesenen dürfen ein zweytes Jahr in der maternité bleiben. Mit diesem Zeugnisse gehen erstere zu dem Maire, welcher sie gesendet hat, und erhalten von ihm die Erlaubniß, ihre Kunst in dem Département auszuüben, aus welchem sie gekommen sind.

Von diesen Hebammen sind zu unterscheiden die élèves sage-femmes de l'école de médecine. Herr *Baudelocque* hält diesen während drey Monaten Vorlesungen und sie wohnen Geburten in der Stadt bey, auch zuweilen in der Maternité, dürfen aber dort keine Entbindungen verrichten. Nach einem öffentlichen Examen, bey welchem auch Preise ausgetheilt werden, erhalten sie die Erlaubniß sich als Hebammen an jedem beliebigen Orte in Frankreich niederzulassen. Doch ist jede verpflichtet, we-

r) Der procès-verbal dieser Sitzungen erscheint jedesmal im Drucke.

nigstens zweyen Vorlesungen in der école de médecine beyzuwohnen, ehe sie zum Examen sich meldet. Ersteren stehen sie nicht selten an Geschicklichkeit nach.

An jedem Orte, wo eine école de médecine ist, sollen dergleichen Anstalten seyn, doch existiren sie eigentlich nur in Strasburg und Montpellier, die übrigen sind wenigstens minder berühmt. Kleine Schulen sind ferner in den meisten Départemens, verdanken aber ihre Existenz den Präfecten, ohne förmlich autorisirt zu seyn. Sie sind aus Mangel häufiger Geburten von geringerer Bedeutung.

Die Geburtshelfer werden gleichfalls in den écoles de médecine gebildet und in Paris unter Anleitung des Herrn *Alphonse Leroy*. Die Eleven wohnen Geburten in der Stadt bey, was freylich bey der Grösse derselben sehr viele Schwierigkeiten hat. Der Eintritt in das Gebärhaus ist ihnen noch versagt, doch beschäftigt sich die école de médecine mit einem Plane, nach welchem auch Geburtshelfer in der maternité erzogen werden sollen. Ausserdem giebt es noch eine ziemliche Menge Privat-Vorlesungen und Übungen in der Geburtshülfe, wobey in der Wohnung des Professors, oder der Hebammen die Einrichtung getroffen ist, daß Schwangere dort entbunden werden und ausserdem wohnen die Eleven Geburten in der Stadt bey.

An das hospice de la maternité schliessen sich viele maisons de santé, welche einzelne Ärzte zum Theile für Mädchen errichtet haben, die ihre Schwangerschaft verbergen wollen. Sie liegen größtentheils in

den Vorstädten, oder auf dem Lande, von schönen Gärten umgeben, und die Aufnahme findet zu verschiedenen Preisen Statt.

Société de la charité maternelle.

Verheirathete arme schwangere Weiber, welche bereits wenigstens drey kleine, oder zwey kranke Kinder haben und ihr Kind selbst zu säugen versprechen, erhalten von dieser Gesellschaft Unterstützung. Sie besteht meistens aus weiblichen Mitgliedern, die sich seit dem Jahre X wieder vereinigt haben, nachdem ihre Verbindung durch die Revolution aufgelöst worden war. Zu derselben Zeit liefs sie ihre Reglemens drucken, auch erschien über sie ein Bericht von *de Liancourt* an die assemblée nationale. Einiger Beystand, den sie durch die gegenwärtige Regierung bekam, besonders aber die zunehmende Zahl der Mitglieder, verschaffte ihrer Mildthätigkeit einen gröfseren Wirkungskreis. Um eine Übersicht zu geben von dem, was die Gesellschaft leistet, theile ich einen Auszug aus den Nachrichten mit, welche sie im *Moniteur* vom 27. Jan. 1807 gab.

Im Jahre 1804 gebaren 500 Weiber, welche sie unterstützte, 511 Kinder, von welchen 113 vor 15 Monaten starben, denn bis in dieses Alter währet der Beystand der Gesellschaft; 56 160 Fr. waren vertheilt worden. Im Jahre 1805 erhielten 400 Mütter jede 128 Fr.; 100 andere nur 66 Fr. Von den 407 Kindern der Ersteren starben 70, von den 102 anderen, für welche bis ins 6. Monat gesorgt wurde, starben 16. — In dem folgenden Jahre

1806 konnte eine gleichmässigere Austheilung veranstaltet werden. 500 Mütter erhielten jede 128 Fr. nämlich während der Wochen 18 Fr., ein Kinderzeug zu 18 Fr., Kleidung des Kindes nach 6 Monaten 8 Fr., 12 Monate lang 6 Fr. = 72 Fr. und 3 Monate dann 4 Fr. Von diesen waren 46 noch nicht entbunden, als der Bericht erstattet wurde, 454 hatten 458 Kinder geboren, von welchen nur 24 Knaben und 36 Mädchen starben. Im Falle die Mutter krank wird, sorgt die Gesellschaft für eine Amme und stirbt sie, so bleibt das Kind unter ihrer Aufsicht bis ins 15te Monat, wo es den Verwandten gegeben, oder anders untergebracht wird.

Andere arme Entbundene erhalten aus den maisons de bienfaisance Unterstützung, namentlich Mehl, Brod, Suppe, Fleisch und ein Kinderzeug, je nachdem es die übrigen Ausgaben verstaten.

Hospice d'allaitement ou des enfans trouvés.

(rue de la Bourbe, faub. St. Jacques.)

Es steht mit der Maternité in der genauesten Verbindung ^{s)}, und kann nur auf eine Einlaßkarte vom Bureau d'administration des hôpitaux (place Notre-Dame) gesehen werden.

Die Schwangeren werden im achten Monate auf-

s) Ich habe hiebey den code spéciale de l'hospice de la Maternité An X zu erwähnen. Man arbeitet gegenwärtig an neuen und weitläufigen Nachrichten über diese zwey Spitäler, welche bald erscheinen sollen.

genommen, und bey Zeichen eintretender Geburt in das benachbarte Gebärhaus gebracht. Diejenigen, welche ihre Schwangerschaft geheim halten wollen, sind abgesondert, die Landmädchen überdiess getrennt von denen aus Paris, um weiteren Verführungen vorzubeugen. Alle sind verpflichtet leichte häusliche Geschäfte zu übernehmen, besonders aber Kinderzeug zu verfertigen, und werden dafür bezahlt. Sie erhalten, eben so wie die Ammen und Aufwärterinnen, Kleider und Wäsche während ihres Aufenthaltes in diesem Hause; 6 — 20 wohnen beysammen, und das Ganze zeigt von vieler Ordnung und Reinlichkeit. Die Ernährung ist gut, es werden täglich vier kleine Mahlzeiten gehalten.

Das Locale für die Findelkinder (*la crèche*) besteht aus mehreren in einander laufenden Zimmern zu 15 — 25 Wiegen, im Ganzen 120. Jedes Kind unter zwey Jahren wird ohne die geringste Nachfrage aufgenommen, wenn anders der Überbringer nicht selbst einige Bezeichnung angeben will. Das Kind wird unter Benennung seines Geschlechts und muthmaßlichen Alters, mit Bemerkung der Kleidung und der Stunde, in der es kam, in einem besonderen Buche eingeschrieben und ihm die auf ein Band gedruckte Nummer, unter der es eingeschrieben ist, am Arm und außerdem noch, auf ein Pergament geschrieben, an die Haube befestiget. Die Ältern verlieren nun alles Recht auf dasselbe, doch können sie gegen Erlegung von 30 Fr. Nachforschungen anstellen lassen. Ist das Kind todt, so erhalten sie 20 Fr. wieder, im entgegengesetzten Fall aber können sie es nach Er-

stattung aller Kosten zurücknehmen. Kranke Kinder sind abgesondert, und bleiben bis zu ihrer Genesung in der Anstalt; Venerische kommen ins hôpital des vénériens.

Man sucht diese Kinder, so bald als möglich, auf das Land zu geben: bis dieß aber geschehen kann, werden sie von den Hausammen (nourrices sédentaires) versorgt. Diese ernähren nämlich außer ihrem eigenen Kinde ein zweytes der Anstalt und erhalten dafür Wohnung, Kleidung und Nahrung. Letztere ist sehr reichlich und gut; sie bekommen überdieß täglich Milch; und monatlich 7 Fr. 50 sous und 2 Fr. Belohnung für jedes Kind, das sie gesund den Landammen übergeben. Haben sie selbst keines und ernähren zwey des Hauses, so haben sie doppelten Gehalt und doppelte Belohnung. Theils wohnen zwey bis drey in einem Zimmer und ihre Säuglinge liegen neben ihrem Bette in Wiegen, theils sind in den schon erwähnten Kindersälen, im Falle viele Kinder auf einmal ankommen, Ammen angestellt, welche ihnen abwechselnd die Brüste reichen und sie dabey auch mit thierischer Milch und Brey erziehen. Letzteres geschieht besonders durch die Wärterinnen, deren jede 4 Kinder aus diesen Sälen unter sich hat. — Die Ernährung einer Amme kommt der Anstalt täglich gegen 23 Sous, die des Kindes letzter Abtheilung 5 sous. Sonst belief sich die Zahl der Hausammen auf 200, nun aber, da es gewöhnlich nicht an Landammen fehlt, ist sie auf 50 — 60 vermindert. Bisweilen kehren in der maternité Entbundene als Ammen in dieses Haus zurück.

Um die nöthigen Landammen zu erhalten sind 27 *meneurs* angestellt, Männer, welche die verschiedenen möglichst nahen Departemens bereisen und die Ammen herbeybringen. Für letztere sind in der Anstalt Säle zu 30 — 40 Betten, wo sie 2-3 Tage lang verweilen und von Ärzten untersucht werden. Sie erhalten im ersten Jahre des Kindes monatlich 7 Fr. und freye Reise, im zweyten 6 Fr. vom 2—7. Jahre 5 Fr. und dann bis zum zwölften jährlich 40 Fr. und Belohnungen zu verschiedenen Zeiten z. B. 20 Fr. wenn sich das Kind nach 9 Monaten noch wohl befindet. Diejenigen, welche während des Winters, oder zur Zeit der Ernte kommen, haben gleichfalls Geschenke zu erwarten. Endlich wird ihnen noch Wäsche und Kleidung für das Kind gegeben.

Die *meneurs* sind beauftragt, die Ammen wieder zurücke zu führen, sie monatlich zu bezahlen und über das Kind Bericht zu erstatten. Sie erhalten Belohnungen nach der Zahl der Ammen, für jede 1 Fr., und nach der geringen Sterblichkeit der ihrer Aufsicht anvertrauten Kinder. Über jeden Franken, den sie zu bezahlen haben, verwilligt ihnen die Anstalt einen *sou*, um sie anzufeuern, recht viele Ammen herbeyzuführen, woraus indessen nicht selten der Nachtheil entsteht, daß sie unter diesen nicht gehörig auswählen, und sich mit mehr Geschäften beladen, als sie zu besorgen im Stande sind. Damit aber die Zahlungen durch diesen Führer regelmäßig erfolgen, so sind sie verpflichtet an die *sous-préfects* der verschiedenen Départemens das in der Anstalt ausgefertigte Verzeichniß zu übergeben.

Im Falle das Kind im ersten Monate stirbt, so wird bloß die Wäsche zurückgegeben, der Überschuß des für die ersten vier Wochen vorausbezahlten Geldes aber bleibt der Amme. Daraus entstand Vernachlässigung des Säuglings, indem es für die Amme vortheilhaft war im zweyten und vielleicht im dritten Monate ein anderes Kind zu haben. Die Me-neurs sind beauftragt hierüber besonders strenge Aufsicht zu haben, so wie auch zu verhüten, daß die Kinder nicht zum Betteln benützt werden.

So ist diese Anstalt beschaffen seit der besseren Einrichtung und nun ist auch die Sterblichkeit geringer. Zu Anfange und vor der Revolution starben nicht selten 5 auch 6 von 7. Nach der Berechnung, die *de Liancourt* in seinem 1790 erschienenen Berichte über die hiesigen Spitäler machte, waren während der letzten sechzehn Jahre von 101 000 nur 15 000 lebend geblieben, und unter diesen sehr viele unbrauchbar. Vom 1. Januar 1791 bis 21. März 1803 wurden 49 264 aufgenommen, und nur 6 701 erreichten das zwölfte Jahr. Im Messidor X bis nivose XI starben von 2 491 nur 437 also 1 von $5\frac{3}{4}$, in den Monaten pluviöse und ventose aber aus Mangel an Landammen 430 von 924, im Jahr XII war das Verhältniß $1:2\frac{75}{100}$, und XIII, $1:3\frac{10}{100}$. Der Grund dieser immer noch sehr bedeutenden Sterblichkeit liegt vorzüglich darin, daß meistens schwache, sehr häufig kaum 6 Pfund schwere Kinder und viele fast sterbend gebracht werden. Ihre Erhaltung ist um so schwieriger, da die Landammen gesunde Kinder erwählen, um sie aufs Land mit sich zu neh-

men, dagegen die schwächeren im Findelhause bleiben, und man auch nichts gewinnen würde, ihnen diese aufzudringen. Die Veränderungen der Nahrung, welche überdiess auch bey dem verschiedenen Alter der Ammenmilch dem Kinde nicht immer angemessen ist, Reise, Verwahrlosungen von Seiten der Amme u. s. w. tragen nicht wenig zum Tode der Kinder bey und leider steht es nicht in dem Vermögen der Anstalt, alle diese Schwierigkeiten völlig zu entfernen. Jene große Sterblichkeit ist aber um so trauriger, da die Zahl der Findelkinder so bedeutend ist, denn jährlich werden gegen 5 000 aufgenommen. Nach *Tenon* wurden: von 1670 — 1786 also während 117 Jahre 250 304 Kinder von ihren Ältern verlassen; *de Liancourt* rechnet von 1787 — 1789 noch 22 019. Hiezu kommen nach *Camus* von 1790 bis 1. germinal XI noch 55 106, vom 1 germinal XI — XII nach weiteren Berichten 2 256, im Jahre XII. 4 456, und XIII. 4 284, vom 1. vendemiaire XIV. bis frimaire XIV. 1 291, im Jahre 1806 dann 4 238, im Jahre 1807 noch 4 324 und bis heute den 18. November 1808 endlich 3 801, also während 139 Jahren 352 079. Ja die Zahl beläuft sich wohl noch um einige Tausende höher, indem die älteren Rechnungen nicht genau genug angestellt wurden.

Es scheint mir eine wichtige, einer näheren Untersuchung noch sehr bedürfende Frage zu seyn, ob die Errichtung eines Findelhauses vortheilhaft sey. Ich stimme denjenigen bey, welche es verneinen. Die überaus große Sterblichkeit in denselben, die bey der besten Verfassung des Hauses die Sterblich-

keit der Kinder in der Stadt so sehr übersteigt, macht den Nutzen dieser Anstalten noch sehr zweifelhaft.

Bey der zu ungleichen Vertheilung der Güter, bey den großen stehenden Armeen, müssen den Verheirathungen Hindernisse in den Weg gelegt werden und eine große Menge unehelicher Kinder ist die nothwendige Folge. In so ferne die Verfassung des Staates dieses Übel verursacht, wird es um so mehr Pflicht für denselben, auf Erhaltung und Erziehung dieser Kinder bedacht zu seyn und dadurch sowohl dem gewaltsamen Kindermorde, als auch dem ungleich häufigeren Verhungern der Kinder vorzubeugen. Bey vielen wird dieses durch Unterstützung der Mütter erreicht, bey anderen ist dieses Mittel nicht anwendbar. Es wurden daher Findelhäuser errichtet, um diejenigen Kinder aufzunehmen, welche als Früchte einer heimlichen Liebe ein Opfer der Verzweiflung des armen, oder reichen Mädchens werden würden, das ihre Entbindung nicht zu gestehen wagt. Indessen die Zahl der Findelkinder zeigt auf dem ersten Blicke, wie viele in diese Anstalten gebracht werden, deren Mütter im letzten Falle sich nicht befinden. Erschwert man das Einbringen der Kinder, wie dieses vor der Revolution in Paris der Fall war, wo man den Trägern auflauern ließ, und dann die Ältern für das Kind zu zahlen zwang, so handelt man gerade dem Zwecke der Anstalt entgegen, indem man sowohl durch die Furcht der bestimmten Ausgabe, als besonders durch die Furcht vor Entdeckung überhaupt abschreckt. Der Reiche aber findet Mittel genug, sich den Augen die-

ser Späher zu entziehen. Wird aber eben aus diesem Grunde geradezu jedes Kind aufgenommen, wie es gegenwärtig geschieht ^{t)}, dann ist Überfüllung des Findelhauses und dadurch vermehrte Sterblichkeit die unvermeidliche Folge. Die Erfahrung lehrt überdies, daß der Kindermord durch diese Anstalten noch nicht ausgerottet worden ist. Betrachtet man ferner die Findelhäuser in Hinsicht der Unmoralität, welche sie so äußerst begünstigen, so kann man um so weniger für sie gestimmt seyn. Dadurch, daß es der Staat so leicht macht, Kinder unterzubringen und fast das Verstossen derselben förmlich autorisirt, ja gleichsam dazu einladet, begünstiget er nicht nur die Ausschweifungen, sondern trägt sogar zur Unterdrückung der mütterlichen Liebe bey, welche zu erhalten er eifrigst streben sollte. Er entzieht zugleich ein so mächtiges Aufmunterungsmittel zur Arbeit, welches das Daseyn des Kindes für die nicht völlig entarteten Ältern ist. Indem er einzelnen Verbrechen vorbeugen will, opfert er eine Menge Kinder und erzieht sich wenige mit ungeheueren Kosten, denen er überdies keine bessere Bildung geben kann, als die meisten von ihren Ältern möchten erhalten haben.

Es würde interessant seyn, in den erwähnten Hinsichten Vergleichen z. B. zwischen Berlin und

t) Nicht selten bringen die Aeltern das Kind selbst, geben ihren Namen, ihre Wohnung an und legen Taufscheine bey. Ich habe dieses selbst aus dem Einschreibebuch gesehen und in meinem Beyseyn überbrachte eine in der Maternité Entbundene ihr Kind und sagte ihren Namen und den des Kindes.

Paris anzustellen, wozu mir in diesem Augenblicke Gelegenheit fehlt. Zweckmäßiger, aus diesem Gesichtspuncte betrachtet, scheint mir die in den Preussischen Staaten getroffene Verordnung, denjenigen zu verpflichten, Vater des Kindes zu seyn, von dem es erwiesen ist, daß er zu der bestimmten Zeit bey dem, wenn auch öffentlichen, Mädchen war. Dadurch wird zwar gegen Einzelne ein Unrecht begangen, das indessen schon etwas gemildert wird, indem sich jedes Freudenmädchen einem ihr bekannten Reichen beyzugesellen bemüht. Sollte selbst bisweilen die Verführung dadurch begünstiget werden, so scheint mir dieses Übel doch bey weitem geringer, als das, welches die Findelhäuser veranlassen. Das Kind wird dann meistens einer Amme gegeben, und entgeht bey dieser dem Tode wenigstens leichter, als es bey der Mutter der Fall seyn würde. Auf diese Weise ist ein Theil der Kinder versorgt, welche ins Findelhaus kommen, oder, wenn dieß die Polizey verhütete, meistens zu Grunde gehen würden. Für diejenigen Mütter aber, wegen welcher die Findelhäuser zunächst errichtet wurden, für verführte und verzweifelte Mädchen, kann, wie ich glaube, nur geheim und leider wenig gewirkt werden; sehr wohlthätig würden in dieser Hinsicht kleine vom Staat unterstützte Anstalten seyn, in welche, gegen eine geringe Bezahlung, diejenigen aufgenommen würden, welche ihre Entbindung geheim halten wollen. Ausgesetzte Kinder würden von den Waisenhäusern aufgenommen, ohne daß diese Anordnung eine große Publicität bekäme. Auch könnten

Anstalten, wie die folgende damit in nützliche Verbindung gesetzt werden.

Bureau des nourrices,

(rue St. Appoline n. 18.)

An die Versorgung der Findelkinder schließt sich zunächst die der übrigen Säuglinge an, welche die Ältern Ammen anvertrauen wollen. Es ist hiezu eine zweyte, mit obiger in keiner Verbindung stehende, Ammenanstalt errichtet; sie hängt aber gleichfalls vom conseil général d'administration des hôpitaux ab. Zu allen Zeiten findet sich da eine hinlänglich große Zahl Ammen, unter welchen die Familien auswählen und mit denen sie über die Preise unterhandeln können. Alsdann nimmt sich die Anstalt des Kindes an, läßt dieses besuchen, theilt den Ältern Nachrichten mit und sichert zugleich den Gehalt der Amme.

Diese Anstalt wird besonders dadurch wohlthätig, daß sie Personen, welche wenig Vermögen besitzen, dennoch eine große Auswahl verschafft, und, durch Erlassung der Kosten, welche die Reise, Aufenthalt der Amme u. s. w. verursachte, manches Kind erhält, das bey theuerem Preise ohne Amme zu Grunde gegangen seyn würde. Leider wird dadurch auf der anderen Seite die verderbliche Sitte begünstiget, daß die Mütter ihre Kinder nicht selbst säugen. — Was durch die eben erwähnte Einrichtung der ärmeren Classe zu Statte kommt, ersetzen die Reichen durch Einschreibebühren.

Die Ammen werden in diese Anstalt gebracht

durch eine gleiche Verfassung, als die, welche ich bey den Nachrichten über das Findelhaus erwähnt habe, nämlich durch eigens dazu bestellte Männer, welche die verschiedenen Departemens bereisen, sowohl in dieser Absicht, als auch um die Ammen zu bezahlen und die Kinder zu besuchen. Die Bezahlung geschieht von dem Bureau aus, so daß also bey Zögerungen von Seiten der Ältern die Amme nicht leidet, indem dann die Anstalt die Auslagen macht und sie nachher von diesen abfordert. Der gewöhnliche Gehalt ist monatlich 10 — 15 Fr.

So wie die Amme ankommt, wird sie von den Ärzten untersucht und wohnt bis zu ihrer Abreise in der Anstalt. Sie muß überdieß ein Zeugniß vom Maire ihres Orts beybringen über ihre Moralität und das Alter ihrer Milch. Man nimmt keine unter 6 Monaten, es müßte denn ihr Kind gestorben seyn, und keine deren Milch älter als $1\frac{1}{2}$ Jahr ist.

Kommt sie mit ihrem Säugling in ihre Wohnung zurück; so übergiebt sie dem Maire ein Zeugniß, daß sie als Amme angenommen ist, dabey wird der Name des Kindes, der Ältern und deren Wohnung bemerkt. Fast alle Ammen gehen wieder aufs Land zurück, nur wenige verdingen sich als Hausammen und stehen dann nicht weiter unter dem Bureau.

Die Maires und Meneurs haben die Aufsicht über die Ammen und das Kind. Die ersteren stehen hierüber mit der Anstalt im Briefwechsel, wodurch jährlich über 4000 Briefe an dieselbe kommen, aus welchen die Ältern Nachricht erhalten; letztere aber (die Meneurs) liefern monatlich über jedes Kind kur-

ze schriftliche Berichte. Im Falle die Ältern sterben, oder das Kind verlassen, indem sie sich z. B. von Paris heimlich entfernen, so kommt es ins Findelhaus. Geben die Ammen das Kind zurück, oder bringen sie es auf Verlangen der Ältern einige Tage lang nach Paris, so wird es von den Ärzten besichtigt.

Dieses Institut ist sehr alten Ursprungs, und ausschließlich für in Paris wohnende Personen berechnet. Während der ersten Jahre der Revolution hatte es sehr gelitten, ist aber nun im guten Gange. Nächstens werden neue Réglemens gedruckt erscheinen, da die 1781 bekannt gemachten (code des nourrices, ou recueil des arrêts et ordonnances concernant les nourrices, meneurs etc.) durch die Zeitumstände sehr verändert wurden. Die Sterblichkeit ist geringer als unter den Findelkindern, welches zunächst darin seinen Grund hat, daß stärkere Kinder hingegeben werden, die Bezahlung und Aufsicht besser ist und dabey die Erwartung größerer Belohnung, oder auch der unvermeidlicheren Strafe, die Ammen zu genauerer Sorgfalt antreibt. Im Durchschnitte stirbt jährlich $\frac{1}{4}$ der aufs Land gegebenen Kinder. Im Jah- VII betrug ihre Zahl 4769, VIII. 3863, IX. 4213, X. 4531, XI. 4944, XII. 4834, XIII. 4914.

Außerdem darf man noch mehrere hundert Kinder rechnen, welche unmittelbar von reichen Ältern aufs Land gegeben werden, die Zahl der Geburten in Paris aber zu 19 — 20000 anschlagen.

Herr *Lallemant* ist Director dieser Anstalt, Herr *Delaporte* Arzt.

Bu-

Bureau de placement d'enfans.

Wir haben die Findelkinder in ihrem zwölften Jahre verlassen. In diesem verlieren sie die Unterstützung der Anstalt und gehören nun vor dieses Bureau, welches zunächst für sie errichtet wurde. Es versorgt gleichfalls viele Waisen und einzelne verlassene in der Stadt herumirrende Kinder, indem es sie in Fabriken und bey Handwerkern unterzubringen sucht. Einige Fabriken erhielten unter der Bedingung Vorschüsse, daß sie eine bestimmte Zahl dieser Kinder annehmen, für welche überdieß das Bureau bezahlt und sie kleidet. Auf diese Weise wurden im Jahre XII. 842, im Jahre XIII. 514 untergebracht. Zehn bis acht Jahr alte Kinder aber werden noch aufs Land gegeben, oder kommen in die Waisenhäuser.

Auch versorgt eine Gesellschaft verheiratheter Frauen jährlich eine gewisse Zahl armer Mädchen, je nach den Beyträgen, welche sie erhalten kann, indem sie dieselben bey Kaufleuten, Putzmacherinnen u. s. w. in die Lehre zu geben sucht.

Hospice des orphelins, oder la pitié.

(rue St. Victor dicht am jardin des plantes)

während der Revolution *maison des élèves de la patrie* genannt. Dasselbe enthält nur 600 Kinder von 2—14 Jahren, indem man vorzieht sie auf dem Lande, oder bey Handwerkern unterzubringen. Es kann aber 1000 fassen und enthielt vor dem

Jahre XI, ehe die bessere Einrichtung der Spitäler Statt hatte, noch mehrere. Die Schlafzimmer sind zu 60—80 Betten, auf beyden Seiten mit Fenstern versehen und den ganzen Tag gelüftet. In jedem Saale schläft ein Aufseher, und die Kinder sind hier, wie auch in den Unterrichtsälen und Speisezimmern, nach dem Alter gesondert. Ferner sind verschiedene Werkstätten errichtet, namentlich für Schreiner, Schneider, Schuster, Drechsler, 12 Stühle zur Verfertigung wollener Decken, 20—25 zu Leinwand, und 70 Strumpfwirkerstühle.

Jedes Kind wird vom Arzte Herrn *Lafond* untersucht und, theils nach seiner Neigung, theils nach seinem Körperbau wird das Handwerk gewählt, das es lernen soll. Des Morgens erhalten die kleineren Milch und Brod, die älteren bloß Brod, des Mittags haben sie Suppe, Gemüse und viermal in der Woche Fleisch, des Abends Gemüse oder Obst, Sonntags Wein. Wird ein Kind krank, so kommt es in das *hôpital des enfans malades*, daher über die Sterblichkeit derselben nur ältere Nachrichten bekannt sind. Im Jahre IX. z. B. starb 1 von 63, im Jahre X. 1 von 119 und in den ersten 6 Monaten XI. 1 von 58. Als eine sehr interessante Schrift über dieses Haus habe ich die *topographie médicale de l'hospice des orphelins à Paris* zu erwähnen von Herrn *Jadelot*, ehemaligem Arzte der Anstalt^{u)}.

u) Gegenwärtig (im April 1809) ist dieses Haus allein für 200 Kranke aus dem *hôtel-dieu* eingerichtet und die Zahl derselben wird noch vermehrt werden, da ein Flügel des *hôtel-dieu* abgerissen werden wird. Bis jetzt sind fünf Wel-

Hospice des orphelines,

(rue du faubourg St. Antoine.)

Es ist für 300 Mädchen eingerichtet, welche weder Vater noch Mutter haben, da hingegen in das Knabenwaisenhaus auch Kinder aufgenommen werden, welche nur halbverwaiset sind. Gegenwärtig befinden sich 250 in der Anstalt.

Die Einrichtung ist im allgemeinen wie in dem Waisenhaus der Knaben: Schlafsäle zu 30 — 60 Betten, in jedem eine Aufseherin, Abtheilungen nach dem Alter, gemeinschaftliche Speisezimmer und mehrere Arbeitsstuben; die Ernährung ist dieselbe wie bey den Knaben und das gute Aussehen der Kinder beweiset, daß sie sich sehr wohl dabey befinden.

bersäle und drey Mönnersäle eingerichtet, jeder zu 20 bis 30 in 4 Reihen gestellten Betten. Die Aerzte am hôtel-dieu versehen auch diese Anstalt und wechseln mit den Sälen alle drey bis sechs Monate, wie im hôtel-dieu. Die bisher in der obenerwähnten Anstalt aufgenommenen Knaben wurden in das Mädchenwaisenhaus gebracht, wo sie den einen Flügel des Gebäudes bewohnen, folglich von den Mädchen abgesondert sind; die erwachsenen Knaben wurden fast alle bey Handwerkern untergebracht und daher sind die verschiedenen Arbeitssäle alle eingegangen bis auf eine Spinnstube. Man theilte die Kinder übrigens in zwey Abtheilungen zur Erleichterung der Aufsicht und mit Berücksichtigung ihres Alters und ihrer Fähigkeiten. Uebrigens ist alles, wie sonst in der *Pitié* eingerichtet. Bey den Mädchen ist die Spitzenarbeit eingegangen, weil sich die Abnehmer zurückezogen. Vielleicht wird künftighin wieder zu dem Knabenwaisenhaus ein besonderes Gebäude bestimmt werden und überhaupt wird wahrscheinlich die Anstalt noch manche andere Veränderungen erleiden. Um so mehr sind hier nur kurze Notizen an ihrer Stelle.

Die Mädchen werden zu häuslichen Arbeiten an- gehalten, einige abwechselnd in der Küche beschäf- tigt, andere lernen Putz machen, viele und beson- ders verkrüppelte Personen lernen sticken und Spiz- zen verfertigen. Im Fall ihr Körperbau sie außer Stand setzt, sich alleine zu ernähren, so bleiben sie stets unter der Fürsorge der Anstalt und dienen zum Theile als Lehrerinnen; oder, sind sie zur Arbeit unfähig, so kommen sie zu einer eigenen Abtheilung und späterhin in eine der übrigen Versorgungsanstal- ten. Blödsinnige und ganz verkrüppelte Kinder ma- chen besondere Abtheilungen aus.

In beyden Waisenhäusern wird überdiess Unter- richt im Lesen, Schreiben, Rechnen und der Religion gegeben. Man sucht aber auch hier sie außerhalb der Anstalt in die Lehre zu bringen. Kranke kom- men, wie die Knaben, ins hôpital des enfans mala- des. Die Sterblichkeit war im Jahre IX. 1: 70 $\frac{1}{4}$: X. 1: 46, in den ersten Monaten des Jahres XI. 1: 38. Neuere Nachrichten sind hierüber nicht vor- handen.

Chirurgus der Anstalt ist Herr *Latour*.

Maison des filles St. Paul,
(rue St. Antoine, passage St. Pierre.)

Auch maison des petites ouvrières genannt.

Eine kleine Pensionsanstalt für Waisen und an- dere wenig begüterte Mädchen, vorzugsweise für Kinder von Personen, welche kleine Stellen bey Spi- tälern, oder Verpflegungshäusern verwalteten. Die Anstalt stehet zum Theile unter der administration

générale des hôpitaux. Einige Kinder werden ganz unentgeltlich aufgenommen, gemäß dem Befehle des Ministers der innern Angelegenheiten; die übrigen zahlen jährlich 300 Fr. Ihre Aufnahme hängt zunächst vom comité central de bienfaisance ab.

Man unterrichtet sie besonders im Nähen, Stricken, Sticken, u. s. w. Haben sie das 15 — 17te Jahr erreicht, so sucht man sie bey Kaufleuten, oder als Stubenmädchen, zu verdingen.

Gegenwärtig sind in dieser Anstalt 50 Mädchen, leider aber fehlt es sehr an Raum, daher auch in den Schlafzimmern, zu 14 — 18 Betten, diese zu sehr an einander gerückt werden mußten. Ein artiger Garten steht mit dem Hause in Verbindung.

Maison des orphelines,

(rue du pot de fer, n. 14 faub. St. Germain.)

Eine vortreffliche Anstalt, welche zunächst unter dem Schutze der Kaiserin steht, und von der allgemeinen Spitaldirection völlig unabhängig ist. Das nächste Verdienst um dieselbe haben *Madame Lezeau* und *Madame de Gravier*, beyde religieuses, welche sie vor zwey Jahren errichteten, als durch Eingang einer Spinnanstalt mehrere Mädchen brodlos geworden waren. Man nimmt nun Waisen aus Paris und aus den Provinzen auf, selbst wenn sie nur den Vater, oder die Mutter verloren haben und dadurch ihre Erziehung Gefahr leidet.

Gegenwärtig sind 65 aufgenommen, 30 ganz unentgeltlich und unter diesen mehrere auf Kosten einiger Privatpersonen, welche durch monatliche Er-

legung einer bestimmten Summe Freystellen gestiftet haben. Die übrigen bezahlen monatlich einen Louis und bringen ihr Bett und ihre Wäsche mit, für deren Erhaltung dann die Anstalt allein sorgt.

Die Kinder werden im 7. Jahre aufgenommen und bleiben bis ins 22te in der Anstalt; alsdann sucht man sie als Gesellschafterinnen, Kammermädchen u. s. w. unterzubringen.

Der Hauptunterricht besteht, außer Religion, Geschichte, Lesen, Schreiben und Rechnen, im Nähen, Sticken, Putzmachen und dergleichen. Dabey werden diese Mädchen, je nach ihren übrigen Fähigkeiten, mehr oder weniger in der Küche beschäftigt und in anderen häuslichen Arbeiten unterwiesen.

Die größte Reinlichkeit und Ordnung zeigt sich überall, besonders sind die geräumigen Schlafzimmer von 8—12 Betten sehr gut eingerichtet. Ausserdem sind daselbst einige Arbeitszimmer, Unterrichtssäle, und ein Speisesaal.

Im Fall ein Mädchen krank wird, kommt es zu den Verwandten, denn es wird keine Waise aufgenommen, welche nicht wenigstens einen Bekannten in Paris hat, der sich derselben anzunehmen verspricht.

Weniger Befriedigung fand ich in der

Maison de Notre Dame de bon secours,

(rue de l'épée de bois, faubourg St. Marcel.)

Diese Erziehungsanstalt dient sowohl für arme

Knaben als Mädchen und wurde vor wenigen Jahren von einem Herr *Dumolinet* errichtet. Meistens sind hier Freystellen, besonders für Waisen; das Ganze erhält sich zunächst durch Geschenke und regelmäßige Beyträge mildthätiger Personen. Für einzelne Kinder werden von den Verwandten Pensionen bezahlt.

Die Anstalt hat gegenwärtig 32 Knaben und ebenso viele Mädchen; das Haus ist aber bey weitem nicht geräumig genug. Die Aufnahme findet vom 7. Jahre an Statt, und die Kinder werden allmählig, je nach ihren Fähigkeiten, versorgt. Mehrere derselben werden immer Priester, oder Nonnen und demnach dient die Anstalt auch als Seminarium.

Die Erziehung selbst ist äußerst klösterlich, was gleich beym Eintritte die drohende Aufschrift „*la pénitence, ou l'enfer*“ nur zu sehr anzeigt.

Ich übergehe einige ähnliche nur zum Theile hieher gehörige Anstalten, und komme auf die

Communauté des dames religieuses de St. Michel.

(rue St. Jacques n. 193, dans l'ancienne maison de la visitation)

auch unter den Namen *les filles pénitentes* bekannt.

Diese Anstalt gehört nur in so fern hieher, als sie zum Theile zur Erziehung verwaister, oder armer Mädchen bestimmt ist, deren einige unentgeltlich, andere gegen eine kleine Pension aufgenommen werden. Sie vereinigt übrigens mehrere Zwecke, na-

mentlich die Bekehrung ausschweifender Mädchen oder misrathener Töchter, welche letzteren von den Ältern gegen Bezahlung übergeben werden. Diese sind nach ihrem Alter und ihren Vergehungen getrennt, und jede Abtheilung stehet unter 3 — 4 *religieuses*. Ferner ist dieses Haus eine Pensionsanstalt für alte Frauen, welche isolirt leben wollen und ein Aufenthalt für eine bestimmte Zahl *religieuses*. Letztere vertreten die Stelle der ehemaligen Nonnen, nur mit dem Unterschiede, daß der strenge Klosterzwang hinwegfällt. Sie widmen sich grösstentheils dem Erziehungsgeschäfte.

Viele andere älternlose, oder arme Kinder werden in grossen Erziehungshäusern unentgeltlich aufgenommen, indem die Vorsteher derselben, bey gutem Fortgange ihrer Institute, mehrere Freystellen errichteten. Hieher gehört z. B. für Knaben das *collège de St. Barbe*, welches ohngefähr 500 Zöglinge hat u. s. w. Auch in den öffentlichen Lyceen wird eine bestimmte Zahl Knaben völlig auf Kosten des Staates unterhalten und diese Zahl wird bey der bevorstehenden neuen Verfassung des Erziehungswesens und der Universitäten noch vermehrt werden. Überdies sind in anderen Pensionen und *écoles secondaires* halbe Freystellen.

Doch ich verweile nicht länger bey diesen Anstalten, welche zum Theile schon mehr weitere Ausbildung, als eigentliche Erziehung zum Zwecke haben. Nur noch einige Worte über die Erziehung derjenigen armen Kinder, welche in keine der erwähnten Institute aufgenommen werden können.

Für diese sind Freyschulen errichtet, wo sie den größten Theil des Tages zubringen und die société philanthropique hat auch in dieser Hinsicht Verdienste, theils durch Unterstützung der Primärschulen, theils durch Prüfungen verschiedener Lehrmethoden. Neuerdings übernahm die allgemeine Armenverwesung die Aufsicht über diese Anstalten, um die Ausgabe der Gesellschaft zu vermindern. Sie unterhält überdies selbst eine große Zahl Freyschulen (*écoles de charité*), deren viele in den maisons de bienfaisance sich befinden, andere in den Wohnungen der soeurs de charité. Der Unterricht der Mädchen geschieht durch letztere, die Schulen der Knaben haben besondere Lehrer und stehen zunächst unter der Aufsicht der Geistlichen. Die *soeurs de St. Thomas de Villeneuve* (rue de Sèves) beschäftigen sich vorzugsweise mit der Erziehung armer Kinder, und stehen mehreren Armenschulen vor. Einige verdanken ihre Existenz Privatpersonen, z. B. die Schule rue *St. Maur* n. 8, welche *Madame de Girandeaux* für 18 Mädchen, in Verbindung mit *soeurs (dames de l'enfant Jesus)* errichtete u. s. w.

Ich gehe zu der Erziehung der Taubstummen über.

Institution des sourds et muets.

(rue du faubourg St. Jacques.)

Die Anstalt steht unter der Direction des bekannten *Abbé Sicard*. Die nächsten Verdienste um die Errichtung derselben hat sein Vorgänger, der berühmte *Abbé de l'Epée*.

Die Regierung unterhält 60 Zöglinge, die übrige

gen Taubstummen, deren immer mehrere aufgenommen werden, sind aus einer Casse versorgt, welche durch die Mildthätigkeit der Personen, welche das Institut besuchen und durch andere Geschenke besteht. Andere bezahlen Pensionen. Der Unterricht wird hauptsächlich von Herrn *Sicard* und einem Taubstummen Namens *Massieu* gegeben, den er sich als Gehülfen bildete. Ein Arzt Herr *Itard* hat überdies die Aufsicht über die Taubstummen, die indessen nur selten seiner ärztlichen Hülfe bedürfen, denn fast alle genießen unter der sorgfältigen Pflege, die sie erhalten, einer dauerhaften Gesundheit. Ob übrigens der Galvanismus mit Erfolg im Taubstummeninstitut angewandt worden sey, oder welche Versuche man überhaupt damit hier angestellt habe, darüber erhielt ich nicht die genaueren Angaben, welche ich wünschte. Es scheinen nur einzelne minder bedeutende Versuche gemacht worden zu seyn, wie überhaupt der Galvanismus in Frankreich sparsam angewandt wird. Auch von Versuchen mit Durchbohrung des Trommelfells habe ich nichts gehört, wovon man sich ohnehin anfänglich zu viel versprach.

Es würde viel zu weitläufig seyn, über die Art des Unterrichts sprechen zu wollen; ich verweise deswegen auf die Schriften des Herrn *Abbé Sicard*, welche in der Anstalt zu haben sind, besonders aber auf seine kürzlich erschienene *théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets de naissance*, 1808 in 2 Bänden, in welcher er seine Unterrichtsmethode weitläufig erörtert auch in Bezug auf die Schriften des *Abbé de l'Epée*.

Übrigens hält Herr *Sicard* monatlich zwey öffentliche Sitzungen, von welchen die eine am ersten Montage des Monats den Fremden gewidmet ist. Der Herr Abbé giebt hierin eine allgemeine Übersicht der Anstalt und der Art des Unterrichts. Die folgende Sitzung am dritten Montage ist für die Pariser zunächst bestimmt und Herr *Sicard* erklärt sich, nach Vorausschickung einiger allgemeiner Ansichten für Fremde, näher über einige Punkte des Unterrichtes. Die Billete werden hiezu in der Anstalt unentgeltlich ausgetheilt.

Die Taubstummen erhalten Unterricht in der Religion, im Lesen, Schreiben, Rechnen, Zeichnen u. s. w. und viele haben es darin zu einer großen Fertigkeit gebracht. Einige derselben lesen auch mit lauter Stimme, doch sind sie unfähig auf eine Frage durch Worte zu antworten, was der verdienstvolle Herr *Eschke* in Berlin bey einigen seiner Zöglinge in dem Grade erreicht hat, daß sie sich mit dem langsam sprechenden Fremden unterhalten.

Diejenigen Zöglinge, welche die nöthigen Fortschritte gemacht haben, werden als Schreiber und dergleichen untergebracht, andere kommen bey Künstlern in die Lehre. Auch ist eine eigene Buchdruckerey für sie errichtet, und mehrere arbeiten in dem kaiserlichen *atelier de mosaïque* (rue de l'école de médecine n. 11.) Mißlicher ist es die Mädchen unterzubringen.

Hospice des aveugles, gewöhnlich hôpital des Quinze-Vingts genannt,

(rue de Charenton n. 38, faub. St. Antoine.)

Die Anstalt vereinigt zwey Zwecke, die Erziehung junger Blinden und die Verpflegung älterer.

Die Schule der Blinden besteht aus 80 Personen männlichen und 40 weiblichen Geschlechts von 7 bis 21 Jahren, welche größtentheils durch Blinde unterrichtet werden. Die Mädchen lernen besonders Stricken, Geldbeutel verfertigen, Singen, Clavierspielen u. s. w. Die Knaben verfertigen hölzerne Geräthschaften, Arbeiten von Pappe, Stöcke, Reitruthen und dergleichen. Beyde werden im Lesen auf folgende Art unterrichtet:

Die Bücher, deren sie sich hiezu bedienen, sind in der Druckerey der Anstalt mit großen scharfen und hervorragenden Lëttern gedruckt, welche in derselben Ordnung an einander gesetzt werden, als man schreibt. Nun wird ein etwas starkes Papier fest darauf gepresst; die Oberseite desselben zeigt folglich die Schrift in derselben Ordnung und erhaben. Die untere Seite wird alsdann mit der unteren des vorhergehenden Blattes zusammengeklebt, und nun hat das Ganze Festigkeit genug, daß der Blinde durch Berührung mit der Spitze seiner Finger die Buchstaben unterscheiden kann. Auf diese Art sind einige Religionsschriften und eine französische Grammatik gedruckt.

Der Unterricht im *Rechnen* geschieht mittelst bleyerner kleiner Kegel, auf deren Basis die Zahlen sehr erhaben ausgedrückt sind. Die Blinden reihen sie mit auffallender Fertigkeit in den kleinen Fächern gegitterter Kästen an einander. Auf ähnliche Art wird auch die Orthographie erlernt. Zur Ausrechnung der Brüche dienen übrigens eigene Lettern, so eingerichtet, daß der Nenner unbeweglich ist und über demselben eine viereckige Öffnung zur beliebigen Einsetzung des Zählers sich befindet.

Das *Schreiben* wird eben so wie das Rechnen gelehrt. Diejenigen, welche erst in den späteren Jahren blind wurden, schreiben auf folgende Art. Sie legen auf ein Bretchen einen halben zusammengefalteten Bogen weißes Papier und zwischen diesen ein abfärbendes schwarzes Blatt. Hierüber kommt ein Rahmen, der eine gewisse Zahl schmaler Queerstäbe hat, zwischen welchen der Blinde mit einem eisernen Griffel schreibt und seine Schrift drückt sich auf dem untergelegten Blatte schwarz ab. Man zieht diese Art zu schreiben auch deswegen vor, weil sich die Schrift auf der Rückseite des Blattes erhaben ausdrückt und so von den Blinden bey einiger Übung wieder gelesen werden kann. Als Vorübung zum Schreiben wird dem Blinden eine metallene Platte gegeben, in welche die Buchstaben tief eingegraben sind. Mittelst eines Griffels, welchen derselbe in die Furchen einsetzt, lernt er die Form der Buchstaben kennen und schreibt endlich mit Bleystift zwischen den Queerstäben des erwähnten Rahmens.

Zum Unterricht in der Geographie dienen gewöhnliche Karten, man macht aber durch Eindrücke auf der entgegengesetzten Seite die Grenzen eines jeden Landes erhaben, bevor die Karte aufgeklebt wird. Die Hauptstädte sind durch eingeschlagene grössere Nägel bezeichnet, andere Städte zum Theile durch kleinere Nägel.

Außerdem erhalten die Blinden Unterricht in der Religion.

Ein Theil der jungen Blinden wird auch mit Drucken beschäftigt und es ist hiezu eine eigene Buchdruckerey in der Anstalt, wo Adressen und dergl. gedruckt werden. Die Correctur geschieht bey geringfügigen Dingen gleichfalls durch Blinde, das Setzen, indem man ihnen die Worte vorsagt.

Die jungen Blinden schlafen in langen Sälen und essen gemeinschaftlich, haben auch ihre eigenen Unterrichtszimmer. Mädchen und Knaben sind übrigens abgesondert. Auch ist hier eine eigene Abtheilung sehender Kinder der blinden, in das Spital aufgenommenen, Ältern zu erwähnen. Diese erhalten denselben Unterricht, welcher in andern Primärschulen ertheilt wird und man sucht sie, wo möglich, bald anderswo unterzubringen mit Übereinkunft der Ältern. Jährlich werden unter diese sehenden, wie unter die blinden Kinder Preise ausgetheilt und ihre Namen erscheinen in dem procès-verbal, der jedesmal gedruckt wird.

Das eigentliche Spital besteht aus 300 bejahrten Blinden beyderley Geschlechts. Die meisten wohnen einzeln, oder Mann und Frau beysammen in grossen

und kleineren Zimmern, wobey man möglichst die Lage berücksichtigt, in der sie sich vor dem Erblinden befanden, so wie auch dieß, ob sie einiges Vermögen der Anstalt übergeben konnten.

Sie speisen gemeinschaftlich, jeder aber schläft auf seinem Zimmer und erhält jährlich $1\frac{1}{2}$ voie Holz und täglich 6 sous. Die meisten indess haben Weib und Kinder, oder halten sich eine Aufwärterin, welche für sie kocht. Sie bekommen dann monatlich 10 Fr. und alle Tage $1\frac{1}{2}$ Pfund Fleisch und Brod. Mehrere haben alles frey, andere bezahlen Pensionen. Viele, welche erst in den späteren Jahren blind, oder in der Anstalt erzogen wurden, verdienen sich Geld auf verschiedene Weise. Einige geben Unterricht in der Religion, Musik u. s. w., andere verfertigen Kästen von Pappendeckel, Stöcke, Geldbörsen, kurz allerley Geräthschaften, die sie zum Theile an die Personen verkaufen, welche die Anstalt besuchen. Diejenigen, die es in der Musik am weitesten gebracht haben, spielen des Abends in einem Kaffeehause des palais royal (café des aveugles), wo das Orchester ausschließlich von ihnen besetzt ist. Andere arbeiten in Fabriken und es ist überdieß eine Tabakfabrik und eine Spinnanstalt vorzüglich für sie eingerichtet.

Da bloß unheilbare Blinde aufgenommen werden, so beschäftigt sich der Arzt, Herr *Duffour*, nur mit den anderen vorfallenden Krankheiten. Sehr interessant ist es aber die verschiedenen Formen der Augenkrankheiten hier zu beobachten. Die meisten Blinden der ersten Abtheilung haben durch Eiterung

zerstörte Augen, grösstentheils noch als Folge der Blattern, eben so häufig sind Flecken, welche die ganze Hornhaut einnehmen, nach diesen Staphylo-mata und dann Hydrophthalmien; letztere seltener und mit anderen Übeln verbunden. Unter den erwachsenen Blinden bemerkt man, wie gewöhnlich, den schwarzen und nicht operirbaren grauen Staar.

Ich fand keinen einzigen, der durch das Gefühl hätte eine Farbe unterscheiden können, und die meisten, die ich deswegen fragte, hielten es durchaus für unmöglich.

Das Spital kann täglich, den Sonntag ausgenommen, von 9 — 12 und 2 — 4 Uhr besucht werden. Es werden auch dort Billete zu den öffentlichen Sitzungen ausgetheilt, welche in der Anstalt von Zeit zu Zeit gehalten werden. Von dem bekannten Herrn *Haüy* rührt der grösste Theil der Anstalten zum Unterrichte der Blinden her; gegenwärtig ist Herr *Bertrand* Director, Herr *Seignette* aber agent général, und Herr *Généves* der erste Lehrer der Blinden; Herrn *Dufour* habe ich schon als Arzt genannt und Herr *Belivier* ist Chirurg. Alte zu allem Erwerb unfähige Blinde, besonders aus der niedrigen Volksclasse, kommen nach Bicêtre und in die Salpêtrière. Dieses bringt mich auf die

Verpflegungsanstalten für abgelebte und verkrüppelte Personen.

Ehe ich näher von ihnen spreche, habe ich zu bemerken, was allen gemein ist.

Sie

Sie sind zunächst für alte Männer von 70, oder Weiber von 60 Jahren bestimmt. Früher können nur diejenigen aufgenommen werden, welche namhafte Gebrechen haben, oder arme Personen, deren Söhne bey der Armee sind. Letztere, so wie abgelebte Diener in Spitälern, werden ganz unentgeltlich aufgenommen, auch alle die nach Bicêtre, oder in die Salpêtrière kommen. In den andern Anstalten übergeben diejenigen, welche einiges Vermögen besitzen und kinderlos sind, dasselbe der Anstalt, die übrigen bezahlen Pensionen. Es ist ferner die Einrichtung getroffen, daß Betten zur Disposition der Reichen gegen Erlegung einer bestimmten Summe stehen. Sie erhalten dadurch das Recht einen Armen von dem angeführten Alter der Anstalt zu übergeben. Mehrere Betten bestehen ferner durch Vermächtnisse und die Familie des Verstorbenen hat das Recht einen Armen vorzuschlagen.

Will eine der Personen, welche diese Versorgungshäuser bewohnen, nach einigen Monaten austreten, um lieber mit Verwandten, oder Kindern zu leben, so erhält sie jährlich eine kleine Pension. Die aus der Salpêtrière und Bicêtre erhalten 120 Fr. die Armen in den hospices des incurables, der retraite de Montrouge und im préau des ménages 180, die andern im hospice des ménages 150 Fr. Ihre Plätze im Spitale bleiben unbesetzt und sie können nach drey Monaten wieder eintreten.

Diejenigen, welche arbeiten können, sind verpflichtet sich zu beschäftigen. Es wird ihnen Arbeit verschafft und sie werden dafür bezahlt. Die-

ses gilt besonders von den Armen der Salpêtriè-re und Bicêtre. Denen der übrigen Anstalten wird auch verstattet Arbeit in der Stadt zu suchen, nur sind sie gehalten dabey die Regeln des Hauses, rücksichtlich des nach Hausekommens und dergl. zu beobachten.

Personen aus der niedrigsten Volksclasse können nur in Bicêtre, oder in der Salpêtrière eine Aufnahme finden.

Die Ernährung ist nicht durchgängig dieselbe. Im allgemeinen besteht sie in Brod des Morgens, in Gemüse und wöchentlich viermal Fleisch des Mittags und Abends in Obst, oder Gemüse. Dabey wird täglich $\frac{1}{4}$ Bouteille Wein gegeben.

Ich gehe auf die einzelnen Anstalten über:

Salpêtrière v).

(division du jardin des plantes.)

Während der Revolution *maison nationale des femmes* genannt. Seit der besseren Einrichtung vom Jahre XI, deren dieses Haus vorzüglich bedurfte, wurde die Zahl der Weiber auf vier tausend reducirt und es werden außer den Irren, von denen ich oben sprach, nur alte und mit unheilbaren Übeln behaftete Personen aufgenommen. Mehrere ansehnliche Gebäude, welche Gassen und Plätze bilden, sind für sie eingerichtet, so daß das Ganze einer kleinen Stadt gleicht. Jedes Haus wird von einer

v) Salpêtrière, wie nachher Bicêtre, werden hier bloß als Verpflegungsanstalten betrachtet. Ich beziehe mich auf die schon vorher p. 39. gemachte Bemerkung.

besonderen Abtheilung bewohnt. Am stärksten ist die Zahl der 70jährigen Weiber, welche über 2000 beträgt. Zum Theile mit ihnen wohnen bejahrte Frauen, deren Söhne bey den Armeen dienen. Sehr hinfällige Personen, Paralytische, einige Blinde und epileptische Unheilbare sind sowohl unter sich, als von den andern geschieden. Mit Krebs und andern veralteten Geschwüren Behaftete wohnen gleichfalls in einem eignen Gebäude. Für Fieberkranke ist ein Spital in der Anstalt, welches gegen 300 Personen faßt und unter *Pinel's* Direction steht. Als zweyter Arzt ist Herr *Landre-Beauvais*, als Chirurgen sind die Herren *Lallement* und *Murat* angestellt. Ohngefähr 30 — 40 epileptische Heilbare befinden sich in einem Saale am Eingange des Irrenhauses.

Die Weiber sind in Sälen vertheilt von 30 — 80 in zwey und vier Reihen gestellten Betten. Diejenigen, welche ausgehen können, versammeln sich in gemeinschaftlichen Arbeitssälen, für die Spinnenden sind besondere Stuben eingerichtet. Die Arbeit wird ihnen von der Anstalt geliefert und sie werden dafür bezahlt. Besondere Säle (*refectoires*) dienen zum Speisen der Armen, andere für die im Hause angestellten Personen. Sie erhalten täglich zweymal Suppe, 8 Unzen Fleisch, (die Irren 10), die Aufwärter 16. Des Abends giebt man ihnen Gemüse, Obst, oder Käse und Brod.

Jede ist gekleidet und erhält wöchentlich frische Wäsche, überhaupt zeigt das Ganze von vieler Ordnung und die Reinlichkeit ist im allgemeinen so groß, als sie in diesen Anstalten seyn kann, wo

die schmutzigste Menschenklasse beysammen sich findet. Eine Badeanstalt trägt hiezu auch vieles bey, so wie die Verfassung der Säle selbst, welche auf beyden Seiten mit Fenstern versehen sind und in denen längs den Wänden lange Fächer und kleine Schränke für die einzelnen Personen angebracht sind. Durch Sorge für Reinlichkeit gelang es mancherley Krankheiten, besonders aber dem Scorbut, Einhalt zu thun, die sonst in diesem Hause gemein waren. Im Jahre XII war die Sterblichkeit $1: 10\frac{91}{100}$, im Jahre XIII $1: 7\frac{84}{100}$.

Interessant ist es die großen Vorrichtungen zum Kochen, wozu besonders zwey Fleischkessel dienen, deren jeder 1200 Pfund faßt, die Einrichtung des Waschhauses und überhaupt das Ökonomiewesen in Augenschein zu nehmen. Ich bemerke nur, daß seit der bessern Verfassung auch die Ausgaben um vieles geringer sind.

Bicêtre.

Während der Revolution

maison nationale des hommes.

Was für die Weiber die Salpêtrière, ist für die Männer Bicêtre; doch bewohnen erstere ein ungleich besseres Locale, schöner ist aber die Lage dieser Anstalt auf einem kleinen Berge vor Paris. Mit den oben erwähnten Irren und Epileptischen beläuft sich die Zahl der Bewohner dieses Hauses auf 2500 Personen. Es wurde gleich anfänglich zu demselben Zwecke eingerichtet, als die Salpêtrière und beyde

wurden damals mit dem Namen *hôpital général* bezeichnet. Außerdem enthält Bicêtre in der Mitte der übrigen Gebäude ein Zuchthaus, welches noch 14 — 1500 Personen fassen kann und für zum Tode, zur Galeere, oder zum Gefängniß Verurtheilte, bisweilen auch für Staatsgefangene, dient. Der Antrag der Armenverwesung, das Spital, oder das Zuchthaus zu verlegen, indem durch die verschiedenen Administrationen unvermeidlich einige Unordnungen entstehen, konnte bis jetzt seine Ausführung noch nicht finden, so wie dieses vor mehreren Jahren in der Salpêtrière geschah, welche vormals ein Gefängniß für Weiber enthielt.

Die armen Verpflegten, (zum Unterschiede von den Züchtlingen *bons pauvres* genannt) sind in Abtheilungen gebracht, nach dem Alter und Gebrechen: 70jährige, Paralytische, mit bösartigen Geschwüren Behaftete und Blinde. Sie liegen in Sälen zu 30 bis 40 Betten; mehrere derselben können aber nicht gehörig gelüftet werden und sind feucht.

Für diejenigen, welche arbeiten können, sind zwey lange Säle eingerichtet und für die verschiedenen Handwerker abgetheilt. Leider fehlt es an Raum, daher die Arbeiter zu gedrängt neben einander sind, wodurch auch ein solcher Saal ein äußerst buntes Aussehen bekommt. Die Anstalt liefert die nöthigen Materialien und sorgt für den Verkauf. Auch ist eine Spinnstube da und die oben erwähnte Spinnanstalt für Weiber liefert das Nöthige.

Den Fremden stehet diese Anstalt Sonntags und Donnerstags offen; sie werden dann durch einen der

Armen herumgeführt, der zunächst zeigt, was auf Ökonomie Bezug hat. Auch ist die Wasserleitung mit dem 166 Fuß tiefen Brunnen, die Vorrichtung zum Waschen und die Küche sehr sehenswerth. Lästig ist hiebey die Betteley der Unteraufseher und Armen, welche ich unter allen Spitälern in Paris nur allein in diesem fand.

Die Armen dürfen nur abwechselnd und an bestimmten Tagen ausgehen. Sehr geräumige Höfe und ein großer Platz vor dem Hause dienen ihnen zum Spaziergange. Durch diese Verordnung gelang es den großen Unordnungen und Ausschweifungen Einhalt zu thun, welche sonst in Bicêtre Statt hatten. Auch ist seit der besseren Verfassung vom Jahre XI der Scorbut seltener und die Sterblichkeit geringer. Sie war im Jahre IX, 1: 7; im Jahre X, 1: 9; XI, 1: 6; XII, 1: $3\frac{41}{100}$; und XIII, 1: $5\frac{59}{100}$. Unter dieser Angabe sind übrigens alle Arten von Armen begriffen, welche in diesem Hause sich befinden.

Hospice des hommes incurables, (rue du faubourg St. Martin n. 166.)

Auch *hospice des vieillards* genannt.

Ein ansehnliches ziemlich frey stehendes Gebäude, mit einem schönen Garten versehen. Hier werden 460 abgelebte, verkrüppelte und durch unheilbare Schäden mehr oder weniger zur Arbeit unfähige Personen aufgenommen. Bettlägerige, überhaupt sehr hinfällige Männer bewohnen besondere Säle (les salles des grands infirmes); die übrigen werden in Säle zu 5 — 20 Betten vertheilt. Jeder hat seinen eigenen

Schrank, oder Commode und die Zimmer sind im Ganzen gut gehalten. Die unteren indessen sind dunkel und schwer zu lüften, um so schöner aber sind einige im oberen Stockwerke.

Mehrere Personen werden ganz unentgeltlich gepflegt, andere bezahlen Pensionen von 300 — 500 Franken. Sie werden ernährt, erhalten Wäsche und zum Theile Kleider. Die Ernährung ist gut und es sind besondere Speisesäle eingerichtet. Auch wurde dem sonstigen Mangel an Wäsche abgeholfen; jeder Arme hat 8 Hemden etc. Die Mobilien gehören theils der Anstalt, theils den aufgenommenen Personen und bleiben nach deren Tod dem Hause.

Überhaupt fand ich die Armen mit ihrer Lage sehr wohl zufrieden. Zu wünschen wäre nur noch Beschäftigung für diejenigen, welche arbeiten können.

Der Arzt ist Herr *Lesvignes*.

Die Sterblichkeit war im Jahre IX. 1: $8\frac{1}{4}$; X. 1: 6; XI. 1: $4\frac{1}{2}$; XII. 1: $5\frac{92}{100}$; XIII. 1: $8\frac{44}{100}$.

Eine gleiche Anstalt ist für Weiber das

Hospice des femmes incurables,

(rue de Sèvres, faubourg St. Germain.)

Nach seiner Bestimmung gehört das Haus, so wie das vorhergehende, für Personen, welche durch Verlust eines Gliedes außer Stand gesetzt wurden, ihren Unterhalt zu verdienen. Es befinden sich aber hier gleichfalls viele mit äußeren Schäden behaftete, oder auch nur sehr bejahrte Frauen.

Zu beyden Seiten der Capelle sind vier lange

Säle, welche, im Kreuze zusammenlaufend, gleichsam nur einen bilden. Die Betten stehen auf beyden Seiten längs den Wänden und das Ganze muß durch einen großen im Mittelpuncte befindlichen Ofen erwärmt werden, was viele Klagen veranlaßt. Auf der einen Seite des Gebäudes ist zwischen jedem Bette ein breiter oben offener Verschlag, so daß also eine Reihe kleiner Kammern entsteht. Einige haben noch Nebencabinette, welche denjenigen Personen gegeben werden, die am längsten in der Anstalt sich befinden. Außerdem sind Säle von 30 — 40 Betten da und für sehr schwache Weiber Zimmer von 5 — 8 Betten (Infirmerie). Das Ganze ist für 540 Personen eingerichtet, welche theils unentgeltlich aufgenommen sind, theils bezahlen. Die ökonomische Einrichtung ist wie in dem Hause der unheilbaren Männer; auch hier sind Speisesäle und ein Garten ist am Hause. In beyde Anstalten werden auch blödsinnige Kinder aufgenommen.

Herr *Bourdier* ist Arzt und Herr *Dumas* Chirurgus. Die Sterblichkeit war im Jahre IX, 1: $13\frac{1}{2}$, X, 1: $9\frac{4}{5}$, XI. 1: $5\frac{20}{100}$, XII. 1: $6\frac{75}{100}$, XIII. 1: $7\frac{66}{100}$.

Hospices des ménages.

(rue de Sèvres, faub. St. Germain.)

Auch unter dem Namen *les petites maisons* bekannt. Es ist zunächst für alte Ehepaare eingerichtet, doch werden auch Wittwer und Wittwen aufgenommen. Das Ganze ist für 550 Personen berechnet. Die Verheiratheten und auch Wittwen, im

Falle sie noch Kräfte genug besitzen, ihr eigenes Haushalten zu führen, bewohnen besondere Zimmer, wo die Einzelnen täglich $1\frac{1}{4}$ Pfund Brod, alle 10 Tage 3 livr. ($\frac{1}{2}$ Laubthaler), $1\frac{1}{2}$ Pfund rohes Fleisch, jährlich Holz und Kohle erhalten, wenn sie 1600 Fr. Pension bezahlen. Aber auch hier sind einige ganz unentgeltlich aufgenommen. Es ist ihnen erlaubt in der Stadt zu arbeiten, wenn sie nur immer zur gesetzten Stunde zurückkommen. Werden sie kränklich, so kommen sie in gemeinschaftliche Säle, welche nach Art der übrigen Spitäler verwaltet werden. In diesen sind auch Freystellen für arme Wittwer und Wittwen, sie können aber nicht unter 60 Jahren aufgenommen werden und müssen wenigstens zwanzig Jahre lang in der Ehe gelebt haben. Die meisten derselben bezahlen aber, wie die übrigen hier Verpflegten, 1600 Franken Pension und bringen einige Mobilien mit.

Eigentlich Kranke machen noch eine besondere Abtheilung aus, über welche Herr *Bourdier* als Arzt und Herr *Maret* als Chirurgus gesetzt ist.

Über die Einrichtung der Zimmer selbst, besonders der ersten Abtheilung, welche den Namen *préau des ménages* führt, läßt sich wenig sagen, da sie natürlich zunächst von den Bewohnern abhängt; indeß erhöhen strenge Gesetze und genaue Aufsicht, so wie auch sorgsame Auswahl bey der Aufnahme den großen Werth, welchen diese Art Arme zu unterstützen schon an sich hat.

Da vorher Irre und andere Personen in dieser Anstalt waren, so kann von der Sterblichkeit unter

den erwähnten Armen erst im Jahre XI die Rede seyn, wo das Verhältniß $1: 3\frac{86}{100}$ war, im Jahre XII. $1: 6\frac{60}{100}$ und XIII. $1: 9$.

Rétraite de Montrouge,

(Vor der barrière d'enfer.)

Dieses Haus wurde 1781 unter dem Namen *maison royale de santé* für alte Geistliche errichtet. Gegenwärtig und seit dem Jahre X dient es zur Aufnahme alter Diener und Dienerinnen der Spitäler (vorzugsweise les reposans genannt); doch können auch andere alte 60 — 70jährige Personen gegen eine jährliche Pension von 250 — 300 Fr. eintreten und erstere werden zum Theile in den übrigen Verpflegungshäusern untergebracht, ihre Aufnahme ist aber in jedem Falle ganz unentgeltlich. Verheirathete Personen befinden sich hier nicht, oder sind dann getrennt.

Die Säle sind zu 10 — 25 Betten, jeder hat einige Mobilien. Diese gehören zum Theile den aufgenommenen Personen und bleiben nach deren Tode der Anstalt. Die Infirmerie besteht aus Zimmern zu 4 — 6 Betten. Die Personen der übrigen Säle sind verpflichtet sich des Mittags und Abends in Speisesälen zu versammeln; auch die im Hause angestellten Personen speisen gemeinschaftlich. Diejenigen, welche arbeiten wollen, werden hierin von der Administration des Hauses unterstützt und bezahlt. Auch steht es ihnen frey, außerhalb der Anstalt Arbeit zu suchen, in derselben aber darf für fremde Personen

ohne ausdrückliche Erlaubniß des agent de surveillance nichts gearbeitet werden.

Das Ganze ist für 110 Personen eingerichtet, welche ich mit ihrer Lage äusserst zufrieden fand. Das Haus selbst steht sehr frey und hat einen artigen Garten. Arzt ist Herr *Dumangin* und ein Chirurgus Herr *Bourdon* wohnt in dem Hause.

Ich verweise übrigens auf die gedruckten Réglemens dieser Anstalt.

Die Sterblichkeit war im Jahre XI. 1: $5\frac{83}{100}$; XII. 1: $4\frac{92}{100}$; XIII. 1: $4\frac{88}{100}$.

Retraite de Chaillot,

(rue de Chaillot bey den Elysäischen Feldern.)

Auch *hospice de St. Perine* genannt. Erst seit wenigen Monaten steht dieses Haus unter der allgemeinen Armenverwesung und ist nun auf gleiche Weise wie die retraite de Montrouge eingerichtet. Es war vorher eine Pensionsanstalt für bemittelte Personen von jedem Alter, nun aber werden allein bejahrte Pensionärs angenommen. Die meisten bewohnen einzelne und gut meublirte Zimmer und speisen gemeinschaftlich. Das Haus hat eine angenehme Lage und ist von einem grossen und schönen Garten umgeben.

Man ist gegenwärtig mit Verbesserung der Gesetze und näheren Einrichtung beschäftigt. Die Réglemens werden alsdann gedruckt erscheinen.

In diesen Verpflegungshäusern können gegen 9000 Personen bequem untergebracht werden, und man kann die Zahl derjenigen, welche sowohl hier als in

Spitälern vom Staate unterstützt werden, täglich auf 12 — 15 000 berechnen. Die Ausgaben für diese Kranken- und Verpflegungs-Häuser betrugen im Jahre XIII 6 579 462 Franken, ohne die Ausgaben für die Findelkinder, welche noch 872 508 Fr. waren. Die Unterstützung der Armen in der Stadt kam auf 1 464 639 Franken; die gesammte Ausgabe war also 8 916 609 Fr. Jeder Arme kostet täglich im Durchschnitt 30 sous.

Hiebey sind auch die Pensionen mit verstanden, welche für alte Spitaldiener und andere Personen ausgesetzt sind, die lieber in ihren Wohnungen bleiben wollen und bey einiger Unterstützung bestehen können, keineswegs aber die außerordentlichen Summen, welche für Wittwen, Kinder und andere Hülfsbedürftige aus anderen Cassen gegeben werden.

In Hinsicht der Verpflegungsanstalten habe ich noch zu bemerken, daß, im Falle keine Plätze mehr übrig sind, einzelne Personen in mehrere maisons de bienfaisance aufgenommen werden können. Es wurde hiezu am 22. September 1804 noch ein eigenes Haus eröffnet, unter dem Namen:

Asile de la providence.

(Vor der barrière du Montmartre.)

Diese Anstalt verdankt zunächst ihre Entstehung der Mildthätigkeit des Herrn *Micault de la Vieuville*, einem Privatmanne, der sie für abgelebte Personen und einige Waisen errichtete. Er wurde dabey von dem conseil général d'administration des hôpitaux unterstützt und kam mit diesem überein,

daß die hier aufgenommenen Armen in den übrigen Verpflegungshäusern untergebracht werden, sobald Plätze leer sind. Das Ganze ist aber immer noch ein Privatunternehmen, und stehet unter der allgemeinen Armenverwesung nicht.

Die meisten hier Aufgenommenen bezahlen Pensionen von 200 — 400 Franken, doch sind auch mehrere Freystellen errichtet. Damit die Zahl derselben vermehrt werden könne, so bildete sich im März 1805 eine Gesellschaft unter dem Namen *la société de la providence*, deren Mitglieder sich zu einer jährlichen Subscription von 15 Franken verbinden und dadurch das Recht erhalten, Arme vorzuschlagen. Der nächste Zweck ist zwar Verbesserung und Erweiterung der erwähnten Anstalt, dabey aber auch Unterstützung einiger Hausarmen, wie ich es schon oben, Seite 77, bemerkt habe.

Unter 60 Jahren findet keine Aufnahme Statt und kein Kind kann unter 8 Jahren angenommen werden. Die Armen sind verpflichtet unter Aufsicht einer *soeur de Charité* mit leichten Arbeiten sich zu beschäftigen und die Gesellschaft sorgt, daß es daran nicht fehle, so wie auch für den Verkauf. Die Waisen sind abgesondert und erlernen allerley häusliche Geschäfte und die Gesellschaft versorgt sie späterhin in Fabriken, oder bey Privatpersonen. Es werden nur Mädchen aufgenommen.

Gegenwärtig wohnen 80 Personen in dem Hause, 2 — 5 gewöhnlich in einem Zimmer. Sie haben einen schönen Garten zu ihrer Erholung. Als ich die Anstalt kürzlich besuchte, waren 12 Mädchen

darin, 3 Greise, übrigens bejahrte Frauen. Arme aus der niedrigsten Volksclasse werden nicht aufgenommen. Ich berufe mich übrigens auf die *comptes des recettes et dépenses de l'asile et de la société de la providence 1807* welche zum Besten der Anstalt verkauft werden. Diese Schrift enthält zugleich die Gesetze des Hauses.

Als eine mit der allgemeinen Armenverwesung durchaus in keiner Verbindung stehende Privatanstalt erwähne ich die:

**Maison de retraite dirigée par
Msr. Simon,**

(rue de la clef, n. 21. près du jardin des plantes.)

Hier sind 150 Pensionäres beyderley Geschlechts und meistens vom hohen Alter, welche in gemeinschaftlichen Sälen von 10 — 25 Betten, zum Theile auch in einzelnen Zimmern wohnen. Ein Garten ist mit dem Hause verbunden. Jeder Aufgenommene kann außer, oder in der Anstalt arbeiten, wie er will. Das Ganze zeigt von Aufsicht und Ordnung.

Die Pension ist jährlich 300 Franken und darüber, je nach den Bedürfnissen der Personen, welche sich wollen aufnehmen lassen. Sie bringen überdiess Wäsche und Mobilien mit.

Ich übergehe einige andere kleinere Privathäuser dieser Art. Der Fremde, welcher sie kennen zu lernen wünscht, findet sie unter andern in dem *dictionnaire administratif et topographique de Paris par Goblet 1808 p. 285* namentlich aufgeführt.

Bey dem so regen Streben der Administration

der Spitäler und so vieler Menschenfreunde, die Ar-
 muth zu vermindern, mußte es bisher sehr auffallend
 seyn, so viele Bettler auf allen Strassen zu erblicken
 und die Kirchen und jedes öffentliche Haus von ih-
 nen umlagert zu sehen. Nach einem Befehl des Kai-
 sers vom 5. Julius 1808 wird die Policey diesem
 Unwesen steuern. In jedem Departement wird ein
 großes Arbeitshaus errichtet werden zur Beschäfti-
 gung des arbeitslosen Armen, für die herumziehen-
 den Bettler aber soll die Zahl der Gefängnisse ver-
 mehrt werden. Für letztere ist in dem Département
 de Seine ein Haus zu St. Denis, wo Bettler beyder-
 ley Geschlechts zu verschiedener Arbeit angehalten
 werden, es konnte aber nicht hinreichen. Die Ab-
 schaffung der Betteley war um so mehr zu wün-
 schen, da ein großer Theil dieser Leute nur Betrü-
 ger sind, die es in der Kunst sich krank zu stellen,
 sehr weit gebracht haben. Hieher gehören viele Epi-
 leptische und mit äußern Schäden, wie sie vorge-
 ben, Behaftete, hieher auch besonders die vielen Blin-
 den, welche man, von Hunden geleitet, mit Glöck-
 chen in der Stadt herumziehen sieht. Das Costume
 nämlich eines französischen blinden Bettlers, deren
 man so viele sieht, ist gewöhnlich folgendes: Ein
 Stock in der rechten, ein Becher mit einem Hand-
 griff und unten mit einer Glocke versehen in der
 linken Hand, in eben derselben eine Kette, mit wel-
 cher der voranziehende Hund am Halsbande gehal-
 ten wird. Der Blinde selbst singt gewöhnlich, oder
 er schreyt aus vollem Halse: *n'oubliez pas un pauvre
 aveugle — s'il'vous plait.* Die Hunde sind so abge-

richtet; daß sie immer dicht an den Häusern laufen und ich kenne einen Blinden, dessen Pudel jedesmal stehen bleibt, wenn das Gedränge in den Strassen zu groß wird, oder der Blinde über die Straße selbst gehen muß, oder ein Wagen kommt. Doch habe ich auch manchen gesehen, der, seine Blindheit momentan vergessend, sich nach seinem auf die Seite laufenden Hund umsah; die übrigen wissen ihn durch den Stock, welchen sie der Kette nachschlagen, schon wieder ins Geleise zu bringen. Andere Blinden lassen sich an einem Stocke von ihren Weibern, oder ihren Kindern führen und spielen auf der Clarinette gewöhnlich. Mehrere aus dem Blindeninstitute gehen ohne alle Führer, zum Theile selbst ohne Stock. Letztere betteln nicht.

Noch einige Worte über die

Militärspitäler.

Sie stehen unter einer besonderen Direction, und haben ihre eigene Pharmacopée, welche von Herrn *Parmentier* verfaßt ist. Die Arzeneien werden in einer *pharmacie centrale militaire* bereitet, und nur außerordentliche Verordnungen und eigene Compositionen der Ärzte in den Apotheken der einzelnen Spitäler verfertiget.

Sie können nur nach eingehohlter Erlaubniß gesehen werden, oder man muß von einem der Ärzte eingeführt seyn.

Hôpital de la garde impériale,

(rue St. Dominique, am Marsfelde.)

Das Locale ist nicht sehr angenehm, besonders die Säle sind nicht schön, aber die übrige Einrichtung ist um so zweckmäßiger und die Kranken werden sehr sorgfältig behandelt. Ordnung herrscht in einem hohen Grade. Die Kost ist in keinem Spital von Paris besser, als hier, der Arzt kann ganz nach seiner Willkühr und dem Appetite des Kranken gemäß die Speisen anordnen. Er ist überdies an keine Pharmacopée gebunden, und hat sich um die Preise der Mittel nicht zu bekümmern. Dieses benützt auch Herr Sue, um so mehr da seine Behandlungsweise zu den Brownschen Grundsätzen sich hinneigt. Die Kranken, deren das Spital 500 faßt, sind in folgende Abtheilungen gebracht:

- 1) Leichte acute und chronische Kranke in Zimmern von 10 — 15 Betten, mehr oder minder von einander getrennt.
- 2) Typhuskranke, in Zimmern von 3 — 4 Betten. Ein Reif wird über die Brust der Kranken gestellt, um den Druck der Decken abzuhalten.
- 3) Chirurgisch Kranke in Sälen.
- 4) Säle für Venerische.
- 5) Einzelne Zimmer für Tolle.

Die Reconvalescenten haben ihre besonderen Zimmer zu wenigen Betten. Eben so die Officiere.

Hôpital militaire de St. Louis,

(rue des recolets, faub. St. Martin.)

Erst seit wenigen Monaten ist diese Anstalt in einem Seitengebäude des *hôpital St. Louis* für die *garde de Paris* und die *garde départementale* errichtet. Das Spital ist übrigens nur eine Abtheilung dieses Hauses, stehet unter der *administration générale des hôpitaux civils* und wird von den Ärzten derselben Anstalt besorgt. Die Direction der Militair-spitäler bezahlt für jeden Kranken täglich 30 sous.

Die Säle sind, zu 10 — 15 Betten, im Ganzen für 300 Personen eingerichtet; die Kranken selbst aber abgetheilt in Fieberkranke, chirurgisch Kranke, Venerische und Krätzige, jede Classe wieder nach dem Grade der Krankheit, und außerdem sind *Reconvalescentenzimmer* da; die Säle selbst, wie in den meisten Spitälern, reinlich und einfach, halbe Vorhänge über dem Kopfe des Kranken u. s. w.

Für die übrigen in und um Paris liegenden Soldaten dient das

Hôpital du Val de Grâce,

(rue du faubourg St. Jacques.)

Ein sehr ansehnliches freystehendes Gebäude, dessen innere Einrichtung aber nichts Ausgezeichnetes hat. Die Säle sind zu 60 — 80, öfters in 4 Reihen zu dicht an einander gestellten, Betten einge-

richtet; das Ganze aber ist für 800 theils Fieber-, theils chirurgisch Kranke berechnet. Doch sind hiezu noch 300 Venerische und Krätziges zu zählen, welche sonst ein prächtiges Gebäude in St. Denis neben der berühmten Kirche bewohnten, das auch ausgezeichnet gut eingerichtet war, nun aber seit einigen Monaten ein Predigerseminarium ist. Diese Kranken machen indessen eine eigene Abtheilung aus und haben auch ihre besonderen Badezimmer. Zu wünschen wäre, daß, um den Eckel einiger Kranken zu beseitigen, ausschließlich Wannen für die im höheren Grade Angesteckten bestimmt würden. Für gefangene Kranken sind besondere Säle und einzelne Zimmer für Verbrecher bestimmt.

In diesem Spital wurden die ersten Versuche, durch die Dämpfe der Salzsäure, nach *Guyton-Morveau's* Methode, zu reinigen, mit dem besten Erfolge gemacht. Häufig werden die Kranken vorher in andere Säle gebracht, um die Dünste desto stärker sich verbreiten lassen zu können.

Die Herren *Piron*, *Chalibert* und *Pierre* sind Ärzte, die Herren *Barbier* und *Cognier* Chirurgen des Spitals.

Noch habe ich endlich das berühmte

Hotel des Invalides,

(faub. St. Germain)

zu erwähnen. Ein interessanter Ort, der die man-

nigfaltigsten Gefühle erregt! Gemeinschaftlich in langen Sälen, (Officiere in einzelnen Zimmern), wohnen hier mehrere hundert verstümmelte, oder auch unter den Waffen grau gewordene Krieger beysammen und erfreuen sich in dem schönen Pallast einer sorgfältigen Pflege. Eine angenehme Aussicht auf einer Seite über einen weiten freyen Platz, auf der andern nach dem Marsfelde hin und der école militaire, dann die Unterhaltung mit einer ziemlich reichen Bibliothek lassen ihnen die Abnahme ihrer Kräfte vergessen, während eine mit hunderten von Fahnen ausgeschmückte Kirche, die so manchem Fremden das Herz beengt, an kraftvollere Jahre sie erinnert.

Kranke bilden eine eigene Abtheilung, eben so Blinde; der berühmte Herr *Sabathier* ist als Chirurgus angestellt.

Die Anstalt kann alle Tage, besonders aber Sonntags, besucht werden und wird auch sehr fleißig, selbst von den Parisern, besucht. Schade, daß die Corridore in diesem schönen Gebäude zu dunkel und nicht luftig genug sind.

So viel von der Sorge für Arme und Kranke. Wir wollen nun einige Blicke auf das werfen, was zur Verhütung der Krankheiten geschehen ist und noch bey einigen Puncten der medicinisch-gerichtlichen Polizey verweilen. Ich komme zunächst auf das

Hôpital de la vaccine,

(rue du battoir n. 1, hinter der école de médecine.)

Die Inoculation geschieht zweymal in der Woche (Dienstags und Sonnabends um 12 Uhr), kann aber auch täglich vorgenommen werden, wenn Kinder da sind. Sie ist zunächst dem Herrn *Husson* übertragen, doch können auch andere Ärzte dort impfen und sich Gift verschaffen. Damit es aber hierzu nie an Materie fehle, so sind zwey Zimmer für Ammen eingerichtet, welche ihre geimpften Kinder neben sich in Wiegen haben. Gewöhnlich sind in der Anstalt fünf, deren jede außer ihrem Kinde noch ein Findelkind säugt, oder im Falle sie ihr schon geimpftes Kind einer anderen Amme außerhalb der Anstalt giebt, zwey Findelkinder übernehmen kann und dann doppelte Bezahlung erhält. Die Kinder bleiben 10 Tage in dem Spitale, dann werden sie ins hospice d'allaitement zurückgeschickt und es werden andere gehohlt, so wie man auch die Vorsicht hat, die Kinder an verschiedenen Tagen zu impfen. Auch kann, nach den Bedürfnissen des Hauses, die Zahl der Ammen vermehrt werden. Ein zweytes Zimmer mit 6 Betten dient für Kinder von 6 — 8 Jahren, welche nur für den Fall aufgenommen und unentgeltlich verpflegt werden, daß es die Verhältnisse der Ältern nicht erlauben, ihre Kinder einige Tage zu Hause zu behalten. Auch erlaubt man sehr furchtsamen wohlhabenden Ältern ihre Kinder ins Spital zu bringen. *Madame Dubois* hat die Aufsicht über diese Zimmer.

Noch habe ich zu bemerken, daß die Impfung vorzugsweise mit ausgehöhlten Nadeln geschieht, und die Aufbewahrung und Versendung des Giftes nach der Methode des Herrn *Bretonneau* mittelst in der Mitte erweiterten Haarröhrchen, welche, nachdem sie, beym Eintauchen des einen Endes in die Materie, sich gefüllt haben, an beyden mit Siegelack verpicht werden. Die auf diese Art erhaltene Materie ist nach zwey Monaten noch vollkommen brauchbar.

Diese Anstalt steht mit dem *comité de la vaccine* in engster Verbindung, welcher im Jahre 1800 von *de Liancourt* durch Subscription gebildet wurde, und besonders durch die Herren *Thouret* und *Husson* zu Stande kam. Er dirigirt das Impfungswesen in ganz Frankreich und steht mit der *administration des hôpitaux* und der *école de médecine* in Verbindung.

Ausserdem wird auch in mehreren *maisons de bienfaisance* geimpft, namentlich *rue St. Antoine*, *passage St. Pierre*, in der *rue St. Bernard* n. 31. *faub. St. Antoine* u. s. w. Die Mutter des Kindes erhält während des Verlaufs der Impfung täglich eine Ration Suppe, Brod und Fleisch.

Einige Verdienste in dieser Hinsicht hat auch die *société philanthropique*.

Außer den Ärzten impfen auch die Hebammen,

und sie werden hiezu besonders in den Hebammenschulen unterrichtet. Geistliche haben sich diesem Geschäfte besonders auf dem Lande mit vielem Erfolge unterzogen, auch impfen öfters die *soeurs de Charité*, *Präfecten*, *Maires* und eine Menge Privatpersonen. Die Ammen sind verpflichtet, die ihnen anvertrauten Kinder impfen zu lassen und es werden auch den Personen Belohnungen ertheilt, welche sich des Impfungsgeschäftes mit vieler Thätigkeit angenommen haben. Dennoch aber ist diese Impfung bey weitem nicht so sehr verbreitet, als es zu wünschen wäre und Blattern gehören keinesweges zu den seltenen Erscheinungen. Nach einer Berechnung vom Jahre XIII wurden in Frankreich bey nahe 400 000 Kinder geimpft, welches sonach $\frac{1}{3}$ der Geburten beträgt, diese zu 1 088 157 angeschlagen, wie sie im Jahre X waren. Ich berufe mich übrigens auf die Berichte, welche vom *comité central de la vaccine* gegeben werden w) und auf die verschiedenen in den Journalen zerstreuten Nachrichten.

In Hinsicht der weiteren Anstalten, welche die gerichtliche und Staats-Arzeneykunde betreffen, beschränke ich mich auf einige allgemeine und zwar die wichtigsten Anordnungen. Ich glaube geradezu behaupten zu dürfen, daß, so wie überhaupt die Me-

w) *Rapport du comité central de la vaccine* 1803. Ein zweyter erschien 1805, ein dritter 1806 und ein vierter wird nächstens dem Druck übergeben werden.

dicin, so besonders dieser Theil derselben ungleich größere Fortschritte in Deutschland, als in Frankreich gemacht hat. Ein Hauptgrund liegt darin, daß in Frankreich keine gerichtlichen Ärzte angestellt sind. Ein jeder approbirter Arzt kann sich vielmehr diesen Geschäften unterziehen, nachdem er, in Gegenwart gerichtlicher Personen, den Eid abgelegt hat, in dem vorliegenden Falle ganz nach seiner Überzeugung zu sprechen. In den Städten sind es häufig Ärzte, doch besonders Chirurgen, welche hiezu gewählt werden; die Präsidenten der Criminalcollegien halten sich überdiß meistens an einen Arzt, den sie vorzugsweise zu Rathe ziehen. Auf dem Lande aber geschehen die Berichte gewöhnlich durch *officiers de santé*, häufig äußerst unwissende Leute. Sie sind durch die marktschreyerischen Anzeigen, welche vorzüglich sie, noch vor wenigen Monaten, an den meisten Straßenecken den Vorübergehenden in die Hände drücken ließen (was jetzt verboten ist) nur zu sehr bekannt x). Da z. B. die Art der gerichtlichen

x) Nachdem sie nämlich fünf Jahre in Spitälern, oder sechs als Gehülften eines Arztes einige Routine erhalten, oder auch drey Jahre lang eine *école de médecine* besucht haben, so können sie, nach vorausgegangenem Examen vor einem eigens dazu ernannten Jury (s. den *code des médecins et pharmaciens* 1804) die Erlaubniß erhalten, *leichte* Krankheiten zu behandeln. Ich kann, außer den Anordnungen des *code criminel*, auch auf die Bemerkungen meines Freundes Herrn Doctor *Mare* verweisen in seiner kürzlich erschienenen Uebersetzung und Bearbeitung des *Rosischen* Handbuchs der gerichtlichen Medicin: *Manuel d'autopsie cadavérique médico-légale*.

Sectionen ganz dem Urtheile des *expert* überlassen ist, so sind ihre Berichte oft äußerst kurz und unvollständig, was um so schädlicher ist, indem diese zwar schon bey dem jury d'accusation zur Sprache kommen, aber doch vorzüglich bey dem jury criminel von entscheidender Wichtigkeit sind, und dann ist es gewöhnlich zu spät, weitere Untersuchungen an den Leichnamen anzustellen. Es ist aber zu hoffen, daß bey der neuen Criminalverfassung, mit der sich gegenwärtig das corps législatif beschäftigt, auch in dieser Hinsicht andere Verfügungen getroffen werden. Zur Verbesserung der medicinischen Polizey geschah bereits ein bedeutender Schritt durch die Errichtung des *comité de salubrité*, welcher dem hiesigen Polizeypräfecten sein Daseyn verdankt, doch nur für das *département de Seine* bestimmt ist. Er besteht aus Ärzten und hält seine Sitzungen auf der *préfecture de police*, um dieser seine Vorschläge und Bemerkungen mitzutheilen.

Um auf einzelne Puncte überzugehen, bemerke ich zunächst die Anstalten, welche für scheinodte Personen getroffen sind. Zu ihrer Rettung wurden bey den *commissaires de police* oder in deren Nachbarschaft Apparate niedergelegt, namentlich Vorrichtungen zu Tabaksklystieren, Essenzen, Bürsten u. s. w. Die Anweisung zum Gebrauche derselben, bis ein Arzt gerufen ist, wird dabey ausgegeben und überdiess von Zeit zu Zeit in den Straßen angeschlagen. Ist ein Spital in der Nähe, so kommt der Scheintodte in

dasselbe. Gelingt es nicht, ihn ins Leben zurückzurufen und weiß man nicht, wer er ist, so wird er in der *Morgue* (am Pont St. Michel) nebst den Kleidern ausgesetzt. Dahin kommen überhaupt alle todtgefundene unerkannte Personen. Eine gläserne Wand trennt die Abtheilung, in welcher die Todten auf schräge erhöhten Brettern liegen, von dem Eingange, in den die Vorübergehenden treten. Neben jedem hängen seine Kleider etwas auseinander gebreitet. Der Boden wird häufig mit Wasser begossen, welches in die Seine abfließt. Dieser Abtheilung gegen über ist eine zweyte für ausserordentliche Fälle, denn in ersterer können nur 12—15 liegen. Der nicht erkannte Todte bleibt so lange liegen, bis ein sehr hoher Grad der Fäulniß das Begraben nicht länger aufschieben läßt. Ein Aufseher wohnt im Hause und empfängt diejenigen, welche über einen der ausgesetzten Personen Nachricht zu geben wissen.

Überhaupt müssen alle Todte untersucht werden. Der Todesfall wird beym *commissaire de police* des Quartiers, oder unmittelbar bey dem zu diesem Geschäfte in den einzelnen Quartiers beauftragten *officier de santé* angezeigt, welcher dann ein Certificat ausstellt, daß er den Todten untersucht habe. Kommt ihm ein gerichtlicher Fall vor, so macht er davon bey einem *magistrat de sureté* die Anzeige und es wird dann die Section angeordnet. (S. Code Napoléon L. I. Tit. II. Chap. IV. Art. 77 und 81.)

Es bleibt mir nun nichts übrig, als zum Schlus-

se noch einige Worte über die Einrichtung des *conseil général d'administration des hospices civils* zu sagen, dessen ich am Anfange dieser Schrift und auch nachher öfters erwähnte. Er besteht aus den beyden Policeypräfecten, dem Erzbischoff und eilf anderen Mitgliedern und ein Blick auf das bisher Abgehandelte lehrt schon, welche mannigfaltige Geschäfte und Sorgen dieser Direction des gesammten Armenwesens obliegen. Dieser conseil général hat nämlich unter sich

1) die *commission d'administration des hospices civils*,

2) die *agence des secours à domicile*.

Diese hat 23 *maisons de bienfaisance* zu dirigiren, deren immer vier ein *comité central de bienfaisance* ausmachen, das vom *Maire* präsidiert wird. Hieher gehört alles, was auf das Armenwesen der Stadt Bezug hat, auch die Aufsicht über eine Spinnanstalt u. s. w. Die Austheilungen geschehen in den einzelnen Sectionen durch 48 *bureaux de bienfaisance*, welche man auf 23 zu reduciren bedacht ist, damit in jedem der oben genannten Häuser nur ein Einziges sich befinde.

3) Die *direction des nourrices*.

Das Nähere über die Verfassung dieser Direction des Armenwesens findet man in dem

Règlement pour l'administration des secours à domicile de la ville de Paris An. IX.

Règlement du conseil général d'administration des hospices civils de Paris An X. und endlich in den *Arrêtés et instructions concernant les bureaux de l'administration des hospices An X.*

Nun will ich auch noch einige Schriften anführen, welche nähere und umständlichere Nachrichten über die einzelnen Anstalten enthalten. Ich übergehe jedoch die in Deutschland herausgekommenen, weil diese sich ohnehin in den Händen der meisten Ärzte befinden, welche Paris besuchen und führe daher, außer den gelegentlich schon angegebenen, nur noch folgende französische auf:

Mémoires sur les hôpitaux de Paris par Tenon.

Par ordre du roi. Paris 1788.

Die interessanteste Schrift über den Zustand der Pariser Spitäler vor der Revolution, begleitet mit sehr lesenswerthen Bemerkungen über Einrichtung der Spitäler überhaupt, unter Beyfügung mehrerer Umrisse der Gebäude. Hiebey kann nachgelesen werden der *Code de l'hôpital général* 1786. 1 vol. in 4., eine Sammlung der erschienenen Verordnungen.

Rapport à la Convention nationale, au nom du comité de mendicité, sur les visites faites dans les hôpitaux de Paris. Par de Liancourt 1790.

Mit sehr vieler Freymüthigkeit geschrieben.

Récueil de mémoires sur les établissemens d'humanité. An VII. 18 Hefte.

Diese Sammlung enthält Übersetzungen verschiedener deutscher, englischer, spanischer und italienischer Aufsätze, die das Armenwesen betreffen und ge-

hört nur in so fern hieher, als sie auf Befehl des Ministers der innern Angelegenheiten veranstaltet wurde, um bey der neuen Einrichtung zu Rathe gezogen zu werden.

Rapport au conseil général des hospices sur les hôpitaux et hospices, les secours à domicile et la direction des nourrices. Par les cit. Camus et Duquesnoy. An XI. Hiezu noch besonders einige tableaux in Folio, das Rechnungswesen betreffend.

Man findet hier, wie in beyden vorhergehenden Schriften, weitläufige und offenherzige Beschreibung des Zustandes der einzelnen Spitäler unter Angabe der neuen Veränderungen.

Tableaux des indigens de la ville de Paris en l'an XII; divisés par age, sexe, professions et lieux de naissance. An XIII.

Diese kleine Schrift wurde nicht verkauft und kann daher nur bey den Mitgliedern des *conseil d'administration des hôpitaux* erhalten werden.

Comptes généraux des hôpitaux, hospices civils, enfans abandonnés, secours à domicile et direction des nourrices de la ville de Paris. An XIII. (de l'imprimerie des hôpitaux, rue St. Christophe n. 3, wo sie verkauft werden.)

Meistens Rechnungswesen, mit einigen Bemerkungen über das Jahr XI.

Nachrichten über die Ausgaben und die Einnahme in den Jahren XII und XIII erschienen vor we-

nigen Monaten in zwey Lieferungen und unter demselben Titel.

Essai sur la topographie physique et médicale de Paris. Par Audin-Rouviere. An II.

mit kurzen Nachrichten über dem damaligen Zustand der Spitäler.

Auch wird folgende Schrift bald erscheinen:

Précis de l'état actuel des hôpitaux et hospices de Paris, comparés à ce qu'ils étoient avant la révolution par Duehanoy, médecin, membre de la commission administrative des hôpitaux de Paris.

D e s

H e r a u s g e b e r s

N a c h s c h r i f t u n d Z u s ä t z e .

Nicht Neuheit vieler Nachrichten und Beobachtungen allein war es, die mich bewog, Herrn *Dr. Schweigger* zu vermögen, seine an mich innerhalb 3 Jahren aus Paris geschriebenen Briefe für das Publikum zu bearbeiten, sondern auch der Ton ruhiger und sicherer Beobachtung und einer Billigkeit und Milde im Urtheilen, wie sie nur bey vielseitiger Kenntniss der beurtheilten Gegenstände Statt finden kann. Ich erhielt diese Umarbeitung im November vorigen Jahrs und konnte bey Verzögerung des Abdrucks einige seitdem eingetretene Veränderungen, aus spätern Briefen, in beygefügtten Anmerkungen nachtragen.

Bey der Umarbeitung erhielt das Werk in Folge meiner Anfragen manche Erläuterungen, wodurch viele von mir früher entworfene Zusätze überflüssig wurden.

Unter Zeitumständen, wie die jetzigen, müssen wissenschaftliche Reisen deutscher Ärzte nach Frankreich immer seltener werden: desto willkommener aber dürften diese gedrängten Nachrichten den Kennern früherer, ähnlicher Schriften eines *Wardenburg*, *Frank*, *Friedländer* seyn, zumal da hier nicht das dort vollständig Beschriebene und noch Geltende, wie z. E. bey *Frank* die Nachrichten über die Einkünfte dieser Anstalten, deren Erhebung und Verwaltung, wiederholt ist.

Über öffentliche Anstalten und Sammlungen für andere Zweige der Naturforschung, wie Naturgeschichte, Botanik, obgleich der Herr Verfasser diese zu

einem Hauptgegenstande seiner Studien — auch in Paris — gemacht hat, ist hier absichtlich nichts gesagt worden, da detaillirte Nachrichten und gründliche Bemerkungen hierüber nur einem kleinern, besonders Theile deutscher Gelehrten interessant seyn können. Nachdem diese Schrift geendigt und in meinen Händen war, erhielt ihr würdiger Verfasser den ehrenvollen Ruf als ordentlicher Professor der Botanik an der Universität zu Königsberg, und wird nunmehr im Begriff seyn, von Paris dahin abzugehen. Den Gönner und Beförderer seiner Reise und wohl auch seines künftigen, wissenschaftlichen Lebens und Wirkens, dem diese Schrift gewidmet ist, und dessen redliches Wollen und Wirken für bessere Medizinal-Einrichtungen im hiesigen Lande das Schicksal nicht zur That werden ließ, rief sein König vor Kurzem auf den hohen Posten eines Finanzministers.

Damit des Verfassers wahres und edleres Verhältniß, so wie sein Ausdruck redlicher und herzlicher Gesinnung gegen diesen Gönner in seiner Reinheit und unzugänglich gewöhnlicher, kleinlicher Deutung erscheine, ließ ich die Vorrede, wie sie lange vor dem Eintritt jener äußeren Veränderungen geschrieben war.

Mancherley nicht eben erheiternde Betrachtungen werden sich aufmerksamen Lesern und Beurtheilern dieser Schrift aufdringen, und ich will keinem darin vorgreifen. Doch darf ich darauf aufmerksam machen, daß die Art und Weise, wie in Frankreich Heilkünstler gebildet und zu beschränkter oder unbeschränkter medizinischer und chirurgischer Praxis

authorisirt werden, wohl nicht die empfehlende Erwähnung verdient, die in einem, sonst der Beherzigung würdigen, Aufsätze im diesjährigen ersten Hefte der Heidelberger Jahrbücher für Literatur der Medizin, ausgesprochen ist.

Zur Bildung der Heilkünstler durch einzelne Ärzte oder in einzelnen Kranken-Anstalten bedarf es Meister in der Heilkunst, die keiner Nation erstehen werden, so lange ihre Ärzte, ohne jene allgemeine Bildung, die dem Verständniß aller Kunst und Wissenschaft vorausgehen muß, mehr zum Merken und Lernen leerer Formbeschreibungen und fortgeerbter Erklärungsweisen einiger dem medizinischen Fache zugewiesenen Naturerscheinungen abgerichtet, als zum sinnigen Beschauen und Erkennen ihrer Formbildungen unterrichtet werden. Auf solche Weise wird Kunsterfahrung und Wissen unmöglich, und es entsteht, was wir in unserer Zeit so häufig, und fast allein noch sehen, ein leeres Witzeln um die Gegenstände der Wissenschaft.

Dadurch, daß deutsche Ärzte, wenigstens zum Theil, wissen und aussprechen können, was uns fehlt, bekennen und bezeugen sie, daß wir voraus vor andern Nationen doch etwas haben, und daß, sobald in Deutschland würdige Verhältnisse für Bürger- und Menschenleben bestehen werden, auch der Arzt auf den seiner Bestimmung angemessenen, jetzt noch sehr verrückten, Standpunkt zurückkommen wird. Alle in dieser Beziehung störenden Mißverhältnisse in ihrem Ursprunge zu betrachten, ist hier der Ort nicht; das herrliche, geistvolle Buch von

Windischmann: Versuch über den Gang der Bildung in der heilenden Kunst 1809 wird jedem, dem Aufklärung hierüber eine ernstliche Angelegenheit ist, fühlen und errathen lassen, worauf es hiebey ankommt.

So lange aber die Verfolgung der Heilkunst, wie aller Kunst, fort dauert, deren Ausübung von Regierungen nur als mechanischer Staats- und Polizeydienst in Anspruch genommen wird; so lange die Ärzte selbst nur am Volksbedürfnis schmarozend sich anhalten und nähren, und dabey in kleinlichen Verwickelungen mit dem Volke über niedriges Interesse, über liederliches Geheimnis, über unnöthige und niedrige Dienste, die dem Reichen feil sind, während die nöthigsten dem Armen versagt bleiben, ihre moralische Würde in Gesinnung und Wandel, ja selbst in der öffentlichen Meynung verlieren und in unheiligem Berufe zum platten Cynismus herabsinken, wo sich endlich die frühern bessern Ahndungen, nicht ohne Kunst und Selbstverachtung, in dreiste Lügenhaftigkeit auflösen; so lange werden wir zwar geschickte und gelehrte Doctores, Chirurgen und Geburtshelfer haben, die zur Noth auch über das, was sie nicht wissen und nicht thun können, gelehrt und verkehrt genug zu plaudern verstehen: wir aber erkennen daran, daß die Zeit der ächten Meister in der Kunst noch fern ist.

Leider ist in dieser ungünstigen Schilderung von der schlechtesten Classe heutiger Medizinalpersonen noch nicht einmal die Rede, und ich übergehe gern ihre nähere Bezeichnung.

Dafs aber selbst die wahrhaft bessern Ärzte sich im Sinne des Volks immer noch als Charlatans, wenn auch der sublimisten Art, betrachtet sehen, denen man sich ohne Glauben, blos mit einem sogenannten Zutrauen nähert, das auf der Rückseite wahres Mißtrauen ist; die man bethörenden Charlatans der niedrigsten Classe gleichgültig aufopfert, kann niemanden befremden, denn es befremdet sie selber nicht. Doch wird auch Niemand, der das Werk und Wesen unserer Zeit begriffen hat, die hier erwogene Schuld den Ärzten, und wenigstens nicht ihnen allein zuschreiben, denn die meisten sind doch wenigstens ihres Zeitalters und die besseren auch seines Besten würdig und wollen nichts weiter seyn.

Der lichte, bessere Sinn, der in einzelnen Naturforschern, Ärzten und Philosophen leuchtend und anregend hervorbricht, ist noch immer von zu wenigen bemerkt, zu sehr getrübt und eingehüllt in ungünstige Formen und zu viele Worte, als dafs daraus ein neues Leben und ein fruchtbares Gedeihen der Naturwissenschaft als nahe geweissagt werden könnte.

Der Standpunkt für diese Ansicht eines kleinen Menschentheils, und somit auch eines Welttheils kann redlichen, thatkräftigen Männern, nicht fremd seyn, die in ihrem Innern unzweifelhaft sind über ihren Beruf zu einem Werke, sich aber im Äußern durch ein immer schreibendes, die Tagesmeynung regierendes Völklein oft daran gestört sehen. Literarische Zugvögel, oft vorzeitigen wärmenden Lichtstrahlen vertrauend, werden hier manches anzuklagen

finden. Sie mögen sich ihrer höhern Ansicht freuen und keine Nordluft sey ihnen tödlich!

Eine Erwägung unter vielen wollte ich hauptsächlich hiedurch veranlassen und vorbereiten, daß nämlich bey dieser Lage der Dinge aus Frankreich, dessen Staats-Einrichtungen allmählig immer mehr zu fremden Nationen übergehen, für diese in Deutschland gefühlten Bedürfnisse nichts zu hoffen sey. So rühmenswerth auch die von Jahr zu Jahr weiter gediehene Verbesserung, besonders der öffentlichen Kranken und Pfleganstalten ist, so sind doch die medizinischen Resultate, besonders in Rücksicht der Sterblichkeit, verglichen mit den in Deutschlands ähnlichen Anstalten, zu ungünstig, als daß man auch nur in diesem Punkte sich wesentliche Verbesserungen von dorthier versprechen könnte, zumal wenn man mit Herrn *Desessart*, als Resultat seines *Versuchs einer medizinischen Topographie des Cantons von Paris* annimmt, „daß es wenige so gesunde und vortheilhafte Gegenden giebt, als die des Cantons von Paris.“ Bey den vorzüglichern Kranken-Anstalten Deutschlands möchten wohl die wesentlichsten Einrichtungen wenigstens eben so gut, und manche sogar weit besser angetroffen werden, und es verdient bemerkt zu werden, daß meistens diejenigen Anstalten bey uns, deren Verwaltung ein Arzt vorsteht, die vorzüglichsten sind.

Mit Ausnahme des Herrn Pinel, dem eine Art von Direction über die Salpêtrière überlassen ist, sind in der Regel die französischen Hospitalärzte nur da, um zu

sagen; wo der Kranke liegen und was er von Nahrungs- und Arzneymitteln nehmen soll.

Nur das musterhafte Rechnungswesen über die Pariser Kranken- und Versorgungs-Anstalten, ist einer Ausnahme und besonderer Auszeichnung werth, da es bey der möglichsten Vollständigkeit und Genauigkeit die leichteste Übersicht gewährt, und meines Wissens in Deutschland noch bey keiner grossen Anstalt in gleichem Grade der Vollkommenheit in Ausübung ist. Bey der Einführung desselben in der Administration der hiesigen Irrenanstalt habe ich das darüber vorhandene S. 141 bereits angeführte Hauptwerk: *Comptes généraux des hôpitaux, des hospices civils etc. de la ville de Paris*, zum Grunde gelegt und kann es allen Verwaltungen ähnlicher öffentlicher Anstalten als nachahmungswerth empfehlen.

Auch andere Einrichtungen, wie z. B. die Todtenschau sind weit hinter ähnlichen Anstalten in Deutschland zurück. Letztere ist in Frankreich nach den bereits angeführten Bestimmungen des Code Napoleon eigentlich nur ein Act des Civilgerichtsbeamten, um den Todtenschein oder die schriftliche Erlaubniß zur Beerdigung geben zu können, zu welchem Zwecke er sich zum Verstorbenen verfügen und von dessen wirklich erfolgtem Ableben sich innerhalb 24 Stunden versichern soll. Äußern sich aber Zeichen oder Spuren eines gewaltsamen Todes, oder andere Umstände, welche diesfalls einen Verdacht erwecken: so darf die Beerdigung nicht eher geschehen, als bis ein Polizeybeamter, unter dem Beystande eines Doctors der Medizin oder der Chirurgie, über den Zustand des

Leichnams und über die sich darauf beziehenden Umstände und Verhältnisse, so wie über Vornamen, Geschlechtsnamen, Alter, Gewerbe, Geburts- und Wohnort des Verstorbenen und die deshalb eingezogenen Nachrichten ein Protokoll aufgenommen hat.

Wenn auch in den meisten Ländern Deutschlands noch nicht einmal dieser gerichtliche Act auf die hier beschriebene Art ausgeübt wird, so ist dagegen die Todtenschau längst in Oestreich, und in Wien seit mehr als 70 Jahren nicht nur für jenen gerichtlichen Zweck, sondern in ihrer ganzen vielumfassenden Bedeutung eingeführt. Sie wird nämlich vorgenommen 1) um zu wissen, an welcher Krankheit der Verlebte gestorben ist, 2) in welcher Pflege und unter welches Arztes oder Chirurgen Behandlung er krank war, 3) ob die Krankheit, die Leiche, oder die gebrauchte Kleidung, Geräthe etc. andern schädlich seyn oder eine ansteckende Krankheit verbreiten könne, 4) ob der Tod durch Jemandes Schuld, oder gewaltsam erfolgt sey, 5) um endemische und epidemische Krankheiten und deren Gefahr sogleich kennen zu lernen. Man sehe hierüber *Johns Lexikon der K. K. Medizinalgesetze 4ter Theil, S. 25 und 6ter Theil S. 458. u. f.* und vergleiche überhaupt die Medizinalgesetzgebung in Oestreich, die ohne Vorgang fremden Beyspiels, hauptsächlich zu *van Swietens* Zeit und dessen würdevoller Existenz und Wirksamkeit im Oestreichischen Staate vor allen andern hervorrage, die noch lange Zeit nach seinem Tode zu größerer Vollkommenheit gedieh, so daß sie nicht bedeutend zurückgeworfen werden konnte durch manche Mißgriffe neuerer Zeit, began-

gen selbst unter den Augen eines *Joh. Pet. Frank*, dessen Rath und Daseyn man gewiß nicht ungestraft für entbehrlich gehalten hat.

Die Zusätze, die ich der Schrift des Herrn *Dr. Schweigger* noch beyzufügen mir erlaube, in der Hoffnung, daß sie dem Leser nicht unwillkommen seyn dürften, muß ich nur auf wenige Gegenstände und einzelne Anstalten beschränken, um für einige Nachrichten über die Verfassung der französischen Feldspitäler und die darüber vorhandenen Gesetze Raum zu gewinnen, da deren Kenntniß für Deutschland in jetziger Zeit wichtig und zugleich selten ist, wie ich oft genug erfahren mußte.

Zu den Nachrichten über *Charenton* S. 8. seqq. bemerke ich, daß ich, aufmerksam gemacht durch eine Notiz im *Freymüthigen* Jahrg. 1805. No. 16. p. 64. Herrn *Dr. Schweigger* ersuchte, mir von dieser Anstalt, die bisher so gut als unbekannt war, eine genauere Kenntniß zu verschaffen. In jener Nachricht war nämlich gerühmt, daß der verstorbene Arzt der Anstalt, *Guastaldi* (von Herrn *Frank Castelli* genannt) von 499 Wahnsinnigen 161, also fast $\frac{1}{3}$ geheilt und als Beschäftigung und Heilmittel für die Irren auch theatralische Vorstellungen eingeführt habe. Aus den hier S. 8 mitgetheilten Nachrichten ergibt sich, daß der Arzt dieser Anstalt nur eine sehr beschränkte und blos medizinische Wirksamkeit hat, und daß die theatralischen Vorstellungen lediglich dem Director der Anstalt ihre Fortdauer verdanken, wodurch also jene Nachricht im *Freymüthigen* zu berichtigen ist. Über die Veran-

lassung zu diesen dem französischen National-Charakter auch in der Verstandes-Verrückung sehr angemessenen Schauspieler-Übungen erhielt ich von einem französischen Staatsbeamten, der diese Anstalt früher in Geschäftsaufträgen kennen lernte, die Erläuterung, daß ehemals, als die Anstalt zugleich noch Gefängniß und Correktions-Haus war, ein Mann, dessen Talente achtungswerther waren, als seine Auf-
führung, in seiner Gefangenschaft daselbst für das Personal des Hauses angemessene Schauspiele schrieb, die dann unter seiner Anleitung aufgeführt wurden.

Wie die Verwunderung erregende Angabe des Herrn *Pinels* in seinen bisherigen Schriften, daß nämlich die von ihm geheilten Wahnsinnigen sich verhalten zu den Ungeheilten, wie 1 zu 3, eigentlich zu verstehen sey, werden die Leser S. 7 und 8 befriedigend gelöst finden. Da die neue Ausgabe seines *Traité sur la manie* noch nicht erschienen ist, und er besonders in seinen theoretischen Ansichten als Repräsentant der neuesten französischen Medizin betrachtet werden kann, so verdiente seine neueste kleine Schrift nicht übersehen zu werden, die unter dem Titel: *Resultats d'observations et constructions des tables pour servir à déterminer le degré de probabilité de la guérison des aliénés, lu à la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national de France le 9. Février 1807. Paris 1808* in 4. erschien und die meines Wissens weder übersetzt noch irgendwo angezeigt worden ist.

Die Maximen seines Heilverfahrens, welche er in dem angeführten frühern Werke auseinandersetzt-

te, haben hienach einige Änderung erlitten und sind vorläufig in folgender Stelle der letztgedachten Schrift S. 19. u. f. angedeutet.

„J'ai donc pensé qu'il étoit plus sage de laisser en général la maladie parcourir ses diverses périodes d'état aigu, de déclin et de convalescence, sans trop troubler ni intervertir la marche de la nature, varier les moyens curatifs secondaires suivant les diverses espèces d'aliénation ou le caractère particulier des causes déterminantes, mais compter surtout sur les ressources puissantes de l'hygiène, en établissant dans l'hospice un ordre invariable et dont toutes les parties soient combinées de la manière la plus favorable a) au rétablissement lent et gradué de la raison. Cette méthode sera développée et rendue sensible par des exemples dans la seconde édition du *Traité de la manie*, et je me borne ici à la soumettre à l'épreuve des principes du calcul des probabilités en recueillant les résultats d'une expérience authentique de près de quatre années.“

Es ist nicht schwer, aus diesen an sich richtigen Bemerkungen zu errathen, worauf sich Herrn *Pinels*

a) La police intérieure d'un hospice d'aliénés doit être loin de se borner à une simple surveillance comme dans les autres établissemens publics consacrés aux infirmes; elle exige une étude particulière du caractère de chacun des aliénés pour réprimer avec sagesse leurs écarts, éviter tout ce qui peut les exaspérer, ne jamais perdre leur confiance, ou savoir toujours la regagner et contenir avec sévérité les gens de service. Cette tâche si difficile est remplie à la Salpêtrière avec autant de zèle que d'habileté, par M. Pussin, qui contribue si puissamment à la guérison des aliénés par cette sorte de traitement moral.

moralische Behandlung beschränke, mit welchem Namen die Franzosen das zu verstehen vorgeben, was ich vor 12 Jahren psychische Heilmethode zu nennen wagte und wovon in Deutschland seit 5 Jahren wenigstens viel geschrieben wird. Ich würde jene Benennung (*Traitement moral*) ganz angemessen finden und sogar mit der meinigen zu vertauschen wünschen, wenn die Bedeutung des Wortes „*moral*“ auch nur mit dem deutschen philosophischen Sinne desselben etwas gemein hätte, denn, wie ich schon gelegentlich in einem kleinen Aufsätze (S. N. 192 des Intell. Bl. der Allgem. Lit. Zeitung 1805) bemerkt habe, alle psychischen Kräfte des Menschen sind in ihrer Harmonie auch leicht als moralische zu erkennen. Diese ihre Beziehung und ihr Vereinigungspunct ist das Herz der Psyche im Menschen, ihm so nothwendig als das Pulsiren seiner physischen Lebensquelle, des Herzens in seiner Brust, nur vergänglich mit diesem und selbst damit vereinigt im Wort. Daher ist auch ein vollkommener Gegensatz der physischen Natur des Menschen, (wozu auch die Hälfte seiner Intelligenz, das gefährliche und blendende Licht des Menschenthieres — die seinem Bedürfnis und seinem Gelüste so leicht dienstbare Verstandes-Parthie gehört,) gegen die Psyche oder moralische Natur des Menschen nicht denkbar und findet sich auch im tiefsten Wahnsinne, ohne verletztes Gewissen und moralische Zurechnung nicht; doch trifft man sie oft nur nahe den Extremen an und ist Anfangs nur selten und für Augenblicke im Stande, die verworrenen Dissonanzen harmonisch aufzulösen. Es ist hier nicht

der Ort und überhaupt jetzt nicht die Zeit, wo man auf Verständniß und wahres Interesse für diesen Gegenstand in der Welt rechnen könnte; das ließe sich eben so gut im Allgemeinen aus dem Verstandes-Triumphe in den jetzigen Weltbegebenheiten, als aus den speciellsten Schriften über Verstandes-Verrücktheit erweisen. Bey mir aber liegt noch ein Hauptgrund für diesen unseligen Glauben in dem Umstande, daß ich durch mein unablässiges Bestreben seit zwölf Jahren noch nicht im Stande war, in meinen nächsten Umgebungen auch nur so viel Einsicht und Interesse für jenen Hauptgegenstand, an dem bisher meine Denk- und Thatkraft sich übte, zu erregen, als dazu gehört, um die bisher unter den traurigsten Hindernissen noch glücklich genug ausgefallenen Versuche der psychischen Heilmethode unter etwas günstigeren und hülfreicheren äußeren Bedingungen fortsetzen zu können.

Daß diese Bedingungen in Frankreich günstiger sind, als bey uns, sieht man aus den vorliegenden Nachrichten, und ich führe nur nachtragend hiezu an, daß das französische Gouvernement für diejenigen Armen, die es zu Heilversuchen bisher in die Anstalt nach *Charenton* schickte, täglich 1 Franc 50 Centimes bezahlte, und verschweige, was für Arme bey uns aufgewendet wird.

Alles was deutsche Schriftsteller über diese Methode zu sagen haben, es gebe sich noch so anspruchvoll für kritische oder wissenschaftliche Bearbeitung aus, wird und muß so lange leer und vergeblich bleiben, als nicht wahre Künstler mit ihrem Experiment vorausgegangen sind. Denn das Können ist vor dem Wissen,

sobald beydes, wie im gegenwärtigen Kulturstande, unglücklicher Weise getrennt seyn muß. Das Erkennen und Fördern dieses Experiments möchte daher in Deutschland vorerst das wichtigste seyn, was zu wünschen und zu thun wäre.

Eine andere zweckmäßige und nachahmungswürdige Verordnung in Frankreich, (*Code Napoléon L. I. Tit. XI. Chap. I au 50.*) trägt viel bey, jene günstigen äußeren Bedingungen zu vermehren. Dort ist nämlich ausdrücklich bestimmt, daß die Einkünfte eines Interdicirten (gerichtlich für blöd- oder wahnsinnig Erklärten) zur Erleichterung seines Schicksals *nothwendig verwendet werden müssen*. Je nachdem seine Krankheit und der Bestand seines Vermögens beschaffen ist, kann der Familienrath verordnen, daß er entweder in seiner Wohnung curirt oder in eine Privat-Heilanstalt (*Maison de santé*) oder selbst in eine öffentliche Verpflegungsanstalt gebracht werde ^{b)}. Bey uns hingegen ist häufig die Speculation schlechtgesinnter Verwandten solcher Blödsinnigen und Verrückten, die Vermögen haben, durch die Verfassung begünstigt. Froh darüber, daß letzerte nach gerichtlicher Wahnsinnigkeits-Erklärung weder heyrathen noch testiren können, behalten sie dieselben

b) Hiernach sind die deutschen Uebersetzungen des *Code Napoléon*, selbst die von Erhard in diesem Artickel zu berichtigen. Man vergleiche über die *maisons de santé*, S. 27 bis 38 und über die *Hospices* die Note S. I der vorliegenden Schrift *Traiter dans son domicile* bezeichnet hier offenbar nicht die häusliche Pflege des Wahnsinnigen, sondern die ärztliche Behandlung desselben.

bey sich in Aufsicht und Pflege, die oft schlecht genug ist, um von ihren Einkünften und am Ende auch von ihren Kapitalvermögen so viel als möglich zu erhalten.

Zu besondern Zusätzen bey den nun folgenden Artikeln dieser Schrift habe ich keine dringende Veranlassung gefunden.

Die interessanten Bemerkungen des Herrn Verf. S. 90 bis 94 über die zweifelhafte Zweckmäßigkeit der Findelhäuser würden gewiß eine noch tiefere Erörterung dieses Gegenstandes enthalten, wenn ihrem Verfasser vergönnt gewesen wäre, das Werk von T. R. *Malthus: Versuch über die Bedingung und Folgen der Volksvermehrung a. d. Engl. von Dr. Hegewisch, Altona 1807* zu kennen und zu berücksichtigen. Keinem Deutschen, der die Bedingungen der Bevölkerung zum Gegenstande seines Studiums macht, der künftig darüber schreiben will, oder Gesetze und Staatseinrichtungen zu entwerfen hat, darf dieses Buch, unstreitig das wichtigste Werk unserer Zeit in diesem Fache, fremd seyn. Der ökonomische — oder eigentlich brutale — Theil der Völkerkunde und ihrer Geschichte muß vollständig erkannt und begriffen seyn von jedem, der die Bedingungen des Zusammenlebens der Menschen für seine Zeit zu ordnen hat.

Kein Buch kann dazu bessere Anleitung geben, als *Malthus* treffliches Werk: nur gehört ein herzhafter und durch die läppische Humanitätsbildung unserer Zeit nicht gar zu geschwächter Leser dazu, um die hier aufgestellten Resultate unbefangen zu be-

trachten: Doch wird hier die einseitige und harte Consequenz des sonst so umsichtigen *Malthus*, die fast allein in seinen Urtheilen über die Schädlichkeit der Findel- und Entbindungsanstalten vorkommt, schon von selbst die wahren Bedingungen der Billigkeit entdecken lassen, unter welchen solche Anstalten wohlthätig, gerecht und nothwendig sind.

Entbindungshäuser sind eigentlich nichts anderes, als Krankenanstalten, wie die übrigen, die auch *Malthus* nur ehren und empfehlen kann. Es würde unmenschlich seyn, arme Schwangere in der Stunde der Geburt hüllos der Kälte, dem Mangel an Nahrung, Kleidung und Pflege, und also mit ihrer Frucht meistens dem sichern Tode zu überlassen, da selbst die um den Untergang ihrer schönsten Werke sonst wenig bekümmerte Mutter Natur den Thieren im Walde durch ihren Instinct ein Geburtslager auf fruchtbarer Erde und unter warmen Himmel angewiesen hat. Und wäre auch eine Staats-Verwaltung bis zur kalten Rechnungsmaschine erstorben, so würde sie dennoch finden, daß der Staat bey Befolgung von Grundsätzen, welche die Menschheit und die Natur beleidigen, mit dem hüllosen Kinde auch die erwachsene Mutter und zugleich die Gelegenheit verliere, den Reicheren im Staate wohlunterrichtete und geübte Geburtshelfer und Wehemütter zu geben; sie würde finden, daß sie bey Versorgung armer Waisen und Findlinge Gelegenheit bekommt zu Versuchen besserer Unterrichts und Erziehungsweisen und solcher neuer Beschäftigungs- und Erwerbsmittel, welchen

chen die Gewohnheit des Alten und die vorurtheilvolle öffentliche Meynung nicht willfährig entgegenkommt. Übrigens würde man auch finden, wenn man in den Bevölkerungslisten die von armen Müttern sowohl *in* als *aufser* der Ehe gebornen und gestorbenen Kinder absonderte, daß das Verhältniß dieser Gestorbenen zu diesen Gebornen noch viel größer und ungünstiger seyn würde, als in Findel- und Waisenhäusern, welche so gut und sorgfältig verwaltet werden, wie die zu Paris, ungeachtet ihres großen Umfanges.

Zum ferneren Beweise der außerordentlichen Sorgfalt, mit welcher die Verwaltung dieser Anstalt organisirt, die Geschäftsführung controlirt und dabey so mancher Fall berechnet ist, der in ähnlichen Häusern gewöhnlich übersehen wird, können folgende Notitzen dienen.

Die S. 85 in der Note angekündigten ausführlichen Nachrichten über diese Anstalten sind nämlich nunmehr (zu Anfange des Monats May 1809) erschienen unter dem Titel: *Memoire historique et instructif sur l'hospice de la maternité. Paris 1808.* Von dem erhaltenen Auszuge daraus finde ich nur folgende Ergänzungen nachzutragen für nöthig, da die historischen Nachrichten über den Ursprung und Fortgang dieser so wie der übrigen Anstalten bereits von *Friedländer* in seinem *Entwurf einer Geschichte der Armen etc.* 1804 richtig angegeben und in Deutschland bekannt sind.

Während der Revolution, besonders aber im Jahre 1793 litt die Anstalt äußerst durch Mangel an

Landammen wegen der Unmöglichkeit sie bezahlen zu können, und die Sterblichkeit war ungemein groß. Das jetzige Locale wurde in den Jahren IV—V eingerichtet, und besonders vom Jahre XI an wurde durch den *Conseil général d'administration des hospices* die jetzige bessere Verfassung eingeführt. Die Kinder bleiben unter der Fürsorge der Anstalt, bis sie 12 Jahre alt sind. Die im 9. Monat schwangern Weiber, welche sich in dieser Anstalt befinden, sind abgesondert 1) in geheyrathete arme Mütter, 2) in unverheyrathete Schwangere, 3) in öffentliche Mädchen, die schwanger wurden, deren Zahl aber am geringsten ist. Die Niedergekommenen haben in den ersten 24 Stunden zu erklären, ob sie ihr Kind säugen, oder einer Amme geben, oder dem Findelhaus überlassen wollen, welches letztere häufig geschieht.

In der Kapelle des im Jahre 1638 errichteten Findelhauses befindet sich eine treffliche Statue seines Stifters, (*Saint Vincent de Paule*) von *Stouf* im Jahr 1789 auf Befehl des Königs errichtet.

Über die nähern Verhältnisse der oft erwähnten *Meneurs* und Hausammen ist in den angeführten *Memoires* noch folgendes mitgetheilt:

Man nimmt dazu Landleute, welche eine Caution stellen können; 3000 Fr. diejenigen, welche jährlich nicht über 12000 Fr. in die Hände bekommen.

Hausammen (*nourrices sédentaires*) werden nur angenommen auf ein Zeugniß des Arztes darüber, daß sie fähig sind, zwey Kinder aufzuziehen; sie können aber nicht über 15 Monate in der Anstalt bleiben. Jede Landamme muß von dem *Maire* ih-

res Distrikts ein Zeugniß beybringen, welches ihr Signalement, Alter und Namen enthält, dann nicht nur über das Alter ihrer eigenen Kinder, sondern auch darüber Nachricht giebt, ob sie schon ein Kind aus dem Findelhause habe. Ein solches muß über 9 Monate alt seyn, bevor die Amme ein zweytes bekommen darf.

Die Wohnungen der Hausammen bestehen in 54 Zimmern, jedes zu einem Bett und 2 Wiegen. Ihr Gehalt ist geändert worden. Sie bekommen täglich 7 Sous für das Kind und 3 Fr. Belohnung, wenn sie die Anstalt verlassen, und man mit ihnen zufrieden war.

Zu den Wohnungen der Landammen sind eigene Säle bestimmt, welche zusammen 120 Betten haben. Kein *Meneur* darf auf einmal über 20 Ammen bringen. — Auch Weiber in Paris können, auf ein Attest vom Maire über ihre Moralität, Kinder zu säugen bekommen und erhalten gleiche Bezahlung, aber ohne Wohnung und Nahrung. Alle 3 Monate müssen sie Zeugnisse vom Leben des Kindes beybringen.

Wollen Personen solche Kinder als Pflegekinder annehmen, so müssen sie gerichtliche Zeugnisse beybringen, daß ihr Vermögen ihnen erlaubt, die Kinder zu erziehen und zu versorgen. Verheyrathete müssen die Einwilligung ihres Ehegatten dazu nachweisen, dann erst erhalten sie das Kind unter der Bedingung, alle 3 Monate über dasselbe Nachricht zu geben, und es auf Verlangen vorzuzeigen. Über das gerichtliche Verfahren bey förmlicher Annahme solcher Pflegekinder und über den Unterschied zwischen

derselben und der förmlichen Adoption oder Annahme an Kindesstatt ist im *Code Napoléon L. I. Tit. VIII. Sect. II. Chap. II.* das Nähere bestimmt.

Werden Kinder auf dem Lande krank, so werden sie von dem dortigen Officier de santé auf Kosten der Anstalt behandelt. Würde eine Amme venerisch, so wird sie nach Paris berufen und dort in die Kur genommen. Ausser den *Meneurs* bereisen 2 *Inspecteurs* jährlich vom Anfang April bis Ende Decembers alle Gegenden, wo Findelkinder sind, stat- ten Bericht an die Anstalt ab, sorgen dafür, daß die Kinder vaccinirt werden, auch haben sie das Ver- halten der Ammen, *Meneurs* u. s. w. zu untersuchen. Ein Mitglied des *Conseil administratif des hospices* ist als Vormund der Waisen und Findelkinder er- nannt. Vom Jahr 1640 bis 1. Jun. 1808 wurden 464,628 Kinder aufgenommen. Die geringere Zahl die oben S. 90 angegeben wurde, ist durch die da- selbst gemachte Bemerkung hinlänglich erläutert.

Das Gebärhaus enthält 82 Betten für Entbundene, 35 für der Niederkunft nahe Personen, 18 für Aufwärte- rinnen, 60 für solche Kinder, deren Mütter sich auf die erwähnte Art erklärt haben, daß sie solche be- halten und selbst säugen wollen. Die kreisenden Wei- ber befinden sich in einem abgesonderten Zimmer, (*Chambre de travail*) aus welchem sie bey herannahen- der Entbindung ins eigentliche Gebärzimmer (*Chambre d'accouchement*) getragen werden. Im Fall die Mut- ter das Kind behält, liefert die Anstalt ihr, während ihres Aufenthalts im Spitale, die nöthigen Kleidungs-

stücke fürs Kind. Will die Mutter ihr Kind einer Amme geben, so sorgt die Anstalt dafür.

In der Hebammenschule lernen die Hebammen ausser den Übungen in der Geburtshülfe und in der Giftpflanzenkunde auch Vacciniren und Aderlassen. Der Apotheker des Hauses giebt die botanischen Vorlesungen über die Giftpflanzen. Die Impfungen geschehen an Findelkindern, welche den Hausammen anvertraut werden.

Die Säle des Findelhauses sind abgetheilt und bestimmt

- 1) für Findelkinder,
- 2) zur *Infirmerie générale* für Hausammen und ihre Kinder, für Schwangere, Wärterinnen und Dienstmädchen.

Im Gebärhause sind die Säle abgetheilt

- 1) für Entbundene, 2) für Hebammen.

Der Arzt besucht die *Infirmerie générale*, die gesunden und kranken Entbundenen und die Hebammen; der Chirurgus die gesunden und kranken Findelkinder und die Landammen.

Der Chirurgus entscheidet über die Annahme der Ammen, und trifft alle Anordnungen über die Kinder. In seine Abtheilung kann jedoch auch der Arzt gerufen werden und umgekehrt.

Ansteckende Kranke kommen sogleich in andere Spitäler. Die Wartung der Kranken geschieht der Reihe nach durch die Hebammen aus der Schule.

Ein grosser Theil der Kinder stirbt noch an Verhärtungen des Zellgewebes (oder vielmehr an einer übermässigen Anfüllung des Zellgewebes der Haut mit

Fett, welches bey der Leichenöffnung als eine feste körnige Masse erscheint, die durch Hindernisse im Blutumlauf den Tod des Kindes nach sich zu ziehen scheint. Die übrigen Theile des Körpers sind gewöhnlich vollkommen gesund. Man hat durch Dampfbäder die Krankheit vermindert; doch ist sie im Winter noch sehr gemein, und nach dem Urtheil der Ärzte allein durch Verkältung hervorgebracht. Die Räucherungen geschehen mit Essig, Wachholder etc.

Im Kindbetterinfieber wendet *Chaussier* häufig und mit vielem Erfolge Dampfbäder an. Ein Kessel, mit Wasser und aromatischen Kräutern gefüllt, wird ans Bett auf glühende Kohlen gesetzt und die Dämpfe werden mittelst einer elastischen Röhre, die auf den Kessel geschraubt ist, unter das durch Reife etwas in die Höhe gehaltene Deckbette geleitet.

Da die Kinder nur wenige Tage im Findelhause bleiben, so ist dort die Sterblichkeit geringer, und nach der Berechnung vom Jahre XI—(1807) im Durchschnitte 1: 5, da sie in derselben Zeit unter den Kindern, die den Landammen anvertraut sind sich verhielt wie 5: 8. In den vorhergehenden Jahren, wo es an Landammen fehlte, und das Findelhaus mit Kindern überhäuft wurde, war die Sterblichkeit bey weitem größer.

Unter den Entbundenen war die Sterblichkeit in derselben Zeit wie 1: 23, welches durch zwey Kindbetterinfieber-Epidemien veranlaßt wurde. In der übrigen Zeit aber starben nur 1 von 32. Unter den im Gebärhause gebornen Kindern war das Verhältniß der Todtgeborenen zu den Lebenden 1: 21, der

Gestorbenen 1: 29. Von den in 5 Jahren angenommenen 508 Hausammen starben nur 2. Die Sterblichkeit der Kinder der Hausammen endlich war wie 1: 8.

Bey dem, was über den Unterricht der Taubstummen vom Herrn Verf. S. 105 u. f. gesagt ist, würde ich die später erhaltene Nachricht von Abrihtung einiger Taubstummen zum Clavierspielen mit Stillschweigen übergangen haben, wenn nicht einige deutsche Tagblattschreiber im Tone der Pariser auch bey uns *dieses in Paris nie gesehene Schauspiel* lobpreisend ankündigten, welches der *Abbé Sicard* dort an zwey jungen Taubstummen zeigt, die, von einem Herrn *Lavasseur* unterrichtet, das *Fortepiano* so vortrefflich spielen (?!) und so richtig Takt halten, daß man nicht begreift, wie dies bey Leuten möglich ist, denen es gänzlich an Gehör fehlt.

Die Mitglieder des National-Instituts und des *Conservatoire de musique*, die alle darüber im höchsten Grade erstaunt gewesen seyn sollen und besonders die namentlich angeführten Herren *Gossec*, *Gretry* und *Mehul* mögen solchen unverständigen Auslegern ihrer gewifs verständigeren Äusserungen den gebührenden Dank abstatten!

Von Deutschland aber, wo die Musik als Kunst mehr, als in Frankreich, heimisch ist, weiß ich gewifs, daß es Leute giebt, die über so etwas nicht erstaunen und wohl begreifen, daß taube Personen

das Fortepiano ganz wohl *schlagen* lernen und mehr Takt haben können, als andere, bey noch so großen hörenden Ohren; nur werden sie nicht entscheiden mögen, ob durch solche zwecklose Marter der Taubstummen mehr ihr Unglück verhöhnt, oder jene Kunst entweiht werde.

Wundern können sie sich nur darüber, daß Deutsche solchen Ausruf einer auf Paris berechneten Wunderthat nachlallen mögen, während sie für die längst gelungenen, und weit sinniger auf das Bedürfnis und die Bildung seiner Zöglinge berechneten Versuche unsers unermüdeten *Eschke* mehr als taubstumm sind, da sie davon nichts wissen und nichts sagen, denn sie haben Augen und sehen nicht etc. Ausser der oben S. 107 erwähnten Fertigkeit einiger Taubstummen, sich mit richtig sprechenden Personen zu unterreden, blos durch Aufmerken auf die Bewegung der Sprach-Werkzeuge, sah ich schon vor 6 Jahren Herrn *Eschke* in seiner Anstalt zu Berlin mit leise drückendem Finger auf dem bekleideten Rücken seiner Zöglinge Worte schreiben, die diese sogleich verstanden. Durch solche Übung des Gefühls und der Aufmerksamkeit ist den Taubstummen eine neue Art sich mitzutheilen gegeben, besonders unter Umständen, wo ihre übrigen Sprachmittel unnütz sind, z. B. in finsterner Nacht.

Was bey dem letzten Abschnitte dieser Schrift über **¶**einige Gegenstände der französischen Sanitätspo-

licey von S. 135 bis 139 noch zu bemerken und nachzutragen wäre, kann ich um so mehr übergehen, als das Meiste nur Rügen von Mängeln seyn würden, die in den meisten deutschen Ländern längst nicht mehr bekannt sind. Ein Übelstand jedoch ist zu auffallend, als daß ich denselben unberührt lassen könnte, zumal da er mitten in der Hauptstadt fortbesteht, ohne daß die große Menge der Einwohner hieran, wie man doch vermuthen sollte, ein Ärgerniß nimmt, oder auch nur eine ernstliche und anhaltende Mißbilligung darüber äußert.

In Deutschland, wo man seit 50 Jahren sogar die Todtengewölbe unter den Kirchen entweder gänzlich aufgehoben oder doch sehr eingeschränkt und besser verwahrt hat, ist es längst überflüssig zu sagen, daß alle Kirchhöfe außerhalb der Stadt angelegt werden müssen. In Paris aber ist dieser Übelstand noch nicht gehoben, was doch um so mehr zu wünschen wäre, als dort das Verfahren beym Begräbniß fast unglaublich ist, da die Begrabenen (!) mit der Atmosphäre der Lebenden zu sehr in Berührung bleiben und die Verbreitung der so widrigen als schädlichen Ausdünstung der Leichen zu unvollkommen verhindert wird.

Es werden nämlich Gruben gemacht, 25 bis 30 Fufs tief, und so lang und breit, als es das Local gestattet. Über die Öffnung wird ein Dach gebaut. Man setzt die Särge so dicht an einander, als möglich, und bedeckt sie nur oberflächlich mit Erde. Ist der Boden der Grube auf diese Art mit Särgen ausgefüllt, so setzt man eine zweyte Schicht darüber,

und so fort, bis die Grube nur noch 4 — 5 Fuß tief ist, wo sie dann mit Erde zugefüllt und bedeckt wird. Eine solche Grube enthält Tausende von Leichen und wird sonach erst in 12 bis 18 Monaten voll und zugeschüttet. So sehr man auch bemüht seyn mag, solche Gruben kühl zu erhalten, so verbreitet sich doch nicht selten in ihrem Umkreise ein unerträglicher Gestank. Lange Gewohnheit mag das Auffallende davon etwas mildern, das weite Fahren der Leichen aus der Mitte einer grossen Hauptstadt mag kostspielig seyn und seine Schwierigkeiten haben, Klerisey und Eigenthümer der dort zugleich vorhandenen Familien-Begräbnisse mögen Verlust dabey befürchten; ein solches Verfahren mit Todten ist und bleibt unwürdig und unzulänglich selbst für Zeiten der Noth, wo doch nur der policeyliche Gesichtspunkt eintreten kann, auf Schlachtfeldern wie in der Pest, bei Zuchthäusern wie bei Lazarethen, in welchen ein thörichtes Leben an verschuldeter schmählicher Krankheit endet. Hier ist schleunige Entfernung des Todten und seine sichere Verbergung vor den Lebenden geboten.

Aber in Zeiten, wo dem Menschen, bey Recht und Ordnung, mit einiger Würde zu leben vergönnt ist, wo der mit Haß und Thorheit versöhnende Tod für die Heiligkeit der Menschengestalt, in ihrer rührenden Ruhe, von allen Lebenden Achtung fordert, ist an jedem verwitternden Leichnam eine Sünde gegen die Menschheit verschuldet.

Alles was sterblich ist, scheut eine eckelnde Erinnerung an die Vergänglichkeit seiner Gattung.

Es läßt sich von der Einsicht und dem Eifer des für das *Departement de Seine* ohnlängst errichteten *Comité de salubrité* auch die allmähliche Besiegung der Hindernisse bei Abstellung dieses Übelstandes erwarten, zumal da in Frankreich die Policeygewalt nicht mit deutscher Gewohnheit und deutschem Rechte zu kämpfen hat, welches bey uns ehemals solche Maafsregeln zwar erschweren, aber nicht vereiteln konnte.

Abgesehen hiervon, so fühlt man sich bey dem Überblicke aller dieser der Armuth, dem Alter, und der Krankheit geweihten Anstalten und deren noch immer fortschreitender Verbesserung, durchdrungen von Dankbarkeit gegen die Männer die im Mittelpunkte einer verheerenden Revolution, nicht scheuend Mühe noch Gefahr, diese Denkmäler der bessern Gesinnung, der Gottes- und Menschen-Liebe ihrer Nation, zu retten wußten und selbst für jene Zeit wohlthätig machten, wo z. B. das halb zerstörte *Lyon* auch die meisten Fonds seiner sonst reichen und grossen Hospitäler verlor. Die Verdienste der jetzt unter dem Namen des *Conseil général* und der *Commission administrative* vereinigten und mit der Oberaufsicht und Verwaltung dieser Anstalten beauftragten Staatsbeamten sind gleicher Anerkennung werth; sie wurden nicht müde, an der Vervollkommnung dieser Anstalten zu arbeiten und ließen nichts unversucht, was sie diesem Ziele näher bringen konnte. Wie sehr sie nicht nur das Vertrauen der Regierung, sondern auch des Publikums besitzen, geht daraus hervor, daß die Fonds dieser Anstalten noch im letztem Jah-

re um mehr als drey Millionen Francs, blos durch Vermächtnisse und Schenkungen vermehrt wurden.

Je weniger man bey solchem Erfolge mühevoller Arbeiten freudige Glückwünsche unterdrücken kann, desto schmerzlicher ist, zu bemerken, daß in Deutschland zu Wenige um solchen Preis und auf diesem Wege Dank und Ruhm verdienen mögen. Im Gegentheile sind Beyspiele nicht selten, daß im Genuß bürgerlicher Ruhe dergleichen Institute mehr zurück als vorwärts kommen und unter nachlässiger Aufsicht und Verwaltung mehr von ihren Einkünften und Fonds verlieren, als gewinnen.

Die französischen Feldspitäler,

wie sie wirklich sind, glaubt man in Deutschland seit dem Jahre 1805 überall zu kennen, und fast an jedem Orte, wo sich ein solches Hospital von einiger Bedeutung befunden hat, kann man andere Urtheile und abweichende Beschreibungen davon hören. Sie waren zuweilen durch unmäßige Kostspieligkeit eine ungeheure Last der Städte und Länder und doch dabey den Kranken und verwundeten Soldaten nicht hülfreich genug. Bey der Unbekanntschaft der meisten deutschen Behörden mit der gesetzlichen Verfassung dieser Feldspitäler und der darüber vorhandenen Reglemens mußte man sich häufig auf die Billigkeit und Rechtlichkeit der französischen Befehlshaber, der Kriegs-Commissaire, der *Inspecteurs des hôpitaux* und der Ärzte allein verlassen, von denen viele diese Reglemens selbst nicht hatten, auch wohl wenig kannten, sondern mehr durch Routine das Äußere der Verfassung gelernt hatten. Hierüber äußert selbst der um die Gesetzgebung über diesen Gegenstand sehr verdiente Minister *Dejean* seine Besorgnisse in der Instruction vom 26. November 1806, wo es im 64. Artikel heißt: „Quoique les différentes circulaires citées dans la présente instruction soient pour la plupart imprimées, il a paru nécessaire d'en rappeler les dispositions, afin d'éviter que, sous prétexte d'ignorance, elles ne fussent pas généralement suivies.“

In Deutschland waren diese Reglemens nicht oh-

ne Schwierigkeiten zu bekommen; da man sie fast allein aus den *Bureaux* der französischen Minister zu Paris erhalten konnte. Nur mit diesen Gesetzen in der Hand war man im Stande ungemessenen und unbilligen Foderungen ein Ziel zu setzen. Ich selbst konnte damit bey der mir übertragenen neuen Einrichtung des hiesigen französischen Militärlazareths bewirken, daß der vorherige Aufwand, der für 100 Mann in 30 Tagen 4195 fl. 7 kr. rheinl. betrug, auf 2634 fl. 53 kr. rheinl. eingeschränkt und also bey dieser angenommenen Krankenzahl monatlich eine Summe von 1560 fl. 14 kr. erspart wurde.

Erst jetzt sind diese Verordnungen ohne besondere Schwierigkeiten zu haben, nachdem (im Monat May d. J.) zu Paris eine vollständige Sammlung davon im Druck erschienen ist, unter dem Titel: *Recueil général des lois, reglemens, decisions et circulaires sur le service des hôpitaux militaires par Charles Courtin, sous-chef au directoire central des hôpitaux militaires. Paris 1809. 2 Bände in 8. Der dritte Band in 4. enthält die erläuternden Tabellen.* Auffallend bleibt es immer, daß in Deutschland, wo man die unbedeutendsten oft, eben so geschmacklos als unfleißig ausgearbeiteten Verordnungen im Sanitätswesen mit kleinlicher Sorgfalt sammlet, nicht längst ein wohlfeiler Abdruck dieser Reglemens mit einer Übersetzung ist veranstaltet worden. Für die hier berührte Absicht wäre eine Auswahl der auch auf die französischen Armeen in Deutschland anwendbaren Verordnungen, die ich unten näher bezeichnen werde, vollkommen hinreichend, da die früheren

jetzt aufgehobenen dem deutschen Publikum durch *Wedekinds Nachrichten über das französische Kriegsspitalwesen* 1. und 2. Band 1797 und 1798 längst bekannt sind, und Gelehrte oder Geschäftsmänner, für welche das Studium dieser Gesetzgebung ein besonderes Interesse hat, sich des vorhin erwähnten neuesten Hauptwerks bedienen können.

Eine Vergleichung dieser neuesten Gesetzgebung mit den ähnlichen schon älteren Verordnungen in anderen Staaten, z. E. mit dem *Königl. Preuss. Feldlazareth-Reglement*, oder mit dem *Reglement für die K. K. Feld-Chirurgen auf Befehl Sr. K. K. apostol. Majestät Joseph II. von J. A. v. Brambilla* (vid. *Johns Lexik.* 3^{ten} Thl. von Seite 5 bis 334) wird, was die wesentlichsten Punkte betrifft, gar nicht zum Nachtheile, besonders des letztern, ausfallen. Schon das frühere österreichische Reglement vom J. 1779 konnte, was Richtigkeit der Grundsätze betrifft, für jene Zeit als gelungen betrachtet werden. Es wurde aber unzulänglich und unpassend, durch die Veränderungen der Feldlazareth-Verfassung, welche mit der Stiftung der medicinisch-chirurgischen Lehranstalt zu Bildung der Militär-Ärzte und durch deren Erhebung zu einer Akademie, mit den Vorrechten der österreichischen Universitäten, eintraten. Durch diese für einen großen Zweck grös angelegte, reich ausgestattete und mit immer gleichem Ruhme bis jetzt bestehende Josephinische Akademie war in Europa das erste Beyspiel und die Möglichkeit gegeben, die Ausübung guter Lazarethgesetze bey großen Armeen allgemein zu machen. Bey dem hier mög-

lichen Unterrichte und der damit verbundenen Übung in allen Zweigen des Gesundheitsdienstes kann man die Bildung chirurgischer Militairärzte und überhaupt die Vereinigung der Chirurgie und Medicin zugeben, ja sogar wünschen. Talent und Neigung der so für beyde unterrichteten und geübten Medicinalpersonen, je nachdem sich die Einen zur Beobachtung und Behandlung innerer Krankheiten hingezogen, die Andern zur Ausübung wichtiger chirurgischer Operationen berufen fühlen, wird von selbst den einzigen Unterschied hervorbringen, der hier statt finden darf. Wenn dann der das Ganze regierende Arzt auch von Charakter und Einsicht der rechte ist, so wird die Armee an allen ihren Medicinalpersonen auf dem Schlachtfelde, Chirurgen, bey herrschenden Epidemien Ärzte, in ihren gewöhnlichen Feldhospitälern aber beydes haben und alle kleinliche Beschränkung der Chirurgen wird überflüssig seyn.

In Ostreich ist dieses natürliche und wahre Verhältniß schon jetzt wenigstens möglich; in Preussen, wo das von Ostreich in der Josephinischen Akademie aufgestellte Beyspiel vor 15 Jahren die Errichtung der medicinisch-chirurgischen Pepiniere veranlafte, würde es vielleicht eben dahin gekommen seyn. Wenn aber die französische Regierung zu Anfange des Jahrs 1807 den Plan hatte (vid. Hrn. *Gilberts* Abhandlung: Über die Krankheiten, welche während des preussisch-polnischen Feldzugs der französischen Armee herrschten. A. d. Franz. übers. von Dr. Bock 1808. S. 17 — 22.) bey einer neuen Organisation des Militair-Lazareth-

Dien-

Dienstes die Stelle der Feldärzte durch Wundärzte unter dem Titel *médecins chirurgiens*, wie in Oestreich und Preussen, zu ersetzen, so war dieses Project zum wenigsten gar nicht vorbereitet, und dessen Ausführung, wie Hr. *Gilbert* richtig bemerkt, unmöglich bis zu dem Augenblicke, wo alle Wundärzte der Armee die einem Arzte nöthige wissenschaftliche Bildung erhalten haben.

In frühern Zeiten war überall die Verfassung der Feldspitäler im allgemeinen schlecht und nur wenn ein wohldenkender, einsichtsvoller commandirender General mit einem gleichgesinnten Oberfeldarzte sich verstand, kam als Ausnahme eine bessere Verpflegung erkrankter und blessirter Krieger zu Stande. Die ersten vorzüglichsten Feldärzte hatte Deutschland und England. Die Oestreichische und dann die Preussische Gesetzgebung in diesem Fache zeichnete sich am frühesten aus. In Frankreich war vor der Revolution hieran wenig gedacht. Aber seit dieser wurde die Verpflegung des kranken Soldaten im Felde ein Gegenstand vieler Sorge und trefflicher Verordnungen. Einer der ersten Beweise solcher bisher nicht gewöhnlicher Sorgfalt für eine in fremdem Lande Krieg-führende Armee war die Belehrung der Feldärzte und Chirurgen bey der italiänischen Armee im J. 1796 unter dem Titel: *Avis sur les moyens de conserver ou de rétablir la santé des troupes à l'armée d'Italie par les Inspecteurs généraux du service de santé des armées. Prairial, an IV.*

Diese Belehrung mußte von den beyden General-Inspectoren des Gesundheitsdienstes bey der großen

Armee, der Herren La Coste und Percy, im Jahr 1806 nach den Umständen, in welchen sich damals dieselbe befand, umgearbeitet werden und diese Umarbeitung erschien im Druck, datirt vom 1. October 1806 aus dem Hauptquartier der großen Armee unter dem Titel: *De la santé des troupes à la grande armée, par le premier Médecin et le Chirurgien en chef, inspecteurs généraux du service de santé des armées, officiers de la legion d'honneur.* Strasbourg 1806. in 4.

So glücklich die Idee ist, die mit ausländischer Literatur unbekannten französischen Feld-Chirurgen und Ärzte über die, in fremden von der Armee betretenen Ländern eigenthümlichen, Krankheits-Ursachen und deren Vorbeugungs- und Heilmittel zu unterrichten, so wenig scheint dieser letztere Versuch gelungen zu seyn, da die Herren Redactoren dieses Unterichts selbst eine zu große Unbekanntschaft mit Deutschlands physischer Beschaffenheit, Lebensweise und medicinischer Literatur verrathen. Zuvor ist darin der Nationalsinn der französischen Truppen gelobt, durch welchen sie, ohne weitere Belehrung, in Deutschland den unmäßigen Genuß der erschlaffenden und Säure erzeugenden vegetabilischen Nahrungsmittel, den nachtheiligen Einfluß zu großer Ofenwärme, der in Häusern und Zimmern eingeschlossen und zu wenig erneuerten Luft, und den Gebrauch der Federbetten zu vermeiden wußten.

Hierauf wird im ersten Abschnitte unter der Aufschrift: *Topographie* behauptet, daß in der physi-

schen Landesbeschaffenheit von einem Ende Deutschlands bis zum andern eine Gleichförmigkeit herrsche, die selbst im Charakter seiner Bewohner nicht zu verkennen sey: daß die Winde nicht so veränderlich seyen, als in Holland und an den nördlichen Küsten Frankreichs, und daß in den härtesten Wintern das Thermometer in Deutschland selten tiefer falle, als auf dem Observatorium zu Paris. Ferner erfahren wir darin, daß die in Deutschland *seltenen* Sümpfe und stehenden Wasser nur als wenig schädlich betrachtet werden dürfen, und obgleich alle Lebensmittel von vortrefflicher Beschaffenheit und in kaum erschöpflicher Menge vorhanden seyen, so sollen die Deutschen doch eine so üble Methode in Behandlung ihres vortrefflichen Mehles beym Kneten und Backen haben, daß das Brod unendlich schlechter (*infiniment inférieur*) werde, als das, was man in Frankreich mit weniger vollkommenen Materialien zu backen versteht. Epidemische Krankheiten sollen in Deutschland selten, und endemische, mit Ausnahme des Kropfs in *Kärnthen* und *Steyermark*, darin nur wenige vorkommen. Obgleich die Feldärzte der großen Armee am Schlusse dieses Unterrichts, (S. 105) wo es heißt: *Encore quelques momens. . . . Lorsque l'aveu fait à Vienne, nil ortum tale, aura été suivi à Berlin de celui, nil oriturum alias, tous les intérêts étrangers se trouveront absorbés par l'intérêt de toutes les perfections, dont la France est susceptible*, nach Berlin adressirt waren, so ist doch darin von medicinischen Ortsbeschreibungen nichts zu finden, außer

einer sehr kurzen und ungünstigen Schilderung von *Wien*.

Hierauf schließt dieser Abschnitt mit folgenden Bemerkungen:

(Auteurs à consulter). On peut consulter, avec beaucoup de fruit sur la topographie générale de l'Allemagne, l'histoire naturelle de ce pays par Bechstein; Quant aux topographies spéciales, il n'est pas en Europe d'état où elles soient aussi prodigieusement multipliées.

Il résulte de cet exposé, que l'Allemagne proprement dite est un des pays de l'Europe les plus avantageusement situés pour la santé et pourvu avec le plus d'abondance de tout ce qui est nécessaire à l'homme.

Nulle autre région ne pouvoit offrir aussi long temps à des armées nombreuses les ressources nécessaires; nulle autre n'est susceptible, de réparer aussi promptement les calamités inséparables de la guerre.

Heureux ces peuples, lorsqu'une confédération solide et imposante leur permettra de jouir, pour des siècles, du fruit de leurs travaux et de leur industrie!

Diese kurzen Auszüge aus dem ersten Abschnitte werden zur Würdigung jenes Machwerks ohne weitere Bemerkungen hinreichen.

Über die Einrichtung und Verfassung der Apotheken in Militair-Spitälern erschien von der Central-Direction derselben zu Paris unter dem 5. December 1806 eine *Instruction pour les pharmaciens chargés de dépôts de médicamens et les pharmaciens en chef des hôpitaux militaires*, welche außer

den 10 beygefügten Modelen und Formeln zu Tabellen und Rechnungen, 95 Artikel enthält, deren Bestimmungen aber auf Feldspitäler während eines Kriegs in policirten Ländern Europas, die für Frankreich Ausland sind, fast gar keine Anwendung leiden. Denn so sind z. B. bey der bessern Apotheken-Verfassung in den meisten deutschen Ländern die vorgeschriebenen Medicamenten - *depôts* und die dazu angeordneten *modi acquirendi* nicht rathsam und wohl auch nicht möglich.

Der Apotheker requirirt aus den Orts-Apotheken in grossen Quantitäten die ihm nöthigen Arzneymittel, unter welchen aber der deutsche Arzt seine besten Mittel, mit Ausnahme der in den französischen Militär-Spitälern noch sehr reichlich gebrauchten Chinarinde, vergebens suchen wird. Wir haben in Deutschland *Pharmaciens en chef* gesehen, welche z. B. das Hahnemannsche Quecksilber-Präparat auch nicht dem Namen nach kannten. Doch verdienen aus der angeführten Instruction die Artikel 69 und 70, gegen welche so häufig gefehlt wird, ausdrückliche Erwähnung.

In denselben ist geordnet, daß der *Pharmacien en chef* eines Hospitals verantwortlich ist über die Verwendung und Vertheilung der ihm anvertrauten Arzneyen und Nahrungsmittel. Er muß darüber wachen, daß sie lediglich zu Behandlung derjenigen Kranken angewendet werden, welche in den *Cahiers de visite* eingetragen sind, und muß darüber in der vorgeschriebenen Form Rechnung führen und ablegen. Er darf nicht anders, weder Brod noch Wein, noch

Brandwein, Milch oder Zucker weggeben, als nur unter der Form von Arzneyen und zu Folge der im *Cahier de visite* eingetragenen Verordnungen.

Das Apothekerbuch für die französischen Militär-Spitäler erschien zu Paris im J. 1804 (An. XIII.) unter dem Titel: *Formulaire pharmaceutique à l'usage des hôpitaux militaires. Chez Méquignon l'aîné, Libraire de l'école et de la société de medecine etc.* und ist, was den eigentlich pharmaceutischen Theil desselben betrifft, seit einem Jahre in deutscher Übersetzung bekannt. (Man sehe *Trommsdorfs* neue deutsche Pharmacopoe dem jetzigen Zustande der Arzneykunde und Pharmacie angemessen. Nebst einem Anhange, welcher die französische Militair-Pharmacopoe enthält, gr. 8. Erfurt 1808.)

Dieses *Formulaire* hat für deutsche Ärzte durchaus keinen Werth.

Mehrere Präparate und zusammengesetzte Arzneyen darin erscheinen diesen mit Recht als ein mühsam und allenfalls dem Auge gefällig zubereitetes *Nichts*. Nachdem die französischen Soldaten das Brandweintrinken, Tobackrauchen und überhaupt die Unmäßigkeit der nordischen Soldaten im Essen und Trinken gelernt und zum Theil sich auch angewöhnt haben, sieht man nicht ein, was die gewöhnlich sehr geringen Dosen unwirksamer Arzneymittel den Erkrankten helfen sollen, während sie, wenigstens in vielen Feldspitälern in Deutschland, den Magen mit Speisen, Bier, Wein und überdies mit einer beliebigen Menge von Tisane füllen dürfen. Dieß alles wird noch unbegreiflicher, wenn man erwägt daß selbst

die beyden Herrn General-Inspectoren des Gesundheitsdienstes der Armeen in ihrer vorhin S. 24 angeführten Belehrung ausdrücklich erinnern: in Deutschland „*ou les Fibres ont besoin de stimulans actifs, de boissons légèrement échauffantes et diffusibles, pour parler cette fois le langage de Brown*“ sey der Genuß des Biers und säuerlicher Getränke den Soldaten nicht dienlich, dagegen aber Wein und mäßiger Genuß der Liqueurs zu empfehlen.

Deutsche Ärzte werden vielleicht mit mir behaupten, daß Niemand so sehr, als der Soldat, vor der Gewohnheit an geistige Getränke bewahrt werden sollte, weil bey dem Genuß derselben schwerlich zu vermeiden ist, daß der verwöhnte Soldat bey befriedigter, oder auch nicht befriedigter Forderung, nicht seine Waffen zu mißbrauchen geneigt seyn sollte. Zweckmäßiger möchte es seyn, diese Getränke aus der Diät des Soldaten, bey gewöhnlichem Dienste, ganz zu entfernen und dagegen sie ihm in den besondern Fällen, wo schädliche Witterung, ungewöhnliche Kraftanstrengung etc. es erfordern, als Vorbauungs- oder Stärkungsmittel in bestimmter Qualität und Quantität zu reichen.

Übrigens enthält die französische Militair-Pharmacopoe noch eine Anweisung zur Luftreinigung und zu den salzsauern Räucherungen, desgleichen zum Sammeln und Aufbewahren der officinellen Kräuter und Canthariden, ferner ein Schema zum *Cahier de visite* mit Erklärung der dabey gewöhnlichen Abreviaturen, einen État zu einer Noth-Apotheke,

um in vorkommenden Fällen die erste Hülfe leisten zu können.

Das darin für Ärzte und Apotheker vorgeschriebene neue französische Maafs und Gewicht scheint, ungeachtet vielfältiger Erinnerungen der höchsten Behörde, noch bis jetzt nicht allgemein eingeführt zu seyn, da sich die französischen Feldärzte noch immer der vorigen Gewichts-Benennungen bedienen.

Hätten die französischen Ärzte über das für jeden verschiedenen Krankheitszustand passende Regime, und überhaupt über die gesammte Krankenpflege, auf welche nun einmal das meiste ankommt, belehrende Erfahrungen angestellt und in Anwendung derselben bedeutende Fortschritte gemacht, so könnte man darüber hinwegsehen, daß sie seit mehr als 100 Jahren eine meist unwirksame *Materia medica* beybehalten, deren wenige ziemlich unwesentliche Veränderungen sich nach den verschiedenen Ausgaben des Lemery'schen Apothekerbuchs ohngefähr würdigen lassen. Dann liesse sich wenigstens rühmen, daß in Frankreich nicht, wie bisher so oft in Deutschland, die starkwirkenden Mittel, z. B. die vegetabilischen und mineralischen Gifte, Metallkalke und die Menge geistiger Mittel von Unerfahrenen mit jeder neuen Theorie anders angewendet, daß heisst in den meisten Fällen gemißbraucht werden konnten.

Selbst die hie und da in Frankreich auf kurze Zeit eingetretene Veränderung der sogenannten medicinischen Theorien und Erklärungsweisen der Krankheiten, hatte auf die gewohnte Behandlungsart dersel-

ben keinen Einfluss und man kann' noch täglich bemerken, daß französische Ärzte die bey jeder Krankheitsform gewohnte Reihe von Arzneymitteln anwenden, wenn auch die von ihnen angenommene Erklärung der Krankheitsursachen, etwa nach *Beau-
me's* Chemismus, oder nach *Pinel's* Eklekticismus noch so verschieden seyn sollte.

Die noch geltenden Verordnungen, welche die gegenwärtige Verfassung der französischen Feldspitäler bestimmen, sind folgende:

- 1) Arrêté des consuls de la république, concernant les hôpitaux militaires, du 24. Thermidor, an VIII. de la republique une et indivisible — 8. 103 Seiten.
- 2) Diejenigen 39 Artikel aus dem weitläufigen über die neue Organisation der Hospitäler ergangenen Arrêté vom 9. Frim. an XII, welche die Behandlung kranker Militair-Personen in Civilspitälern betreffen, worinn man der Kostenersparung wegen eigene Säle für Soldaten eingerichtet hatte, sind besonders abgedruckt und unter dem 7. Messidor an XII. von dem Minister und Directeur de l'administration de la guerre, Grafen Dejean, den *Commissaires ordonnateurs* und den *Commissions administratives des hospices civils* zur Befolgung bekannt gemacht worden.
- 3) Das Kayserl. K. Décret vom 10. April 1806 betrifft in 4 Artikeln bloß die Aufhebung der *Conseils d'administration actuelle des hôpitaux militaires sédentaires*, welche durch *Inspecteurs* ersetzt werden, und

- 4) das *Réglement* vom 18. September 1806 welches in 25 Artikeln die Geschäfte und Pflichten der *Inspecteurs* und Okonomen bestimmt.
- 5) *Instruction pour la reprise du service des hôpitaux permanens, en exécution du décret du 10. avril 1806 et pour la gestion de nouveaux comptables créés par ce même décret de 26. November 1806* mit 15 Beylagen, die theils *Tableaux* zu Führung und Anfertigung der Rechnungen, theils kurze suppletorische Verordnungen des Ministers etc. Dejean enthalten.

Der Inhalt der 64 Artikel dieser Instruction ist in ihrer Überschrift hinlänglich ausgedrückt, und sie ist mit den unter No. 3 und 4 genannten Piécen im December 1806 zu Paris in der kaiserlichen Buchdruckerey zusammen gedruckt erschienen.

Es ist hier nicht der Ort, ins Einzelne dieser Gesetzgebung einzugehen; denn es würde dazu ein eigenes Werk erforderlich seyn. Der Geist derselben ist aus wenigen Andeutungen leicht zu errathen.

Unter allen ist die unter No. I genannte Verordnung die vorzüglichste, ein in seinen Theilen ziemlich zusammenstimmendes Ganze, musterhaft in Entscheidung vieler einzelnen, die Lazareth-Polizey und Krankenpflege betreffenden Fälle und selbst in Richtigkeit der Grundsätze über ökonomische Ordnung, und über die Disciplin des untern Dienstpersonals.

Dieses *Arrêté* handelt in 42 Abschnitten und 493 Artikeln von der Einrichtung der Feldspitäler und deren Eintheilung in permanente, temporäre und am-

bulante, von der Wahl des Locals, von innerer Einrichtung und Benutzung des Raumes; von dem, was bey Aufnahme der Kranken und Blessirten, und bey deren Transport aus einem Spital ins andere, zu beobachten ist; von der abgesonderten Behandlung der Venerischen und Krätzigen in eigenen Spitälern.

Diese zuletzt genannten Übel von beyderley Art sollen, wenn sie leicht und einfach sind, in keinem Spitale, sondern in der Caserne behandelt werden.

Hierauf werden die Verhältnisse und Obliegenheiten der verschiedenen Medicinal-Personen bis zu den Krankenwärtern auseinander gesetzt. Hiebey ist der Unterschied zwischen 2 Classen von Ärzten, und 3 Classen von Chirurgen und von Apothekern festgesetzt.

Der 106 Artikel enthält folgende merkwürdige Verfügung:

„In jedem Hospitale sollen die Chefs der verschiedenen Medicinal-Personen, über die Verordnungen ihrer Untergebenen wachen, sie dürfen jedoch weder irgend einen, auf Polizey sich beziehenden Befehl ertheilen, noch sich irgend in einzelne Angelegenheiten der Administration mischen. Ihre Bemerkungen über Gegenstände der Polizey, oder Administration, soweit sie das Wohl der Kranken betreffen, sollen sie dem Kriegs-Commissair schriftlich zusenden, damit sie berücksichtigt werden können.“

Die Anordnungen über die Zahl und Obliegenheiten der Krankenwärter (auf 11 Kranke wird Einer und in Hospitälern, die über 100 Kranke haben, wird

Einer auf 12 Kranke gerechnet), über die Zeit und Ordnung, in welcher der Verband und der Krankenbesuch Morgens und Abends vorgenommen werden soll, über Bereitung und Austheilung der Speisen und Getränke, zeigen von großer Vorsicht und vielem Mißtrauen gegen die damit beschäftigten Personen, welches doch wohl in bereits gemachten Erfahrungen begründet seyn muß.

Die ganze Portion ordinairer Kost eines Kranken für 1 Tag, besteht in 1 Pfund ($\frac{1}{2}$ Kilogramme) Fleisch, an welchem nach dem Kochen und ohne Knochen ohngefähr $\frac{7}{16}$ fehlen dürfen; ein Drittheil davon soll aber Kalb- oder Hammelfleisch, das Übrige Rindfleisch seyn. Ferner gehört zur ganzen Portion $1\frac{1}{2}$ Pfund ($7\frac{1}{2}$ Hectogrammes) gutes halbweises Waizenbrod, wovon zugleich das zur Suppe nöthige Brod genommen und abgezogen wird.

Nur der Officier de santé en Chef hat bey der Morgenvisite anzuordnen, welche Kranke eine ganze, $\frac{3}{4}$, $\frac{1}{2}$, oder $\frac{1}{4}$ Portion, dann welche die *magere* und welche eine *leichte* Kost bekommen, ferner welche Kranke Diät halten sollen und endlich was für Getränk, ob Wein, Obstwein oder Bier, und wieviel davon ihnen täglich gereicht werden soll.

Bey der *magern* Kost bekommt der Kranke weder Fleisch noch fette Fleischbrühe, sondern magere Bouillon mit Gartengewächsen und Kräutern, die der ordinirende Arzt, oder Chirurg angiebt. Welche Kranke auf dieses Régime maigre gesetzt sind, muß dem Okonomen am Abende vorher angemeldet werden. Die *leichte* Kost (*Alimens extraordinaires ou légers*) besteht in

weichen Eyern, gedörrten Pflaumen (Zwetschen); Milch, Milchbrey, Brodsuppe etc.

Die auf Diät gesetzten Kranken erhalten nichts als Fleischbrühe zu den vom Arzt bestimmten Stunden.

Auf die ganze Tagesportion eines Kranken wird $\frac{1}{2}$ Bouteille Wein ($\frac{1}{2}$ Litre) gerechnet. Kann man nur jungen Wein von der vorjährigen Weinlese haben, so darf dieser nicht vor dem 1. May den Kranken gegeben werden. Der Wein, betrachtet als zur Nahrung gehöriges Getränk, darf den Kranken nur nach Verhältniß der ihnen verordneten Portion solcher Nahrungsmittel gereicht werden. Wein-Aus-theilung über die gewöhnliche vorgeschriebene Portion, (*distribution supplémentaire*) ist ausdrücklich verboten.

Man sieht, daß diese Vorschrift nur auf Länder mit Weinbau und hauptsächlich auf Frankreich berechnet ist; denn in Ländern, wo der Wein selten ist und nicht gebaut wird, sollen wenigstens die Venerischen und Krätzigen statt desselben Bier bekommen. Bey den übrigen Kranken sollen die Ärzte von der Erlaubniß, den Wein durch Bier zu *ersetzen*, nur mit großer Vorsicht Gebrauch machen.

Die Bestimmung, welche verbietet „daß die Officiers de santé so wenig als die übrigen Employés vom Hospitale Speisen, oder irgend etwas Genießbares oder zu Verbrauchendes erhalten dürfen, selbst nicht unter der Bedingung, daß sie es bezahlen oder sich den Betrag vom Gehalt abziehen lassen wollen,“ muß für manche Gegenden Deutschlands bedeutend und für

viele Individuen, die das Gegentheil gethan oder zugelassen haben, beschämend seyn: denn nur allein das kostbare Frühstück jenes Personals in manchen Spitälern dauerte oft länger als die Krankenvisiten, unter deren Vorwande sich ein Schwarm von Medicinalpersonen versammelte, die nicht zum Tagesdienste gehörten; des Aufwandes nicht zu gedenken, welchen die Wachehabenden Chirurgen und deren unberufene Gesellschaft etc. auf Rechnung solcher Spitäler oft machen durften.

Andere Bestimmungen, welche bey wörtlicher Befolgung die Errichtung der temporairen französischen *Militär-Lazarethe* in Deutschland, auf Rechnung der occupirten Länder, allzu kostspielig machen würden, sind wohl nur für Frankreich und zwar vorzüglich auf die ehemals in Civil-Spitälern eingerichteten Krankensäle berechnet. Nach diesen soll jeder Kranke eine eigene Bettstelle mit Strohsack, Matratze, Kopfkissen und im Winter 2 Decken, 3 Paar Bettücher, 4 Hemden, 3 leinene Nachthauben, 2 wollene Schlafmützen und 1 Überrock oder Schlafrock haben. Ferner soll jedem Kranken 1 Teller, 1 Löffel, 1 Krug mittlerer Gröfse fürs gewöhnliche Getränk, ein größerer Krug zur Tisane und ein Nachtgeschirr gegeben werden. Für jedes Hundert von Kranken, Blessirten oder Krätzigen sind 2 Badewannen erforderlich; bey Venerischen aber wird auf 25 eine Badewanne gerechnet. Von Saugflaschen, Spucktöpfen, Uringläsern und Bettschüsseln müssen so viel angeschafft werden, als die Kranken nothwendig bedürfen.

Die Wärme in den Krankensälen soll nie über 15 bis 16 Grad R. steigen.

Über Erneuerung und Wechsel der Leib- und Bettwäsche ist festgesetzt, daß Hemden und Nachthauben in der Regel alle 5 Tage, die Betttücher hingegen alle 15 Tage, jedoch auf ausdrückliche Verordnung des Arztes auch öfter, gewechselt werden sollen. Die schmutzige Wäsche soll auf die Böden gebracht und dort ausgebreitet auf Stangen gehängt werden, bis sie in die Lauge kommt.

Um die Kleidungsstücke der Krätzigen vom Ansteckungsstoff zu reinigen, sollen sie mit Schwefel geräuchert werden. Einer sehr sorgfältigen Reinigung ist alles unterworfen, was bey contagiösen Krankheiten gebraucht worden ist, von der Bettstelle und dem Strohsack an bis auf Matratzen, Federn, und die leinenen oder wollenen Wäsche- und Kleidungsstücke. Die Reinigungsmittel sind übrigens die gewöhnlichen: scharfe Lauge, Räucherungen, Backofenhitze, Walken der wollenen Decken, Kartätschen der Wolle und Aufkratzen der Matratzenhaare. Das Waschen der wollenen Kleidungsstücke muß geschehen, so oft es zu Erhaltung der Reinlichkeit erforderlich ist.

Für die eintägige Verpflegung Eines Soldaten in französischen Civilspitälern ist von der französischen Regierung 1 Frank ($27\frac{2}{3}$ kr. rheinl.) als der höchste Preis und 80 Centimes (oder $22\frac{1}{4}$ kr. rheinl.) als der geringste festgesetzt.

Für Officiere, die abgesondert von den Soldaten und Unter-Officieren mit besserer Kost zu verpfle-

gen sind, werden täglich über obigen Preis noch 75 Centimes ($20\frac{3}{4}$ kr. rheinl.) bezahlt.

Dass hiermit nur die tägliche Beköstigung der Kranken bezahlt werde, sieht man daraus, dass in der Einleitung des oben N. 4. angeführten Réglements vom 18. September 1806 die einmonatlichen Gesamtkosten eines Lazareths von 100 Kranken zu der sehr hohen Summe von 10,000 Francs angeschlagen werden, wovon der obige Verpflegungssatz nur 3000 Francs monatlich betragen würde. Es wäre daher nur eine sehr geringe Entschädigung, wenn in den, unter dem Schutze des französischen Kaisers stehenden und von ihm noch immer reservirten deutschen Ländern, nur 1 Franc täglich für 1 Kranken vergütet werden sollte, oder wenn gar diese und andere Militärverpflegungskosten nicht einmal aus den ordentlichen Landeseinkünften, sondern durch neue Auflagen aufgebracht und bezahlt würden.

In polizeylicher Hinsicht findet man die in Militär-Lazarethen so leicht einreissenden Mißbräuche und schädlichen Gewohnheiten durch die französischen Gesetze sehr richtig gewürdigt und streng verboten. Dahin gehört z. B. das Tabakrauchen der Kranken in den Sälen, dessen Nachtheil für sie selbst und die Reinlichkeit der Krankensäle schon in der ältesten österreichischen Instruction für Feld-Lazarethe eingesehn und abgestellt wurde. Gleichwohl haben wir in unsern Tagen erleben müssen, dass diese üble und selbst feuergefährliche Gewohnheit auf ausdrück-

li-

lichen Befehl deutscher Militär-Chefs, und zwar auf Kosten der Lazarethkasse, fortgesetzt werde.

Ganz zweckmässig ist auch das Verbot, daß die Kranken weder Gewehr noch Pulver haben noch gebrauchen soll. Ferner müssen alle Kranke eines Saales für alle darin befindliche Utensilien haften, und auf gemeinschaftliche Kosten das geflissentlich Verdorbene oder Zerbrochene bezahlen und ersetzen, wenn der Schuldige nicht entdeckt wird.

Aus der Menge der einzelnen Bestimmungen französischer Feldlazarethgesetze habe ich diese wenigen ausgehoben, damit auch diejenigen Leser, welchen die S. 174 angeführte, vom Minister Dejean gut geheißene Gesetzsammlung des Herrn Courtin nicht zu Gebote steht, über die hauptsächlichsten Kostenpunkte dieser Spitäler urtheilen können. Es versteht sich übrigens, daß in deutschen Ländern, die mittelbar, oder unmittelbar unter Frankreich stehen, die Gesamtkosten eines Militär-Spitals, selbst bey der gewissenhaftesten Pflege der Kranken, nicht so hoch, wie in Frankreich steigen können, da die meisten Besoldungen der dabey angestellten Beamten, die Bureau- und Instrumenten-Kosten wegfallen. Das französische Beamten-Personal ist mit Verköstigung einquartiert und erhält seine Besoldung, wo nicht aus andern Quellen, doch aus andern, als aus den Lazareth-Kassen: so wie auch die dabey angestellten deutschen Beamten für andere Amtsstellen, die sie begleiten, ihre Besoldung haben.

Ob nun die mit viel Sorgfalt und nach reichlich gemachten Erfahrungen nach und nach publicirte

Organisation der französischen Militär-Lazarethe so beschaffen sey, daß man in der Ausführung mit mehr Sicherheit auf den von der französischen Regierung beabsichtigten guten Erfolg rechnen könne, als bey der Verfassung dieser Anstalten in andern Staaten, ist eine Frage, zu deren Beantwortung hier der Raum nur kurze Andeutungen verstattet.

Der Hauptzweck jeder Lazareth-Organisation ist Heilung und Pflege des Kranken, folglich eine freye und vielseitige Wirksamkeit des Arztes. Was immer in einem wohlgeordneten Krankenhause vorgehen mag, muß in Beziehung auf diesen Hauptzweck nothwendig und zum wenigsten unvermeidlich seyn. Daß aber der Staat für den Hospitaldienst Medicinalpersonen erzieht und anstellt, denen er in dem Wichtigsten, in Anordnung der Medicamente, der Speiseportionen und der chirurgischen Operationen volles Vertrauen beweist, und dagegen zu jeder disciplinari-schen und polizeylichen Maafsregel oder zu einem schleunich erforderlichen, besondern Bedürfnisse, das nicht im Hause selbst gegen *Bons* des Chirurgen abgegeben werden kann, eine höhere Autorisation erfordert, ist ein Widerspruch, der vielfachen und sehr wesentlichen Nachtheil hervorbringen muß. Alle Spitäler, worin das Interesse des Kranken und die anerkannte Würdigkeit des Arztes nicht das erste und wichtigste ist, erfüllen ihren Zweck nur unvollkommen, sind dem Kranken weniger hülfreich und für die Fortschritte der Heilkunst meistentheils verloren, da der Arzt weder alle heilsamen Hülfsmittel noch alle vermeidliche, schädliche Einwirkungen in seiner Gewalt hat

Der Kranke selbst muß weniger guten Muth und Vertrauen zu den Vorschriften des Arztes behalten, von welchem er allein die Erhaltung seines Lebens und seiner Gesundheit hofft, wenn selbst die Gesetze ihm nicht alle Bedingungen der Heilung und Krankenpflege überlassen und Beschränkungen nöthig finden, welche offenbares Mißtrauen in seinen moralischen Charakter und eine unsichere Conduite bey ihm voraussetzen. Ärzte, bey welchen man solche Voraussetzungen nothwendig oder rathsam erachtet, sollten zum wenigsten nicht vom Staate selbst angestellt werden, wenn man auch glaubte, die übrigen unbesoldeten Ärzte und ihre Moralität der blinden oder verderbten öffentlichen Meinung überlassen zu können.

Einem tüchtigen Arzte hingegen, der in Kunstübung und Leben sich Vertrauen, Würde und reine Gesinnung erhalten und erworben hat, wird jede Aufopferung leicht werden, wenn Gedeihen und Ruhm einer Kranken-Anstalt hauptsächlich ihm anvertraut ist; er wird aber ermüden, wenn seine Anordnungen und Maafsregeln durch unnütze Weitläufigkeiten gestört oder gar vereitelt werden, und wenn er sieht, daß die in Gesetzen gedrohte Verantwortlichkeit über Mißbräuche und Unordnungen sich unter eine Menge ihm nicht untergebener Personen so vertheilt, daß man kaum Schuldige unterscheiden kann. Unter solchen Umständen wird wahre Verantwortlichkeit ein leerer Name.

Von der französischen Armee sind seit zwey Jahren, wie es voraus zu sehen war, die eigentlichen

Ärzte immer mehr entfernt, und man behilft sich nöthigen Falls mit requirirten Civil-Ärzten.

Unter dem Chirurgen major en chef stehen nur die übrigen Chirurgen rücksichtlich ihrer Kunst-Ausbildung und alles, was ersterer bey Kranken oder Wärtern sträflich findet und abgestellt oder eingeführt wissen will, muß dem Kriegs-Commissair schriftlich angezeigt werden, von dessen Einsicht und Willen der Erfolg abhängt.

Eine für Ärzte und Kranke vortheilhafte Inconsequenz bey dieser Einrichtung ist es, daß nicht auch die erstern, sondern nur die letztern und deren Wärter, so wie die Employés den Ökonomen untergeordnet sind.

Der fleißigste Arzt wird bey Besorgung vieler Kranken nur in dem Augenblicke, wo er einen Mangel in der Hausordnung und Krankenbesorgung entdeckt, im Stande seyn, mit Bestimmtheit anzugeben oder abzustellen, was nöthig ist. Ermüdet aber wird ihm weder Erinnerung noch Zeit und Lust übrig bleiben zu schriftlichen Anzeigen, deren Erfolg vom Urtheile und der Willkühr eines Nichtarztes abhängig und folglich ungewiß ist.

Der Kriegs-Commissär soll ferner so oft er es nützlich findet, die sämtlichen Officiers de santé so wie die übrigen Employés zusammenberufen, damit sie die Réglements und Instructionen über den Hospitaldienst vorlesen hören. Was für Dienstpersonal wird hier vorausgesetzt, und wie unausführbar ist eine solche Maafsregel, selbst wenn der S. 174 angeführte, zwey Bände starke Auszug des noch

Gültigen aus diesen Verordnungen, von Herrn Courtin, zur Vorlesung gewählt würde. Das Vorlesen der Menge von Circularen und Réglements in ursprünglicher Form kann nur Verwirrung anrichten, da die späteren dieser Verordnungen die früheren nicht überflüssig machen, auch den Gegenstand, den sie betreffen, nicht gehörig umfassen, sondern gewöhnlich mit der zwar bequemen, aber sehr nachtheiligen Formel schliessen:

„Die vormaligen Bestimmungen, welche durch
„die gegenwärtige Verfügung nicht aufgehoben
„sind, bleiben ferner gültig.“

Die angeordneten Conferenzen, welche der Kriegskommissär alle 10 Tage mit den Medicinal-Personen, dem Okonomen und den übrigen Angestellten halten soll, um über die möglichen Verbesserungen der Anstalt zu berathschlagen, mögen in der Absicht löblich und hie und da auch zweckmäfsig seyn: aber die zweckmäfsigsten allgemeinen Gebote und Maafsregeln bleiben fruchtlos, wenn nicht die, für die Ehre und den Erfolg der Anstalt am meisten interessirten Personen, ich meyne die Ärzte, ihre Befolgung in jedem einzelnen Falle erzwingen dürfen.

Niemand wird hoffentlich diese Äusserungen so verstehen, als sollten Ärzte sich mit Führung von Rechnungen, Listen, Journalen u. d. g. beschäftigen, oder als würde der Besuch, die Theilnahme und Aufsicht höherer Armee-Beamten und Militär-Chefs für überflüssig oder gar für zweckwidrig erklärt. Im Gegentheile ist zu wünschen, dass diese Sorgfalt recht oft und ernstlich der Anstalt bewiesen werde. Die

Aufmerksamkeit darauf, daß Niemand im Krankenhause seine Autorität mißbrauche, würde dadurch verdoppelt werden, und wer sich auszeichnet, würde in der Anerkennung seines Verdienstes von hohen Vorgesetzten Aufmunterung zu fernern Anstrengungen und Belohnung dafür finden.

In den französischen Militär-Spitälern sollen die Kranken (nach dem Art. 439 des Réglements du 24 Therm. an 8) den Officiers de santé und den Employés diejenige Achtung und Gefälligkeit bezeigen, zu welcher die ihnen bewiesene Sorgfalt sie auffordert; dagegen ist den letztern empfohlen, die Kranken mit Güte und Theilnahme zu behandeln. Solche Gesetze aber, auf deren Verletzung nicht wohl eine Strafe gesetzt werden kann, beweisen nur, daß es damit nicht ernstlich gemeynt ist, und eine entgegengesetzte Praxis liefert dazu häufige Belege.

Das darin verlangte gegenseitige Benehmen läßt sich überdiß nicht gebieten, sondern muß aus richtig organisirten Verhältnissen von selbst hervorgehen.

Ärzte aber müssen überhaupt zum gehörigen Benehmen gegen Kranke erzogen und gewöhnt werden, und es ist dabey eben so nöthig, den reizbaren und leidenschaftlichen Charakter zu Ruhe und Sanftmuth, als den ängstlich nachgiebigen zu Festigkeit und Ernst zu gewöhnen.

Gegen Unsitte und Bössartigkeit mancher Kranken, bey verwöhnten und im Kriege verwilderten Truppen, ist eine strenge Behandlung oft nothwendiger zu ihrer eignen Erhaltung, als Arzneey, und

der rechte Arzt muß Unart und Eigensinn eben so gut zu heilen verstehen, als körperliche Krankheiten. Da es in französischen Militär-Lazarethen gänzlich an Beschäftigung für Genesende und chronisch Kranke fehlt, in den Lazarethgesetzen aber streng verboten ist, sie als Wärter und Domestiken zu gebrauchen, und so dieselben vielleicht länger als nöthig wäre, dem Felddienste zu entziehen; so dient dieß ihnen zum Vorwande, Geschäfte und Handleistungen, die sonst etwa ein Diener oder Wärter verrichtet, zu verweigern und sich dem Müßiggange zu überlassen, der alle widrigen und lästigen Eigenschaften solcher Menschen begünstigt und schnell entwickelt.

Daß zur Organisation der französischen Feld-Spitäler nicht der hier angedeutete, sondern ein ganz entgegen gesetzter Standpunkt genommen worden ist, leuchtet von selbst ein, und man kann voraussetzen, daß die Regierung bey vollkommener Kenntniß ihrer Lage und des ihr zu Gebote stehenden Personals, nach bester Überzeugung gewählt hat.

Wenn es indessen eine dringende Aufgabe bleibt, die Ärzte zu wissenschaftlicher und moralischer Würde, auch in der Volksmeynung, zu erheben und dadurch dem Volke seinen verlorenen Glauben an ihre Hexenkunst zu ersetzen: der Staat aber nicht anfängt, diese Ärzte zu fodern, eine vielseitige Bildung derselben möglich zu machen, noch auf ihre Moralität den gehörigen Werth zu legen; wie soll dann die gewünschte Änderung der jetzigen Verhältnisse zu Stande kommen?

Daß die französischen Soldaten im Spital ihren

Ärzten in der Regel wenig Achtung und noch weniger wahres Vertrauen beweisen, wird nach den gegebenen Erläuterungen Niemanden befremden; und wenn auch bey andern Armeen das Nämliche geschieht, so macht man bey denselben nicht die nämlichen Ansprüche auf Vollkommenheit dieser Anstalten, noch wendet man darauf so viel Kosten, als bey den französischen Armeen, bey welchen jedoch, was der Leser schon selbst wird bemerkt haben, die *Officiers de santé* in keiner Rücksicht wirkliche Officiers sind, sondern blos Officiers-Rang haben und als solche wenigstens *einquartiert* und *verköstigt* werden.

Der gewöhnliche Gehalt eines *Médecin en chef* oder *Chirurgien major en chef* beträgt jährlich 2000 Francs; der höchste Gehalt wenn er über 30 Jahre gedient hat, ist 2700 Francs. Sein Rang ist der eines Majors. Ein Chirurgien aide-major hat Capitains- und ein Chirurgien sous-aide hat Lieutenants Rang. Bey der Königlich Bayrischen Armee erscheint die Einrichtung der Feld-Spitäler in diesem Punkte weit zweckmäsiger, denn hier ist den Ärzten die Disciplin und Polizey in denselben überlassen und täglich werden Offiziere zum Besuch der Kranken beordert.

Neben diesen, über die medicinischen und polizeylichen Punkte der Spital-Einrichtung bey französischen Armeen gemachten, Ausstellungen mögen zum Schluß noch einige Bemerkungen über die eigentlich administrative Geschäfts-Parthie bey solchen Instituten Platz finden.

Vor allem scheint mir das Ressort der verschiedenen Beamten, die einander weder bestimmt coor-

dinirt noch subordinirt sind, nicht scharf genug abgesondert zu seyn.

Wenn man die Menge der mit und ohne Caution oder Verantwortlichkeit angestellten Commis, Schreiber, Gardes-magasins, dann das Ressort des Okonomen, des Inspecteur, des Kriegs-Commissär, des Commissaire ordonnateur, der General-Inspecteurs, des *Directoire-central* und dessen Chefs, des *Ministre-Directeur*, näher betrachtet, die Nothwendigkeit und Übereinstimmung dieser Stellen und ihrer Geschäfte erwägt; so sollte man glauben, diese Militär-Spitäler würden hauptsächlich als Anstalten und Gelegenheiten betrachtet, um eine Menge von Schreibern u. d. g. versorgen zu können.

Bey den sich durchkreuzenden *Ressorts* und der zweifelhaften Unterordnung mehrerer Stellen kann es an Verwirrung und Uneinigkeit kaum fehlen: denn so ist z. B. dem Inspecteur ein Theil von dem Wirkungskreise, sowohl des Okonomen, als des Kriegs-Commissaire, zugleich angewiesen. Die Schreiberey im Bureau und das Rechnungswesen ist bey der Menge der vorgeschriebenen *Etats* und *Tableaux* so sehr vervielfältigt und bis auf unbedeutende Gegenstände vereinzelt, daß schon die Menge dieser Rechnungen eine gründliche Prüfung und Übersicht derselben sehr erschwert, wo nicht unmöglich macht. Die Worte „*Certifié*“ und „*Verifié*“ müssen, unter der Hand eines Kriegs-Commissaire und Commissaire ordonnateur alle Bedeutung verlieren, da diese Beamten wohl selten im Stande sind, in die materielle Prüfung derselben einzugehen. Zu den gewöhn-

lichen *Bureau*-Arbeiten hat Herr Courtin, im 3ten Bande seines oft angeführten Werkes, 69 Rechnungs-Modelle und *Tableaux* gesammelt. Dennoch werden alle Controlen gegen den Okonomen, Apotheker u. s. w. vergeblich seyn, sobald ein *Inspecteur* sich über unerlaubtes Interesse mit ihnen vereinigt. Für die Übereinstimmung der verschiedenen *Cahiers* ist dann leicht gesorgt.

An der Spitze dieser ganzen Administration steht zur Zeit ein würdiger und sehr thätiger Minister, umgeben mit einem großen und weitläufigen *Bureau* und *Secretariat*. Bey der Menge von Anträgen, Berichten und Rechnungen, bey der ihm überlassenen Anstellung, Bestrafung und Absetzung aller Beamten bis auf die letzten *Employés* und die temporären Gehülffen eines *Garde-magasin*, scheint sein Wirkungskreis fast unübersehbar zu seyn: zumal da bey ihm sich auch die eigentlich medicinischen und wissenschaftlichen Berichte vereinigen und von ihm die Impulse zu weitem Versuchen und Verbesserungen, ja selbst zu den, von den *General-Inspecteurs* vorzunehmenden Untersuchungen, ausgehen sollen. Bey dieser Geschäftsführung muß daher eine Vielschreiberey und leere Briefträgerey unter den zahlreichen Amtsstellen über geringfügige und schnell veränderliche Gegenstände entstehen, worüber die nähere Bestimmung und Entscheidung wohl am zweckmäßigsten dem *Inspecteur* oder *Kriegs-Commissäre* überlassen werden könnte, bey welchem man eine nähere Kenntniß der Umstände, des Personals und Lokals, voraussetzen darf.

Der Grundsatz: keinem Officianten in seinen Amtsgeschäften Vertrauen zu schenken, ihn aber, in sofern er der Controleur oder Vorgesetzte eines andern ist, für glaubwürdig zu halten, verletzt das Ehrgefühl und ist unvereinbar mit der innern und äußern Würde eines Staatsbeamten und Bürgers.

Die weitläufigsten Instructionen für dergleichen Beamte, wodurch man die allgemeinen Criminal-Gesetze ergänzen will, werden dann zu kurz und verhindern die Anwendung der letztern mehr, als sie solche befördern, ja man hat Beyspiele gesehen, daß selbst deutsche Administrationsbehörden die bey vernachlässigter Aufsicht begangenen Betrügereyen für unsträflich erklärt haben, weil Betrug und Diebstahl in der Instruction des Schuldigen nicht ausdrücklich verboten war.

Durch eine redlich angestellte Probe würde man finden, daß die Gröfse der Kosten bey dem überaus weitläufigen Rechnungswesen und der wiederholten Anfertigung unzähllicher *Tableaux* in keinem Verhältniß stehe zu der Geringfügigkeit des Schadens, der bey ganz einfacher Rechnungsführung nach mehrjährigem Durchschnitt entstehen kann; nicht zu gedenken, wie viel Menschen-Hände, und vielleicht auch Köpfe, man für bessere Geschäfte retten würde, die jetzt zu mechanischer Beschäftigung und gedankenloser Schreiberey verdammt sind.

Da aber in der gegenwärtigen Zeit das Streben der Obern, und besonders der Departements- und Bureau-Chefs auf kleinliche, willkührliche Machtübung überall gerichtet, und dabey die Vorliebe für angehäuften pa-

pierte Thaten (*Acten*), für militärische Befehls- und Regierungs-Formen und für mechanisches Arbeiten der untern Staatsdiener im Geiste unsrer Zeit gegründet, und auch in Deutschland herrschend ist, so ist es unnütz, diesen bösen Geist in der Administration der Militär-Spitäler besonders aufzusuchen und zu verfolgen.

Der Erfolg der jetzigen Verfahrungsart wird zu seiner Zeit am sichersten nicht nur die bessere Einsicht, sondern auch die bessere Einrichtung herbeyführen.

Bayreuth, im August 1809.

Dr. Langermann.

Nach-

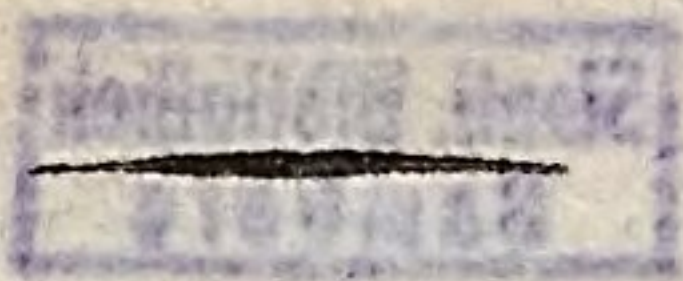
Nachträge.

1) zu p. 12. 2) zu p. 76. 3) zu p. 112.

1) Zu p. 12. Nach dem letzten Berichte der philanthropischen Gesellschaft wurden im Jahre 1808 behandelt 1266 Kranke, woran 47 starben also 1 von 27; es wurden 687 geheilt und 329 verließen ungeheilt die Anstalt, 203 waren am 1. Jan. 1809 noch in der Behandlung.

2) Zu p. 76. Im Jahre 1808 wurden nur 17700⁴ Suppen ausgetheilt, da durch das starke Banen in Paris viele Hände beschäftigt wurden und während des ohnehin gelinderen Winters, weniger Arme diese Unterstützung nöthig hatten.

3) Zu p. 112. Eine noch wenig bekannte Privatanstalt für Blinde ist das Musée des aveugles (rue St. Dominique n. 7. au gros caillou). Der Director dieser Privatanstalt ist Herr *Heilmann*. Theils hat er Pensionairs beyderley Geschlechts, welche wie im hospice des aveugles unterrichtet werden, theils aber und meistens arbeiten dort blinde Invaliden aus dem hôtel des invalides (deren die Expedition nach Egypten gar viele hervorbrachte) und werden in Leinweberey und Buchdruckerey unterrichtet. Ihre Zahl beläuft sich auf 40 — 50. Der Kriegsminister hat sich anheischig gemacht, das dort gefertigte Tuch für die Spitäler zu kaufen.



Druckfehler.

- S. 1. Z. 12. st. *Becêtre* l. *Bicêtre*.
S. 4. Z. 5. v. u. st. *starben* l. *starben nach den gedruckten Nachrichten*.
S. 24. Z. 12. st. *Pensionaire* l. *Pensionaires*.
S. 38. Z. 16. st. *bekannten* l. *bekannteren*.
S. 47. Z. 4. v. u. st. *X* l. *XIII*.
—— Z. 5. v. u. st. *X* l. *XII*.
S. 54. Z. 5. v. u. st. *wurden* l. *werden*.
S. 57. Z. 14. st. *XII* l. *XIII*.
S. 68. Z. 10. v. u. st. *muse* l. *musc*.
S. 71. Z. 13. v. u. st. *12—5 Uhr* l. *12—2 Uhr*.
S. 72. Z. 15. st. *tarben* l. *starben*.
S. 99. Z. 6. st. *Abnehmer* l. *Unternehmer*.
S. 115. Z. 3. st. *bejahrte* l. *minder bejahrte*.
—— Z. 7. v. u. st. *Hospices* l. *Hospice*.
S. 124. Z. 7. v. u. st. *du* l. *de*.
S. 153. Z. 9. v. u. st. $\frac{1}{9}$ l. $\frac{2}{3}$.
S. 155. Z. 5. v. u. st. *l'émpreuve* l. *l'épreuve*.
S. 158. Z. 8. v. u. st. *an 50* l. *art. 50*.
S. 173. Z. 3. v. u. st. *ignorarce* l. *ignorance*.
S. 188. Z. 11. v. u. st. *die* l. *die*.



Schweigger, August Friedrich

Über Kranken- und Armen-Anstalten zu Paris

Baireuth 1809

Bamberg, Staatsbibliothek -- Misc.med.o.419

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11742172-9